


IBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.a SALA
SCAFFALE 11
PLUTEO V
N. CATENA 6

ŒUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS

DRAMATIQUES ANGLAIS.

VI.



OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS

DRAMATIQUES ANGLAIS,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

OU

TRADUCTION de leurs meilleures Tragédies, Comédies, Opéra-Lyriques et Comiques, Divertissemens, etc., etc., depuis l'origine des Spectacles jusqu'à nos jours, avec un Essai sur l'Art Dramatique, sur l'Etablissement de la Scène Anglaise; une notice de la vie des Auteurs et leurs portraits, gravés par VIEL.

TOME SIXIÈME.

TROISIÈME PARTIE.



A PARIS,

Chez P. MONGIE l'aîné, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie de bois, N°. 224.

AN IX.

ŒUVRES DE DAVID GARRIK;

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

CONTENANT:

The Clandestine Mariage, ou le Mariage Clandestin, Comédie.

ŒUVRES DE JOHN BEAUMONT, ET FRANCIS FLETCHER;

La Vie de ces deux Auteurs;

The Chances, ou les Evénemens Imprévus, Comédie.



THE CLANDESTINE MARIAGE,

OU

LE MARIAGE CLANDESTIN,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par David Garrick, & George Coleman, Ecuyers.

Représentée, pour la première fois, sur le Théatre Royal de Drury-Lane, l'année 1766.

AVERTISSEMENT.

LES principaux rôles de cette Pièce appartiennent à M. Garrick.

PROLOGUE

Composé par M. Garrick, & prononcé par M. Holland.

Les Poëtes & les Peintres, qui tous prennent leurs sujets dans la nature, sont convenus entre eux que chacun assisteroit son confrère, & qu'il leur seroit permis de se faire des larcins réciproques. Votre incomparable Hogarth (1) a donné l'idée de la pièce suivante, & a fourni le cannevas qui a servi de modèle à l'Auteur : eh! qui pouvoit mieux enflammer l'imagination du Poëte, que celui dont le pinceau peignit si bien les vices & les vertus? Mais, quoiqu'ils aient travaillé l'un & l'autre sur le même sujet, néanmoins leurs scènes ont été différentes; chacun d'eux a suivi une route particulière, & c'est par des moyens opposés qu'ils ont atteint le même but. Leur objet commun étoit de peindre un de ces

(1) Fameux Peintre Anglois.

mariages à la mode, « où le *Noble* s'alliant » avec le *Roturier*, ne rougit pas de vendre » un sang illustre au poids de l'or, & où » l'honorable Négociant, oubliant son » avarice, sacrifie son bonheur à l'orgueil » d'un vain titre ».

Le Peintre n'est plus, & son art charme toujours nos yeux. Tant qu'Albion existera, Hogarth sera toujours cher à son souvenir: mais le sort de l'Auteur est bien différent; & tel qui, plein d'une noble confiance, donne son *heure* (1) au théatre, peut se flatter à peine d'étendre sa renommée au-delà d'un demi-siecle : ni la plume, ni le pinceau ne peuvent sauver l'Acteur d'un mortel oubli, & l'Artiste & son ouvrage partagent le même tombeau.

Ah! laissez-moi répandre une larme de reconnoissance sur la sépulture du pauvre *Jean Falstaff* (2) & sur celle de *Juliette*.

(1) Allusion à la vie, qui n'est tout au plus qu'un instant de délire.

(2) Personnage très-estimé par les Anglois, dans quelques pieces de Shakespéar.

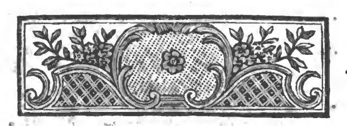
Vous témoins de leur mérite, vous qui avez joui de leurs talens, c'est à vous d'en conserver la mémoire. Le temps qui entraîne avec lui les différentes scènes de la vie, efface peu à peu les impressions que l'art fait éprouver à vos cœurs. Vos enfans goûteront des plaisirs différens des vôtres: ils auront leurs *Quins* & leurs *Cibbers* (1). La seule gloire que l'Acteur doit ambitionner, est celle de vous amuser & de mériter vos suffrages.

(1) Fameux Acteurs de la fin de l'autre siècle, & du commencement du présent.

ACTEURS.

Lord OGLEBY, vieux élégant.
Sir JOHN MELVIL, son neveu.
STERLING, riche Négociant.
LOVEWEL, jeune Négociant, parent de Lord Ogleby, & marié sècrètement avec Miss Fanny Sterling.
CANTON, Suisse, & le Complaisant de Lord Ogleby.
BRUSH, Valet de chambre de Milord.
FLOWER, TRAVERSE, TRUEMAN } Avocats & Procureurs.
Mistriss HEIDELBERG, sœur de Sterling.
Miss STERLING.
Miss FANNY, sa sœur.
BETTY, MOLLY } Suivantes.
TRUSTY, Femme de charge.
LAQUAIS de Milord & de M. Sterling.

La Scène se passe à la maison de campagne de M. Sterling.



LE MARIAGE CLANDESTIN.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une salle dans la maison de Sterling.

SCENE PREMIERE.

FANNY, BETTY.

BETTY, *en courant.*

MADAME ! Miss Fanny ! Madame !

FANNY.

Que me veux-tu, Betty ?

BETTY.

Ah, Madame ! comme il est vrai que j'existe, voici votre époux.

FANNY.

Paix : si quelqu'un t'entend, je suis perdue.

BETTY.

Miséricorde ! La peur me fait battre le poulx comme une montre. — Mais voici cependant M. Lovewel, votre cher époux....

FANNY.

Prends garde, Betty ; tu sais que nous sommes convenu de ne jamais prononcer ce mot-là.

BETTY.

Comptez sur ma discrétion : quoique j'en dise, personne n'est plus circonspect....

FANNY.

Il faut l'être dans les circonstances présentes.

BETTY.

Vous avez raison ; mais je vous jure qu'un secret donne plus de peines que de plaisirs : on a des amies, &c....

FANNY.

Garde-le seulement encore quelques jours, & tu pourras ensuite en parler à tout le monde. — M. Lovewel doit en faire l'aveu à ma famille.

BETTY, *malicieusement.*

Il en est temps, je crois.

FANNY.

Soit ; mais parle moins, je t'en conjure.

BETTY.

Si jamais je dis un mot, je consens qu'on m'arrache la langue. — Je n'a pas oublié que M. Lovewel a fait obtenir à mon frère une place de Commis à la Douane.... Mais permettez-moi, à mon tour, un petit conseil, Madame : c'est de vous mieux observer l'un & l'autre, de ne pas vous jetter ces regards tendres, de ne pas vous parler à demi-mot, de ne pas vous placer toujours, à table, à côté l'un de l'autre, & d'abréger un peu vos promenades nocturnes : si je n'avois pas sçu que vous étiez marié,...

FANNY.

Encore....

BETTY.

Pardon! Personne ne m'entend.... Si je n'avois pas su que vous étiez mari & femme....

FANNY.

Tu ne te corrigeras donc jamais?....

(*On entend la voix de Lovewel.*)

BETTY.

Ah! le voilà.... N'oubliez pas mes conseils.

(*Elle sort.*)



SCENE II.

FANNY, LOVEWEL.

LOVEWEL.

Vous paroissez affligée ! qu'avez-vous, ma chère Fanny ? Vous m'aviez annoncé plus de fermeté, & vous deviez attendre avec patience l'évènement heureux qui décidera de notre sort. De grace, calmez-vous : pourquoi prendre plaisir à vous tourmenter ?

FANNY.

Ah !, M. Lovewel, les remords d'un mariage clandestin me deviennent chaque jour plus insupportables ; je crains que ma vertû ne soit pas exempte des mauvais soupçons.

LOVEWEL.

Votre délicatesse vous rend malheureuse. Pour moi, je m'occupe des moyens d'en parler à votre père : tout semble nous être favorable....

FANNY.

Quoi qu'il en doive arriver, il faut que cela finisse : je ne voudrois pas, pour tout au monde, passer une autre semaine dans de si cruelles agitations.

LOVEWEL.

Soyons prudens, ma chère Fanny ; gardons-nous de troubler, par une découverte prématurée, la joie qu'inspire le prochain mariage de votre sœur. Lord Ogleby & Sir John Melvil m'ont chargé de leurs lettres : ils arrivent ce soir ; peut-être même seront-ils ici avant le dîner.

FANNY.

J'en suis fâchée.

LOVEWEL, *étonné.*

Pourquoi ?

FANNY.

J'ai mes raisons. Déclarons notre hymen le plutôt possible.

LOVEWEL.

Comptez que dans quelques jours...

FANNY.

Il faut qu'il le soit ce soir.... ou demain matin.

LOVEWEL.

Je crains que....

FANNY.

En honneur, il le faut : j'ai les raisons les plus pressantes.

LOVEWEL.

Vous m'alarmez ! Quelles raisons...?

FANNY.

Je ne puis vous les dire.

LOVEWEL.

Quoi ! à votre époux....

FANNY.

Quand tout sera fini avec mon père, je vous en instruirai.

LOVEWEL.

Avez-vous des secrets pour moi ?

FANNY.

Epargnez-vous de vaines conjectures ; mais soyez convaincu que, quels que soient les maux que nous prépare le courroux de mon père, ils sont bien légers auprès de ceux où nous expose un plus long silence.

LOVEWEL.

Vous me désespérez.... Il n'est rien que je ne fasse pour votre repos.... mais vous connoissez le caractère de votre père ; vous savez que l'intérêt est le mobile de toutes ses actions : s'il paroît l'oublier en ce moment, c'est qu'il espère, à l'aide de son argent, ennoblir, illustrer sa famille. Votre tante, Mistriss Heidelberg, est atteinte du même défaut. Vous n'ignorez pas l'importance qu'elle attache à un grand nom, & le mépris qu'elle a pour tout ce qui ne porte pas l'empreinte de ce qu'elle appelle *la grande qualité*. L'immense fortune que lui légua un époux imbécille, lui donne un

pouvoir absolu auprès de votre père; elle le gouverne entièrement : s'ils apprennent trop tôt notre mariage, & qu'ils s'en offensent, il n'y a plus d'espoir de pardon.

FANNY.

Il y en aura moins encore, si d'autres les en instruisent, & chaque jour cette découverte devient plus facile. Depuis long-temps on soupçonne nos sentimens : d'ailleurs notre secret est à la merci d'une Suivante; je n'ose répondre de sa discrétion. Croyez-moi, prévenons de plus grands malheurs.

LOVEWEL.

Puisque vous le voulez, j'y consens.... J'ai déjà sondé plusieurs fois les sentimens de M. Sterling à ce sujet; mais je vais m'en occuper plus sérieusement. Voici ce qui me donne quelque espoir de réussir : Lord Ogleby, mon parent, m'ayant placé chez votre père, il en est résulté une intimité entre les deux familles, qui a fait songer à l'alliance de votre sœur : cette négociation m'a vallu l'attachement des deux parties. Je profiterai de ces dispositions favorables pour confier notre secret au vieux Lord, & l'engager à en parler à votre père; alors je ne doute nullement que celui-ci ne s'appaise, & même qu'il ne ramène Mistriss Heidelberg à la raison; car elle n'osera contrarier un homme

de qualité. Vous voyez, ma chère Fanny, que trop de précipitation gâteroit nos affaires.

FANNY.

Eh bien! je m'abandonne à votre prudence.

LOVEWEL.

Ne vous inquiétez plus, ma chère amie.

FANNY.

Je tâcherai de vous obéir.... mais ne restons pas davantage ensemble.... Occupez-vous de notre bonheur, & instruisez-moi du succès de vos démarches.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *au moment qu'ils se retirent, rencontrent* STERLING.

STERLING.

JOUR de ma vie! qui avons-nous-là? Où alliez-vous, ma petite ménagère?

FANNY, *d'un air embarrassé.*

Chez ma sœur, Monsieur. (*Elle sort*)

STERLING.

Eh bien! Lovewel, toujours chuchottant avec elle. Allons, marions d'abord l'aînée avec Sir John,

Melvil, & nous songerons bientôt à la cadette.... J'aurai soin de lui chercher un bon mari.

LOVEWEL.

Plût au ciel que vous lui donnassiez celui que je vous recommanderai!

STERLING.

Peut-être vous même; qu'en dites-vous, Lovewel?

LOVEWEL.

J'ose me flatter que ce choix ne déplairoit pas à Miss Fanny.

STERLING.

Fort bien!

LOVEWEL.

Si vous vouliez seulement consentir...

STERLING.

A vous donner ma fille?.... Non, Monsieur, s'il vous plaît..., Je sais que vous êtes honnête; je vous estime; mais je ne puis vous accepter pour gendre.... Il vous manque l'essentiel, mon ami.... de l'argent.

LOVEWEL.

Si la médiocrité de ma fortune ne la faisoit pas vivre dans l'éclat, elle lui donneroit du moins une honnête aisance: ajoutez à ce que je possède déjà, mon application au commerce, mon attachement pour votre fille....

STERLING.

Ajoutez-y quelques zéros, & cela vaudra mieux que tous vos beaux raisonnemens.... Je vous répète que je vous estime, & mon amitié....

LOVEWEL.

Si vous m'en croyez digne, accordez-moi l'honneur de vous appartenir.

STERLING.

Cela ne se peut : quand l'intérêt parle, l'amitié doit se taire.

LOVEWEL.

Dans une occasion où il s'agit du bonheur de votre fille, je pense que vous aurez quelqu'égard à son inclination.

STERLING.

Son inclination ! Croyez-vous me persuader qu'elle en a pour vous ?

LOVEWEL.

Je n'ose l'assurer ; mais je ne puis être heureux sans Miss Fanny.

STERLING.

Parlez-vous sérieusement ? Si votre parent Lord Ogleby vouloit faire quelques petits sacrifices.... mais il n'en fera rien.... N'y songeons pas.... Promettez-moi de ne plus me parler de ce mariage.

LOVEWEL, *en hésitant.*

Vous promettre !....

STERLING

STERLING.

Vous n'aurez pas sans doute le projet de l'épouser contre mon gré ?

LOVEWEL.

Le projet !....

STERLING.

Epousez-là, Monsieur.... Je sais qu'un mot de la part d'un jeune étourdi, a plus d'empire sur une pauvre novice, que toutes les leçons de morale de ses parens.... mais je pense que vous ne serez pas assez bas, assez lâche, assez infâme, pour séduire ma fille, & troubler le repos de toute une famille qui.... Ho ! je veux que vous me donniez votre parole de ne pas l'épouser sans mon aveu.

LOVEWEL.

Monsieur.... je.... je.... quant à cela.... je.... je.... vous prie de m'excuser....

STERLING.

Promettez-moi de n'y pas songer sans mon approbation.

LOVEWEL.

Je vous promets, Monsieur, que les choses en resteront où elles sont.

STERLING.

Cela suffit ; & moi je vous promets que j'aurai soin du reste. Occupons-nous d'affaires plus inté-

ressantes : que fait-on à Londres ? Y a-t-il quelques nouvelles à la Bourse ?

LOVEWEL.

Rien d'essentiel.

STERLING.

Les raisins, le savon & le vin de Madère sont-ils arrivés en bon état ? Sont-ils dans les magasins ? Les avez-vous confrontés avec la facture, avec les reconnoissances ? Tout est-il en ordre ?

LOVEWEL.

Oui, Monsieur.

STERLING.

Comment va le prix des actions ?

LOVEWEL.

Elles ont baissé d'un & demi pour cent ce matin.

STERLING.

Patience, patience, quelques bonnes nouvelles de l'Amérique en augmenteront le prix. Mais comment se portent Lord Ogleby & Sir John Melvil ? Les verrons-nous bientôt ?

LOVEWEL.

Au premier instant. Je suis venu tout exprès pour vous en donner avis.... Voici leurs lettres. (*Il lui donne un paquet de lettres*)

STERLING.

Voyons, voyons. Ah ! comme celle de Milord est parfumée !.... Elle m'ôte la respiration. (*Il l'ouvre*)

Du papier à vignettes ! il éblouit les yeux ; à peine puis-je lire. (*Il lit*) Mon cher monsieur Sterling.... Miséricorde ! Lord Ogleby peint plus mal qu'un petit garçon qu'on vient de mettre à l'école. (*Il continue à lire bas*) Qu'est-ce qu'il dit ?.... hé !.... Avec vous ce soir : (*Il continue à lire bas*) *les Avocats, les Procureurs demain matin.* Ce soir !.... cela me paroît précipité.... Où est ma sœur Heidelberg ?.... Il faut l'en avertir. (*Il appelle ses gens*) John ! Harry ! Thomas ! — Ecoute, Lovewel.

LOVEWEL.

Monsieur.

STERLING.

Tu verras comment je recevrai Milord & Sir John.... Je montrerai aux gens du quartier de la Cour comment on vit dans la Cité.... Ils boiront dans l'or.... mangeront dans l'or..... & coucheront sur l'or. (*Il appelle*) Ma Cuisinière, mon Maître-d'hôtel, où êtes-vous ? (*à Lovewel*) Que signifient les titres & l'éducation ? De l'argent, de l'argent ; voilà ce qui fait les grands hommes de l'Angleterre.

LOVEWEL.

Vous avez raison, Monsieur.

STERLING.

J'ai raison, dites-vous ? Eh bien ! renoncez, en ce cas, à cette sotte idée de vous marier par inclination. Vous n'êtes pas assez riche pour songer

à prendre femme.... Un Marchand ne doit s'occuper que de son commerce.... Mais où sont donc ces coquins de Valets? (*Il appelle*) John! Thomas! .... (*à Lovewel*) Procurez-vous une fortune, & la femme viendra ensuite, comme de raison.... Ah, Lovewel! un Négociant Anglois est l'homme le plus respectable de l'univers; car, morbleu! mon ami, dès qu'il est riche, il devient un parti convenable pour la fille même d'un Nabob (1). (*Il sort en appellant ses gens*) Où sont tous ces fainéans? Harry! William! Où sont-ils?

LOVEWEL.

Ce que j'ai prévu, arrive.... Comment faire? Si j'intéressois Sir John Melvil à notre sort? je suis plus à mon aise avec lui qu'avec Milord.... Il m'a dit ce matin qu'il avoit un secret important à me communiquer, & que je pourrois lui rendre de grands services.... Tant mieux.... Ne négligeons rien pour réussir.... Ah, pauvre Fanny! pauvre Fanny!

(1) On donne ce titre pour désigner ceux qui se sont enrichis aux Indes.



SCENE IV.

Le Théatre réprésente une autre salle.

Miss STERLING & Miss FANNY.

Miss STERLING.

N'EN dites pas davantage : vous ne me persuaderez jamais que vous n'enviez pas mon sort.

FANNY.

Je vous l'assure.

Miss STERLING.

Quoi ! vous ne desirez pas d'être à ma place ?

FANNY.

Aucunement....

Miss STERLING.

Comment ! à la veille d'être mariée, d'avoir des titres, de la fortune !.... Mais j'oubliois que le charmant M. Lovewel....

FANNY.

Vous m'en parlez toujours.

Miss STERLING.

L'amour & une chaumière, voilà toute votre ambition : moi je préfère l'indifférence, & un bon carrosse à six chevaux.

FANNY.

Et pourquoi pas le carrosse sans l'indifférence?... Mais quand est-ce que cet heureux hymen aura lieu? Il me tarde de vous en faire mon compliment.

Miss STERLING.

Dans un jour ou deux. *(à part)* Il faut l'humilier. *(haut, en lui montrant des diamans)* Comment trouvez-vous ces diamans?

FANNY.

Très-beaux.

Miss STERLING, *lui montrant un autre écrin.*

Et ceux-ci?

FANNY.

Admirables.... Vous avez là de quoi garnir la boutique d'un Jouailler.

Miss STERLING.

Ha, ha, ha! Vos comparaisons sont aussi nobles que vos goûts.... Demain on m'apporte un bouquet de pierreries : vous n'aurez jamais rien vu d'égal; aucune femme de qualité n'aura paru dans le monde avec plus de diamans que moi, excepté Lady Squander & Polly.... Polly, comment l'appelle-t-on? La maîtresse de son mari.

FANNY.

De quelle couleur seront vos robes de noces?

Miss STERLING.

Belle demande ! blanc & argent. Je les ai achetées chez Sir *Joseph Lutestring*, & j'ai consulté sa femme, uniquement pour la mortifier.

FANNY.

Fi, ma sœur ! Ne vous vantez pas de ces méchancetés.

Miss STERLING.

L'orgueil de ces femmes est insoutenable. Depuis que le mari est Chevalier de la Cité (1), elles sont parées des plus riches étoffes de leur boutique, jouent au *Whist*, à un écu la fiche, à la *salle* des *Merciers* ; & tandis que le bon homme passe la journée derrière son comptoir, Milady va étaler son faste dans toutes les places publiques.

FANNY.

Si vous continuez sur ce ton, vous n'oserez plus passer *Temple-Bar* (2).

Miss STERLING.

Je n'en ai pas d'envie : je n'aspire qu'au bonheur de me voir dans le délicieux quartier de *Grosvenor*

(1) Titre attaché à quelques places distinguées dans la Magistrature civique. Il n'est point héréditaire.

(2) Porte ainsi nommée, qui sépare la Cité du quartier de Westminster.

Square (1), de paroître à la Cour.... d'avoir un carrosse doré, des chevaux gris-pommelés...: des livrées galonnées, de m'entendre nommer Lady Melvil. Ah! ma sœur, je ne puis y songer sans des transports de joie.

FANNY.

Je vous en félicite.

Miss STERLING.

Je n'entendrai plus parler du change, des actions & de la Bourse : on ne m'entretiendra que de plaisirs & de fêtes.

FANNY.

Dans ce délire de bonheur, n'aurez-vous pas quelque pitié de nous autres, pauvres mortels?

Miss STERLING.

Quelque pitié! Votre belle passion vous rend trop heureuse.... Epousez Lovewel, ma sœur; vous vous convenez à merveille : vous aurez le soin du ménage; il aura celui des affaires : vous irez ensemble, une fois l'an, à un spectacle de bénéfice (2); serez modestement assis à côté l'un de l'autre dans

(1) Très-distingué par ses habitans, la plupart gens de qualité.

(2) On accorde à tous les Acteurs principaux un spectacle à leur profit.

les loges de face (1); & peut-être, pour des raisons de santé, passerez-vous une saison à *Tunbridge* (2), en société avec d'autres *Citoyennes*.... Si, je m'y rencontre, je vous promets ma protection.

FANNY.

Vous êtes trop bonne, ma sœur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTES, Mistriss HEIDELBERG.

Mistriss HEIDELBERG, *en entrant.*

ILS seront ici ce soir : nous n'aurons pas trop de temps pour nous préparer à les recevoir, je vous jure. (*à Miss Sterling*) Ah! ma chère, je suis bien aise de vous voir avec un peu de parrure.... Lord *Ogleby* & Sir *John Melvil* arrivent ce soir.

Miss STERLING.

Ce soir, Madame?

Mistriss HEIDELBERG.

Oui, ma chère. Mettez un bonnet plus élégant;

(1) C'est une espèce d'amphithéatre, où l'on paye le même prix des premières loges.

(2) Endroit où l'on prend les eaux ; il est sur-tout fréquenté par la bourgeoisie.

ôtez ces manchettes de tous les jours, & prenez celles des Dimanches.... Seigneur Dieu ! je suis tellement affairée, qu'à peine aurai-je le temps de mettre ma polonaise de taffetas.... Où est donc cette imbécille de *Trusty ?* (*Mistriss Trusty paroît*) Ecoute, Trusty : sais-tu que nous attendons aujourd'hui des gens de qualité ?

TRUSTY.

Oui, Ma'am.

Mistriss HEIDELBERG.

Chut, chut ! Fais bien attention à ce que je te dis.

TRUSTY.

Oui, Ma'am.

Mistriss HEIDELBERG.

On donnera la chambre à coucher, meublée en perse, à Milord, m'entends-tu ? & celle de damas bleu à Sir John.... & celle qui est vis-à-vis, à son *Varlet* de *sambe.*

TRUSTY.

Cette dernière, Ma'am, est celle de M. Lovewel, & il vient d'arriver à l'instant.

Mistriss HEIDELBERG.

M. Lovewel s'arrangera comme il voudra : il n'a qu'à se loger au cabaret.... Mais écoute, Trusty....

TRUSTY.

Ma'am.

Mistriss HEIDELBERG.

Arrange promptement le grand sallon ; découvre le sopha & les chaises ; ôte les papiers des rideaux, & mets les Magots de la Chine sur la cheminée.

TRUSTY.

Fort bien,. Ma'am.

Mistriss HEIDELBERG.

Vas, cours, vole. Où est mon frère Sterling ?

TRUSTY.

Là bas, avec le Sommelier.

Mistriss HEIDELBERG.

Cela suffit. (*Trusty sort*) Ah ! Miss Fanny, je vous assure que je ne vous avois pas vue.... Qu'avez-vous, mon enfant ?

FANNY.

Rien, Madame.

Mistriss HEIDELBERG.

Miséricorde ! vous avez la figure de toutes les couleurs ; elle est pâle, jaune, noire : vous êtes vêtue comme une vieille ; point de taille... En vérité, on ne voit plus une belle taille.... Vous vous arrondissez comme la femme du *Député Barter*.... Allez, mon enfant ; allez vous vêtir un peu différemment : oubliez-vous que nous recevons ce soir des gens de qualité ? (*Fanny sort*) En honneur, elle est baignée de larmes. Sa ridicule passion la rend tout-à-fait imbécille.

Miss STERLING, *d'un ton de pitié.*

Hélas ! ce n'est pas sa faute.

Mistriss HEIDELBERG.

Eh bien ! mon enfant, voici l'occasion de vous convaincre que vos plaintes contre Sir John sont mal fondées.

Miss STERLING.

Je ne m'en inquiète guères ; mais je vous assure, *Ma'am*, que Sir John est un amant très-réservé : je n'aime pas son excessive politesse, ses regards incertains, & ses froides protestations d'estime pour moi & pour toute ma famille. J'ai souvent entendu parler de *flammes* & de *feux* en amour ; mais celui de Sir John est de *neige* & de *glace*.

Mistriss HEIDELBERG.

Fi ! ma chère, j'ai honte de vous entendre parler de la sorte : voilà un propos digne de votre sœur.... L'indifférence dont vous vous plaignez, n'est que l'extrême délicatesse de ses sentimens : c'est ainsi que se conduisent les gens de qualité.

Miss STERLING.

Il est toujours sur le ton du respect & des complimens ; & si je l'aimois, en vérité je serois jalouse.....

Mistriss HEIDELBERG.

De qui ?

Miss STERLING.

De ma sœur.... Il est plus poli avec elle qu'avec moi.

Mistriss HEIDELBERG.

Ah, mon Dieu! quel propos! Croyez-vous qu'un homme de qualité ne sache pas distinguer un air noble d'un air commun? Il connoît très-bien la différence qu'il y a entre vous & votre sœur, entre moi & mon frère.... Sachez, mon enfant, que tout ce qu'il fait, lui est dicté par la bienséance. Personne ne connoît mieux que moi les gens de qualité.

Miss STERLING.

Le vieux Lord, son oncle, est beaucoup plus galant; il est plein d'attention pour les Dames; il leur sourit, les lorgne, leur jette des regards tendres, des coups-d'œil expressifs. Il seroit, je crois, un amant bien agréable.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, STERLING.

STERLING, *en entrant.*

POINT de poisson, morbleu! On a mis hier matin l'étang à contribution: il n'y a que des tanches

& des carpes dans le réservoir.... Le Diable s'en mêle. Si ce nigaud de Lovewel eût songé à nous apporter des Turbots, des Maquereaux, des....

Mistriss HEIDELBERG.

Je tremble; mon frère, que Milord & Sir John n'arrivent pas ce soir.

STERLING.

Je le crains comme vous.... De grace, sœur Heidelberg, faites accommoder demain la Tortue (1) & le Chevreuil; dites au Jardinier qu'il nous coupe quelques Ananas, & qu'il nous donne de la glace. J'aurai soin du vin, moi : je leur donnerai du Champagne qui n'a pas son égal dans les trois Royaumes, pas même à la table d'un Duc, & ils auront....

Mistriss HEIDELBERG.

Observez-vous bien, mon frère. Je frémis chaque fois que vous êtes avec des gens de qualité. N'allez pas, suivant votre mauvaise habitude, vous endormir après le souper : prenez une bonne dose

(1) Les Tortues de l'Amérique, purgées à l'isle de Sainte-Hélène, sont un régal fort recherché par les gourmands : on se pique, sur-tout dans la Cité de Londres, d'y faire manger les meilleures.

de tabac pour vous tenir éveillé. Ne faites pas aussi de ces grands éclats de rire : cela sent furieusement le Peuple.

STERLING.

Ne craignez rien, ma sœur.... Mais qui est-ce qui nous arrive ?

Mistriss HEIDELBERG.

C'est M. Canton, ce Gentilhomme Suisse qui demeure chez Milord, pour le divertir.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CANTON.

STERLING.

AH, Monsieur ! je suis fort aise de vous voir chez moi.

CANTON.

Pien opligé, M. Sterling.... Matame, Matemoiselle, je vous salue.

Mistriss HEIDELBERG.

Votre servante, M. Canton.

CANTON.

Je vous *paise* les mains, *Matame*.

STERLING.

Hé bien! Monsieur, quand les patrons arriveront-ils?

CANTON.

Ho! *Monseer* Sterling, ils seront ici *tans* un quart *t'heure.*

STERLING.

J'en suis bien aise.

Mistriss HEIDELBERG.

Et moi j'en suis ravie. Comme il est fort tard, je craignois qu'il ne leur fût arrivé quelqu'accident..... Peut-on vous offrir quelque chose, M. Canton?

CANTON.

Je vous remercie, *Matame.*

Mistriss HEIDELBERG.

Voulez-vous voir les appartemens, M. Canton?

CANTON.

Trop t'honneur, Matame.

Mistriss HEIDELBERG, *à Miss Sterling.*

Suivez-moi, ma chère.

(Elles sortent avec Canton)

STERLING.

STERLING.

Cela n'est-il pas diabolique! Il va être nuit; il sera trop tard pour faire le tour du jardin.... Il faut absolument qu'ils jettent un coup-d'œil sur mon superbe canal; ils ne pourront s'en dispenser.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre représente l'antichambre de l'appartement de Lord Ogleby, une table avec du chocolat, & un nécessaire avec des drogues.

SCENE PREMIERE.

BRUSH, MOLLY.

BRUSH.

Vous resterez, ma chère enfant.

MOLLY.

Je ne le puis, Monsieur.

BRUSH.

Vous prendrez une tasse de chocolat en l'honneur de notre heureux succès.

MOLLY.

Je n'en prends jamais : d'ailleurs si Milord venoit....

BRUSH, *d'un ton imposant.*

Oh ! n'ayez pas peur : il sonne en s'éveillant ; mais j'y vais quand cela me plaît.

MOLLY.

Et s'il alloit venir sans sonner?....

BRUSH. *(Il prend une phiole du nécessaire)* Cette clef le tient renfermé, jusqu'à ce qu'il me plaise de le laisser sortir.

MOLLY.

Ah, Ciel! ce sont des drogues d'Apothicaire.

BRUSH.

Il lui seroit aussi difficile de se lever sans cette drogue, que de lire sans lunettes. *(Il boit son chocolat)* Son âge, ses rhumatismes, ses indigestions, & quelques petits ressentimens des imprudences de sa jeunesse, exigent une foule de petits soins pour mettre la machine en mouvement.

MOLLY *boit.*

Milord.... a bien l'air.... de décliner....

BRUSH *boit.*

Il n'est plus.... qu'une momie.... jusqu'au moment où je le ranime un peu.... avec le secours de notre petit magasin. *(montrant le nécessaire)* Mais dès que les pillules restaurantes & les eaux cordiales ont réchauffé son estomac, sa tête s'en ressent, & aussi-tôt il peut jouer toutes sortes de rôles.

MOLLY *boit.*

Le pauvre malheureux! *(d'un air effrayé)* Si le Gentilhomme Suisse alloit nous surprendre....

BRUSH.

Le *Gentilhomme* Anglois s'en offensera. (*Il boit*) D'ailleurs M. Canton s'occupe de toute autre chose.... Il est obligé d'analyser une douzaine de gazettes.... pour en rendre compte à Milord, à son déjeûner.... L'excellent régal! Ha, ha, ha! Prenez tranquillement votre chocolat.... Madame....

MOLLY, *buvant.*

Il est aussi parfumé que les boëtes de toilettte.... de nos jeunes maîtresses.

BRUSH.

Elles sont fort jolies. (*Il continue de boire*) Moi, je suis du goût de Milord.... je préfère la cadette.

MOLLY.

C'est en effet la plus douce & la plus aimable.

BRUSH.

L'aînée me paroît un peu fière.

MOLLY.

Elle est plus haute & plus orgueilleuse que *Saturne*.... Je vous dis cela en amie.... car je ne voudrois pas porter obstacle à son établissement.

(*Elle boit*)

BRUSH.

Cela nous est fort indifférent.... Nous n'avons pas besoin de bonnes qualités : donnez-nous de l'argent, & nous vous faisons grace du reste.

(*On sonne*)

MOLLY.

Voilà quelqu'un.... C'est la sonnette de Milord.... Adieu, M. Brush....

BRUSH.

Restez.... En voilà encore pour une demi-heure.... Prendrons-nous le thé ensemble cet après-dîner ?

MOLLY.

Non, vraiment.... Mais je viendrai arranger l'appartement de Milord.... Adieu, M. Brush.

(*Elle sort avec les tasses*)

BRUSH.

Adieu, la belle enfant.... On ne peut pas se morfondre toute une semaine à la campagne d'un bourgeois, sans y faire un peu sa cour aux *Abigaëls* (1); &, excepté la fille cadette, Molly est la plus jolie d'ici. Je m'occuperois de Miss Fanny, si j'en avois le temps. (*On sonne de nouveau*) Allons, j'y vais, car je n'ai rien de mieux à faire....

(1) Nom qu'on donne par dérision aux Soubrettes Angloises.



SCENE II.

BRUSH, CANTON, *tenant plusieurs gazettes.*

CANTON.

MONSEER Brush, M. Brush, Milort est-il levé ?

BRUSH.

Il vient de sonner.

CANTON.

Allez, dépêchez-vous. (*Brush sort; Canton met ses lunettes*) Je *voutrois* que le *tiable* emportât tous ces papiers.... je les *ouplie* aussi *bromptement* que je les lis.... La gazette chasse le journal; celui-ci la *chronique*, & ainsi du reste.... Il faut cependant que je ramasse quelques nouvelles pour *tivertir Milort*, ou il va *enracher* contre moi.... Voyons. Il n'y a que l'*Anti-Séjanus*, & un avertissement.... &c.... (*Milord appelle*). Canton ! Canton ! (*Il tousse*) Je suis à vous, *Milort*..... Que ferai-je ? Si je n'ai pas de nouvelles, il va faire un tintamare affreux. (*Milord appelle de nouveau*) Canton, où êtes-vous ? Canton !

SCENE III.

CANTON, Lord OGLEBY, *appuyé sur Brush.*

CANTON.

Me voici, *Milort*.... Je vous demande parton; *Milort*; mais je n'ai pas encore achevé de lire les gazettes.

Lord OGLEBY.

Le diable emporte vos gazettes & vos pardons....: J'ai besoin de vous.

CANTON.

J'y cours. (*Il s'approche en s'inclinant; Milord s'appuye sur son bras, & avance entre lui & Brush*)

Lord OGLEBY.

On ne comprend rien à vous autres Suisses: avec toute l'indolence d'un Hollandois, vous avez le langage & l'assurance d'un François.

CANTON.

Vous avez raison, *Milort*; mais ce n'est pas ma faute.

Lord OGLEBY, *d'un ton douloureux.*

O Diavolo!

CANTON.

J'espère que Milort ne souffre pas.

Lord OGLEBY, *ironiquement.*

Peaucoup.... ce sot animal de Sterling, avec sa politesse bourgeoise, m'a forcé hier au soir de visiter son égout coloré, qu'il nomme *canal.* La fraîcheur de la soirée, jointe au vent d'Est, m'ont disloqué tout le corps.

CANTON.

Un petit peu de véritable eau d'*Arquebusade* remettra tout en ordre, *Milort.* (*Lord Ogleby s'assied; Brush lui donne son chocolat*)

Lord OGLEBY.

Où sont les gouttes paralytiques?

BRUSH *prend une bouteille dans le nécessaire.*

Les voici, Milord.

Lord OGLEBY.

Quelles nouvelles, Canton?

CANTON.

Peaucoup de *bapiers....* & pas une nouvelle.

Lord OGLEBY.

Comment, imbécille, rien du tout!

CANTON.

Voici un avertissement qui vous amusera plus que tous les mensonges *bolitiques.* (*Il met ses lunettes*)

Lord OGLEBY.

Lisez-le avec attention.

CANTON.

J'opéis, *Milort*. (*Il lit*) « On ne peut douter
» que le *Cosmétique Royal* ne soit un remède
» spécifique contre les rides de la vieillesse.... »

Lord OGLEBY.

Est-ce que vous voulez l'acheter?

CANTON.

Pour vous, *Milort*.

Lord OGLEBY.

Pour moi!.... & pour quoi faire?

CANTON.

Mais....

Lord OGLEBY.

Ai-je besoin d'user de *cosmétiques*?

CANTON.

Mais, *Milort*....

Lord OGLEBY.

Regardez mon visage, & dites-moi s'il a besoin du secours de l'art?

CANTON *regarde avec ses lunettes.*

Non, en vérité.... Il est uni & *prillant*.... Vous pourriez en user seulement par précaution.

Lord OGLEBY.

Vous raisonnez comme un sot. (*à Brush*) Donnez-moi l'eau digestine. (*Brush lui donne un flacon*) Que pensez-vous, Brush, de la famille à laquelle nous allons nous allier?

BRUSH.

Elle n'est bonne qu'à cela, Milord.

Lord OGLEBY.

Sans doute : il est impossible de blanchir un nègre. M. Sterling sentira toujours le terroir de *Black Fryars* (1) Les complimens de la sœur m'ont presqu'étouffé : les demoiselles sont un peu plus supportables. Où est mon tabac *céphalique* (2)?

(*Brush lui donne une tabatière*)

CANTON.

Elles n'ont cessé de vous regarder, *Milort.*

Lord OGLEBY.

Je m'en suis apperçu. Où est ma glace ? (*Brush met un miroir sur la table*) La cadette est délicieuse. (*Il prend du tabac, & se regarde plusieurs fois dans la glace*)

CANTON.

Elle vous a fait des mines, *Milort.*

Lord OGLEBY, *en se regardant avec complaisance.*

Je ne m'en étonne pas. Celle qu'épouse mon neveu, a tous les défauts de la famille. (*à Brush*) Donnez-moi l'eau de Mante. — Il est heureux que les gens de qualité ne s'attachent qu'à la fortune.

(1) Fameux pont dans la Cité, & qui donne son nom à tout le quartier.

(2) Tabac d'aromates.

CANTON.

Très-heureux.

Lord OGLEBY, *à Brush.*

Allez prendre la brochure qui est sur ma table de nuit; (*Brush sort*) & vous Canton passez dans l'antichambre; ne laissez entrer personne avant que je vous avertisse.

CANTON.

Le Ciel bénisse Milort. (*Il sort, en faisant plusieurs courbettes*)

Lord OGLEBY, *à Brush qui lui donne la brochure.*

Retirez-vous : je vais me livrer à l'étude. (*Brush sort*) Ce maudit rhumatisme est le fléau de l'amour & de la galanterie. (*Il se lève*) Voyons.... Je suis tout autre.... (*Il chante & danse*) Ho!.... j'irai mon train.... Ces petites personnes m'ont rajeuni.... Ah! morbleu! voici une nouvelle douleur.... Elle n'est que momentanée.... Je suis trop pâle ce matin; un peu de rouge ranimera l'éclat de mes yeux... (*Il prend du rouge, & pendant qu'il se farde, on frappe à la porte*) Qui est là? Je ne veux pas être interrompu.

CANTON, *dehors.*

Milort, Milort, M. Sterling vient vous rendre ses devoirs.

Lord OGLEBY, *bas.*

L'importun ! (*haut*) Il me fait trop d'honneur ; qu'il entre. (*bas*) Je voudrois qu'il fût au fond de son canal bourbeux.

SCENE IV.

Lord OGLEBY, STERLING, LOVEWEL, CANTON.

Lord OGLEBY.

AH, mon cher M. Sterling !

STERLING.

J'espère, Milord, que vous avez bien dormi : il n'y a pas de meilleurs lits dans toute l'Europe.

Lord OGLEBY.

Vos lits, comme tout ce qui vous appartient, sont incomparables.... ils procurent non-seulement du repos, mais de l'amusement.

STERLING, *en souriant.*

Vous sentez-vous disposé à faire un autre tour de jardin ? Il faut que vous voyiez de jour mes promenades, mes eaux, mes talus, mes ruines, mon parc, mes arbrisseaux fleuris & ma couche de Tulipes Hollandoises.... Rien ne brille la nuit,

Milord. Il faut se dépêcher : la rosée d'hier au soir a fait son effet.... & je pourrois fort bien avoir un accès de goutte demain.

Lord OGLEBY, *à part.*

Parbleu ! j'en serois ravi.

STERLING.

Milord !

Lord OGLEBY.

Je disois.... que j'espère voir vos demoiselles au déjeûner.... Elles sont à mes yeux les plus belles tulipes de notre hémisphère. (*Il rit*) Hé, hé, hé, hé!

CANTON.

Bravissimo, Milort. Ha, ha, ha! Hé, hé!

STERLING.

Nous les verrons au jardin, Milord.... Il ne faut pas qu'elles nous fassent perdre notre promenade : nous en ferons une petite dans ce moment, & une plus longue après le dîner. Le soir, vous irez dans la ginguette, que j'appelle ma grande tour. Ha, ha, ha!

Lord OGLEBY.

Nous n'irons pas à pied, j'espère ? Considérez que vous avez la goutte, mon ami.... Votre politesse vous jouera un mauvais-tour. Hé, hé, hé!

CANTON *fait un éclat de rire.*

Ha, ha, ha! admirable! admirable!

STERLING.

Si mon jeune homme (*montrant Lovewel*) vouloit applaudir à mes saillies, comme M. Canton applaudit aux vôtres, nous serions toujours joyeux & contens.

Lord OGLEBY.

Qu'en dites-vous, Canton? Voulez-vous l'entreprendre? Personne ne réussit mieux que vous : votre gaieté est toujours dans le ton qui convient.

CANTON.

Ah, Milord!

Lord OGLEBY, *en ricanant.*

Ah, Monsieur! mais voici mon neveu (*à part*) Il vient jouer son rôle.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Sir JOHN MELVIL.

Lord OGLEBY.

QUELLES nouvelles de l'isle d'Amour, mon neveu? Avez-vous bien soupiré ce matin?

Sir JOHN.

Vous êtes d'une humeur charmante, Milord.

Lord OGLEBY.

Et vous d'une humeur fort noire. On diroit,

à vous voir, que vous revenez d'un enterrement : il est vrai que le mariage est souvent le tombeau des vivans.... Qu'en dites-vous, M. Sterling ?

STERLING.

Non pas quand on est riche, Milord. (*Il rit*)

Sir JOHN, *à part à Lovewel.*

Allons au jardin : j'ai un secret important à vous confier.

LOVEWEL, *à part à Sir John.*

Je vous suis. (*Haut*) Nous allons avertir ces Dames de vous attendre.

(*Sir John & Lovewel sortent*)

STERLING.

Mes filles sont toujours prêtes : je les habitue à se coucher de bonne heure, & à se lever de grand matin. Elles auront pour dot de bons tempéramens & une grande fortune.

Lord OGLEBY.

C'est ce qu'il faut.

STERLING.

Ah, Milord ! Si vous vous étiez un peu plus ménagé dans la jeunesse, vous ne seriez pas si infirme dans votre vieillesse.

Lord OGLEBY, *avec un sourire forcé.*

M. Sterling.... est tout-à-fait.... comique.

STERLING.

Je parie que M. Canton est de votre âge; mais,

comme il a fait mauvaise chair dans son pays, il paroît beaucoup plus jeune que vous, Milord.... l'opulence nous tue.

Lord OGLEBY.

A merveille! (*à part*) Le sot personnage!

CANTON.

Plus jeune que *Milort!*.... Ah, M. Sterling! je pourrois être son grand-père.

STERLING *rit.*

Bravò, M. Canton; continuez de même, & vous réussirez dans tous les pays. Ha, ha, ha! Mais nous n'avons pas de temps à perdre.... J'irai vous trouver au jardin, Milord.... Je vais chercher ma canne & mon chapeau.... & puis nous déjeûnerons avec du pain chaud & du beurre. (*Il sort*)

Lord OGLEBY.

Du pain chaud au mois de Juin! L'étrange animal!

CANTON.

C'est un sauvage....

Lord OGLEBY.

C'est un Ostrogoth. Si je pouvois me passer de sa fortune, je le quitterois sur le champ.... Suivez-moi, Monsieur....



SCENE

SCENE VI.

Le Théatre représente un Jardin.

Sir JOHN MELVIL, LOVEWEL.

LOVEWEL.

QUOI! vous êtes venu ce matin dans ma chambre?

Sir JOHN.

Avant cinq heures.

LOVEWEL.

Pour quoi faire?

Sir JOHN.

Pour vous ouvrir mon cœur.... mais vous avez été plus matinal que moi.... Où étiez-vous?

LOVEWEL.

Je me promenois....

Sir JOHN.

Quoi! pendant la pluie: Ah! vous êtes discret, Lovewel.

LOVEWEL.

Mais votre secret, Sir John....

Sir JOHN.

Faites-moi part des vôtres....

LOVEWEL.

Je n'en ai pas.

Sir JOHN.

Je suis plus confiant que vous.... Que pensez-vous de Miss Sterling ?

LOVEWEL.

Ce que j'en pense ?

Sir JOHN.

Oui.

LOVEWEL.

Mais..... je la crois très-aimable, fort gaie, &c....

Sir JOHN.

Et moi je la crois très-méchante & très-fière.... Comment trouvez-vous sa personne ?

LOVEWEL.

Aussi agréable que jolie.

Sir JOHN.

Elle a l'air d'une petite grisette.

LOVEWEL.

A quoi nous conduira ce discours ?

Sir JOHN.

A vous avouer que, malgré les apparences.... Mais voici mon oncle & toute la famille.... Je vous parlerai tantôt.



SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Lord OGLEBY, STERLING, Mistriss HEIDELBERG, Miss STERLING, FANNY, CANTON.

Lord OGLEBY.

VOILA certainement de grandes & merveilleuses améliorations, M. Sterling. Quoi! les quatre Saisons en plomb, un Mercure de plâtre, & un Neptune au milieu d'un bassin : mais voilà des embellissemens du meilleur goût. Vous possédez d'aussi belles statues que le Marchand du coin de *Hydepark* (1).

STERLING.

Le plus grand plaisir de la campagne est d'embellir ses possessions.... & je n'épargne rien pour y réussir.... Cette place-ci n'est pas reconnoissable. Nous étions entourés d'arbres de haute futaie; j'en ai abattu une cinquantaine, que j'ai remplacés par ce gazon que vous voyez devant la maison, & qui la tient exposée au vent & au soleil. J'ai fait une orangerie de ma forge, & une serre chaude de ma brasserie. Ce cabinet octogone que vous voyez

(1) Fameux Statuaire en stuc & plâtre.

là bas, est construit sur le mât d'un vaisseau de la Compagnie des Indes : c'est un cadeau d'un Capitaine qui a trafiqué plusieurs millions de mon argent.... Ce cabinet domine sur la route : on y voit passer toutes les voitures.... Nous y monterons cet après-dîner; vous trouverez cet endroit délicieux pour y fumer une pipe, & y boire sa bouteille de vin....

Lord OGLEBY, *ironiquement.*

Ou son *punch*, ou sa bière.... C'est absolument un *cabinet* en l'air.... Si on l'employoit avec un vent favorable, il pourroit encore servir au Capitaine pour faire ses voyages des grandes Indes.

CANTON.

Ha, ha, ha, ha!

Mistriss HEIDELBERG.

Mon frère a des idées un peu comiques, Milord.... je vous prie de l'excuser.... J'ai une petite laiterie à la gothique, entièrement de mon invention.... Je me flatte que vous me ferez l'honneur d'y venir prendre ce soir du thé, ou un *Sullabub* chaud de la vache (1).

(1) On prend du vin de Madère, sur lequel on trait du lait : le vin le fait cailler. On en boit la liqueur mêlée avec de la noix de muscade.

Lord OGLEBY.

On trouve ici, à chaque instant, de nouvelles occasions d'admirer l'élégance & le bon goût de l'aimable Mistriss Heidelberg.

Mistriss HEIDELBERG, *le regardant tendrement.*

Ah, Milord!

Lord OGLEBY, *de même.*

Ah, Madame!

STERLING.

Comment trouvez-vous ces chemins couverts, Milord?

Lord OGLEBY.

Ces routes tortueuses ressemblent à un las d'amour.

STERLING.

Leurs zigs-zags imitent la queue d'un serpent.... Voilà ce qui s'appelle avoir du goût.

Lord OGLEBY.

Tout est merveilleux chez vous, M. Sterling.... Là où d'autres auroient besoin de cinquante arpens de terre, votre admirable économie n'en employe qu'un.... On diroit que le tout est planté dans un pot. (*Canton rit*) De quoi riez-vous, Canton?

CANTON.

De la comparaison de Milord.

Lord OGLEBY, *à Fanny.*

Ces jolies mains sont bien occupées, Miss.

FANNY *cueille un bouquet, qu'elle lui présente.*

Milord veut-il me faire l'honneur?....

Lord OGLEBY *le prend avec grande politesse.*

Vous êtes trop bonne. Je le porterai près de mon cœur. (*à part*) Elle raffolle de moi.

Miss STERLING.

Vous chargez Milord d'un bouquet aussi grand que celui que la nourrice porte les Lundis à Londres. Voulez-vous accepter cette rose, Milord?

Lord OGLEBY.

C'est l'emblême de votre fraîcheur. (*à part*) La pauvre fille est jalouse.

STERLING.

Allons voir à présent mes ruines, Milord.

Mistriss HEIDELBERG.

Vous fatiguez Milord, mon frère.

Lord OGLEBY.

Point du tout, Madame; peut-on se fatiguer jamais dans un *Paradis* habité par la jeunesse & la beauté. (*Il jette des regards tendres sur les Dames*)

Mistriss HEIDELBERG, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un homme de qualité.

CANTON, *voyant donner à Milord quelques signes de douleur, lui donne le bras.*

STERLING.

Nous verrons seulement mes ruines, ma cascade & mon pont chinois avant le déjeûner.

Lord OGLEBY, *à part.*

Ses ruines !

STERLING.

Vous n'en aurez jamais vu de comparables.... Vous croirez qu'elles vont vous écraser à chaque instant. Les réparations m'en ont coûté 150 guinées. Par ici, s'il vous plaît.

(*Ils s'acheminent vers le fond de la scène*)

Lord OGLEBY.

Qu'est-ce que ce clocher?.... Est-ce celui de la Paroisse ?

STERLING.

Ha, ha, ha ! C'est une pyramide construite contre un arbre dans le champ voisin, pour y former un point de vue : il faut absolument avoir une perspective, Milord.

Lord OGLEBY, *regardant languissamment les Dames.*

Celle que je vois ici, est charmante je vous jure : quoique simple, elle est variée; quoique circonscrite, elle est très-étendue. (*Il pousse Canton*) Vas, Canton, je n'ai pas besoin de secours; j'accompagnerai ces Dames.

STERLING.

Par ici, Milord.

Lord OGLEBY.

Fort bien, fort bien. Nous autres jeunes gens nous suivons les vieillards.

(Il sort, en faisant le galant avec les Dames)

CANTON, *en le suivant.*

C'est, ma foi, le Coq du Village.

SCENE VIII.

Pendant qu'ils sortent d'un côté, Melvil & Lovewel paroissent de l'autre.

Sir JOHN MELVIL, LOVEWEL.

Sir JOHN.

LES voilà partis. Parlons maintenant de nos affaires : je sais que vous êtes discret, & que je puis compter sur votre amitié.

LOVEWEL.

Soyez-en convaincu.

Sir JOHN.

Apprenez, mon cher ami, que, malgré les apprêts de mon mariage, je suis résolu de n'épouser jamais Miss Sterling.

LOVEWEL.

Vous m'étonnez.

Sir JOHN.

Vous cesserez de l'être, quand vous saurez que je ne l'aime pas & ne l'ai jamais aimée.

LOVEWEL.

Je sais que vous n'en fûtes jamais épris.

Sir JOHN.

Hélas! Je me croyois, à mon arrivée, parfaitement indifférent.... J'osois même défier l'amour.... mais il a puni ma présomption....

LOVEWEL.

Je ne m'attendois pas à une telle confidence; Qui peut avoir causé ce grand changement?

Sir JOHN.

La tendre, l'aimable Miss Fanny.

LOVEWEL.

Fanny:....

Sir JOHN.

Oui, mon ami; c'est elle qui m'a tout-à-fait subjugué.

LOVEWEL, *à part.*

Ah! Ciel! que lui dirois-je? (*Haut*) Je vous conseille d'y renoncer.

Sir JOHN.

Y renoncer! Ah, Lovewel! il m'est impossible...: Mais vous me paroissez bien rêveur.

LOVEWEL.

Cette nouvelle m'afflige.

Sir JOHN.

Pourquoi ?

LOVEWEL.

Un tel changement peut avoir des suites fâcheuses.... De grace, abandonnez ce projet....

Sir JOHN.

Jamais, mon ami.... Je suis déterminé à offrir ma main à Fanny.

LOVEWEL.

Songez que vous êtes engagé avec sa sœur....

Sir JOHN.

Quoiqu'on ait publié nos bans, nous sommes encore libres de changer.

LOVEWEL.

On ne quitte pas impunément une sœur pour épouser l'autre. Ah! Sir John, un tel affront ne se pardonne jamais.

Sir JOHN.

Où est l'offense ? Je ne change pas pour m'allier à une autre famille.

LOVEWEL.

D'accord ; mais....

Sir JOHN.

Pouvez-vous blâmer mon choix ?

LOVEWEL, *fort embarrassé.*

Non; mais.... Miss Sterling a du mérite; elle une vivacité....

Sir JOHN.

C'est un vrai composé du babil de *Cheap-Side* (1), c de l'orgueil de *White-Chapel* (2). Si je me donne ι peine de chercher un dîner de noce dans la Cité, ; veux du moins m'y nourrir de Tortue (3).

LOVEWEL.

Je ne vois aucune apparence de succès.... 1. Sterling même n'en a plus le pouvoir. Que ne ı'avez-vous parlé plutôt de ce projet?

Sir JOHN.

La nécessité m'a fait rompre le silence.... Si je ıe tais, je perds tout ce que j'ai de plus cher u monde : mon dessein est d'en instruire le père. e lui ferai tant d'avantages, pour obtenir Fanny, u'il n'y résistera pas.

LOVEWEL.

Mais êtes-vous sûr que Fanny consente à cet ıymen?

---

(1) Quartier marchand.

(2) Quartier principalement occupé par les plus riches Négocians.

(3) Allusion à la friandise de ce mets exotique.

Sir JOHN.

Certainement.

LOVEWEL.

Vous lui en avez donc déjà parlé ?

Sir JOHN.

Sans doute.

LOVEWEL, *extrêmement troublé.*

Et.... Et.... & comment a-t-elle reçu votre proposition ?

Sir JOHN.

A merveille....

LOVEWEL.

Quoi !.... elle....

Sir JOHN.

Elle a rougi.... & m'a prié de finir ce discours.... j'ai serré sa main.... je lui ai juré un attachement inviolable.... & il m'a paru qu'elle n'en étoit point fâchée.

LOVEWEL.

N'avoit-elle pas l'air étonné ?

Sir JOHN.

Un peu : elle me quitta même assez brusquement, avant que j'eusse le temps de m'expliquer ; mais si je ne trouve pas une autre occasion de lui parler, je lui écrirai, & vous confierai ma lettre.

LOVEWEL.

A moi ?....

Sir JOHN.

Oui, mon ami. — En attendant, instruisez-la de mes sentimens, & dites-lui que je suis dans le dessein d'en parler à son père.

LOVEWEL, *fort agité.*

Je.... je.... je suis.... En vérité, Sir John ; vous avez tort.

Sir JOHN.

Ne vous en inquiétez pas.... Ah! je l'apperçois là bas ; elle entre dans un bosquet.... Je vais l'y joindre....

LOVEWEL.

Vous êtes trop pressé....

Sir JOHN.

Je ne voudrois pas perdre cette occasion pour tout au monde.

LOVEWEL, *en le retenant.*

De grace, arrêtez.... Cette pétulance ne s'accorde pas avec la délicatesse de ses nerfs.... Considérez....

Sir JOHN, *regardant.*

Elle entre dans une allée.... Ne m'arrêtez pas davantage. *(Il se dégage des bras de Lovewel)* *(Vivement)* Ne venez pas m'interrompre ; je ne vous le pardonnerois jamais. *(Il sort très-vîte)*

LOVEWEL.

Morbleu! Souffrirois-je qu'à mes yeux il s'adresse à ma femme?.... Non, je ferai plutôt un éclat. Voilà ce qui l'inquiétoit si vivement.... Elle n'a jamais dû encourager cette folle passion.... Ah! ils viennent par ici.... M'en irai-je? Ils approchent.... Si je reste, je deviens suspect.... je me trahirai, & le fâcherai. Ah! que je suis malheureux!

(Il sort)

SCENE IX.

FANNY, Sir JOHN MELVIL.

FANNY.

De grace, laissez-moi.... Pourquoi vous obstiner à me parler d'une passion qui m'outrage & vous déshonore?

Sir JOHN.

Je conçois votre délicatesse; mais considérez, Madame, que ce moment décide de mon bonheur. Je suis encore libre aujourd'hui: permettez-moi d'instruire votre père de mes sentimens, & daignez y être favorable.

FANNY.

Songez à vos premiers engagemens.... Réfléchissez à votre situation & à la mienne. Quel motif avez-vous de me tenir un pareil langage ? Ma conduite n'a jamais pu encourager une pareille témérité : je rougis de vous écouter.

(*Elle fait quelques pas*)

Sir JOHN.

Encore un mot, Madame : sachez que mon cœur n'a jamais été de moitié dans mes engagemens avec votre sœur. Lord Ogleby les a contractés pour moi, & l'indifférence me les a fait accepter ; mais bientôt l'amour a réclamé ses droits, & c'est de vous seule que j'attends mon bonheur.

FANNY.

Prenez garde, Sir John ; n'attribuez pas à une passion vertueuse ce qui n'est le plus souvent qu'un caprice. La moitié de notre sèxe est la dupe d'une telle erreur, & devient ainsi le mépris du vôtre.

Sir JOHN.

Ma passion pour vous est aussi tendre que sincère. Daignez me flatter du moins de quelque retour : vous ne m'avez pas toujours paru si cruelle.

FANNY.

Pouviez-vous me soupçonner capable d'une pa-

reille perfidie? Ma vanité ne triomphera jamais aux dépens de ma sœur. (*Elle fait quelques pas*)

Sir JOHN.

De grace, écoutez.... Je ne puis ni ne veux m'unir à d'autre qu'à vous.... Je le dirai à votre père; je lui jurerai que je vous aime, que je vous adore; je lui ferai des propositions si favorables....

FANNY.

Epargnez-vous cette démarche.... Si vous saviez...:

Sir JOHN, *il se jette à ses pieds.*

Epargnez-moi le désespoir; consentez....

FANNY.

Je ne puis...:

Sir JOHN, *en lui baisant la main.*

Inhumaine! souffrirai-je qu'un autre possède cette belle main? Je ne puis en soutenir l'idée.... Ma vie.... mon bonheur....

FANNY.

Ah! Ciel! voilà ma sœur....



SCENE

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, Miss STERLING.

Miss STERLING.

JE suis fâchée d'interrompre un si doux entretien.... ce n'étoit pas mon intention.... Je venois vous avertir, Monsieur.... qu'on vous attend à déjeûner.

Sir JOHN.

Vous êtes surprise peut-être....

Miss STERLING.

Ne vous donnez pas la peine d'expliquer ce mystère....

Sir JOHN.

Vous en serez bientôt mieux instruite.... Comptez que personne ne vous respecte plus que moi.... Je vais convaincre M. Sterling de mon attachement.... & de l'intégrité de mes intentions.... &.... &.... j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort d'un air confus)

Miss STERLING.

Respect.... intégrité.... quelle insolence! Ma douce, ma délicate, ma sensible sœur, ne prétendez-vous pas aussi convaincre mon papa de la pureté de vos intentions? Quelle perfidie!

FANNY.

Je vous jure que j'en suis aussi offensée que vous.... & mille fois plus malheureuse.

Miss STERLING.

Moi, malheureuse! Madame se trompe grossièrement.... Cet homme est un fourbe.... & vous êtes une hypocrite.... Je n'ai jamais été votre dupe; je me suis toujours apperçue que vous étiez fausse, jalouse & dissimulée.

FANNY.

Vous vous trompez, ma sœur....

Miss STERLING.

J'ai tout entendu : votre air modeste ne m'en impose point.

FANNY.

Je suis incapable de vous nuire.

Miss STERLING.

Nous verrons cela. Je vais instruire mon papa & ma tante de tout ce que j'ai vu : cela ne se passera pas sous silence. (*Elle sort*)

FANNY.

Tout se réunit pour m'accabler. Mon père sera moins disposé que jamais à l'indulgence; ma tante

& ma sœur se riront de mes peines.... Que faire? Instruisons Lovewel des sentimens de Sir John, & engageons-le à découvrir un mystère qui me devient chaque jour plus insupportable.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre représente un Vestibule.

SCENE PREMIERE.

FLOWER, TRAVERSE & TRUEMAN, *en habits de voyage, conduits par un Laquais.*

LE LAQUAIS.

PAR ici, Messieurs. Mon maître déjeûne : je vais l'avertir.

FLOWER, *d'un ton emphatique.*

Fort bien, mon ami, fort bien.

LE LAQUAIS.

Vos noms, s'il vous plaît ?

FLOWER.

L'Avocat Flower, avec deux Gentilshommes du Barreau. (*Le Laquais sort*) Ce mariage s'arrange avec notre visite des prisons provinciales (1). Quels sont vos districts, Messieurs ?

(1) On appelle ces visites *les Assises ;* elles ont lieu chaque trois mois.

TRAVERSE.

Je commence demain par *Hertford*.

TRUEMAN.

Et moi par *Warswick*.... Mes Clercs ayant leur besogne de demain toute prête, me laisseront le temps de m'amuser un jour de plus. Plusieurs de mes causes ont été suspendues depuis les dernières Assises : j'y griffonnerai quelques opinions, *currente calamo*.

FLOWER.

Croyez-vous qu'il y ait beaucoup d'affaires ?

TRAVERSE.

Peu au *Civil*; mais beaucoup au *Criminel*.... Les prisons regorgent.... Il y a plusieurs prisonniers fort aisés : cela fera de bons Cliens.... Voyons.... Je suis retenu pour défendre à *Kingston* la cause de trois voleurs de grand chemin, de deux meurtriers, d'un faux seing, & d'une demi-douzaine de filoux.

FLOWER.

Je vous en félicite. Croyez-vous réussir à faire absoudre *Darkin*, pour son vol sur la Commune de *Putney* ? Pourrez-vous établir votre *alibi* ?

TRAVERSE.

Je ne m'en flatte pas.... Les témoins pour la Couronne sont sûrs de prouver notre *présence*. Nous serons certainement pendus; mais nous nous en

consolons. Et vous, M. Flower, avez-vous quelque grande cause dans votre district?

FLOWER.

Rien de bien remarquable.... un rapt & un divorce. Mon Associé me mande qu'il y a une trentaine de *Venirès* pour Warswick.

TRAVERSE.

Êtes-vous intéressé dans la cause de *Jones* & de *Thomas* à Lincoln?

FLOWER.

Je suis pour le plaignant.

TRAVERSE.

Qu'en pensez-vous ?

FLOWER.

Il sera débouté.

TRAVERSE.

Je m'en doute.

FLOWER.

Il y a plus que le doute, *luce clariùs*. Nous n'avons aucune raison pour nous; il ne nous reste qu'un seul espoir.

TRAVERSE.

Lequel?

FLOWER.

C'est que le Juge ne présidera point, & mon frère *Puzzle* prendra sa place.

TRAVERSE.

Je vous entends : si vous pouvez *éblouir* l'Avocat du défendeur, votre cause est gagnée.

FLOWER.

Sans doute. M. Trueman, êtes-vous ici pour les affaires du Lord Ogleby ?

TRUEMAN.

Oui, Monsieur. J'ai l'honneur d'être son parent ; & m'en suis chargé, uniquement pour l'obliger.

FLOWER.

Ha, ha ! Depuis combien de temps fréquentez-vous le barreau ?

TRUEMAN.

Depuis neuf ans & demi, Monsieur.

FLOWER.

Je vous y souhaite bien du succès, jeune homme.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, STERLING.

STERLING.

Je suis bien aise de vous voir, Messieurs. Hé bien ! tout est-il arrangé ?

FLOWER.

Mon Clerc vous apporte tous les papiers & le contrat.

STERLING.

Mais ce diable d'amortissement de 60,000 l. sterl. me déplaît.... J'espère qu'il n'y a point d'autres hypothèques ?

TRAVERSE.

Je ne réponds que de celle-ci ; mais les 80,000 liv. sterl. de dot que vous donnez à Mademoiselle votre fille, auront bientôt levé cet obstacle. N'êtes-vous pas convenu de lui donner cette somme ?

STERLING.

Sans doute. Sir John l'aura demain, soit en coupons de la Compagnie des Indes, soit en billets de banque, ou comme il lui plaira.... Vos Ducs & vos Lords du quartier de la Cour, peuvent-ils en dire autant ?

FLOWER.

Sir John Melvil renonce à son droit de *Fidéi-commis* sur le fief d'Ogleby, afin d'assurer à votre fille un douaire de 2000 liv. sterl. par an.... &....

TRAVERSE.

Sir John, d'abord après son mariage, entrera

en possession des biens de Milord, situés dans la Province de Sommerset, & en jouira jusqu'au décès de M. Sterling.... &c....

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Sir JOHN MELVIL.

STERLING.

Le voici. Ah! Sir John, nous nous occupons fortement à vous frayer la route de l'hymen: dépêchons bien vîte les gens de loi; les *enfans* de l'Eglise leur succéderont.

Sir JOHN.

Avant d'aller plus loin, je voudrois vous parler, Monsieur....

STERLING.

Je suis à vous.... Nous reprendrons cette affaire dans un autre moment.... demain, par exemple.

FLOWER.

Demain je suis obligé d'être à *Warswick.*

STERLING.

Ho! vous ne me quitterez pas ainsi; il faut que vous logiez chez moi: j'ai de bons lits, un bon dîner, des écuries pour vos gens & pour vos

chevaux. Vous vous rafraîchirez en jouant une partie de quilles dans mon *boulingrin.* (*Il appelle ses gens*) *Thomas ! Harry ! William ! Où êtes-vous?.... Donnez à ces Messieurs tout ce qu'ils demanderont.* (*Il conduit les Avocats jusqu'au fond de la scène, en disant*) Agissez librement ; tout est ici à vos ordres. Allez vous divertir : j'irai vous rejoindre dans l'instant. (*à Sir John*) Hé bien ! Sir John, que me voulez-vous ?

Sir JOHN.

Je suis fâché, M. Sterling, que, dans l'hymen projetté, il s'élève une petite difficulté que je n'avois pas prévue.

STERLING.

Quand on traite une affaire avec prudence, & qu'on s'entend de part & d'autre, il ne peut subsister de difficultés. Vous acceptez ma fille à telle condition ; je vous reçois en conséquence dans ma famille : le reste s'ensuit. C'est une lettre de change qu'on acquitte, parce qu'on l'a acceptée.

Sir JOHN

Vous avez raison, Monsieur; mais il y a de plus grandes difficultés que vous ne pensez. Au moment où je vous parle, Miss Sterling est aussi embarrassée que moi; & si votre amitié ne vient à mon secours, tout sera bientôt ici dans le désordre & la confusion.

STERLING.

Dans la confusion ! je ne vous comprends pas.

Sir JOHN.

Je vous dirai, en un mot, Monsieur, que je ne puis épouser Miss Sterling.

STERLING.

Comment, morbleu ! auriez-vous l'intention d'outrager ma famille par un refus ?

Sir JOHN.

Loin de refuser l'honneur de cette alliance, je crains au contraire que vous ne m'accordiez pas une si grande faveur.

STERLING.

Mais ne venez-vous pas de me dire que vous ne vouliez pas épouser ma fille ?

Sir JOHN.

Mais vous en avez une autre, Monsieur : elle seule possède toute ma tendresse.

STERLING, *fort en colère.*

Voilà vraiment une belle conduite. Pour qui nous prenez-vous, Monsieur ? Prétendez-vous traiter mes filles comme un effet marchand ? Je ne permettrai pas qu'à l'exemple du grand Seigneur, vous jettiez le mouchoir dans ma famille, & que....

Sir JOHN.

Calmez-vous, Monsieur ; vous sentez qu'il n'y a que la force du sentiment qui ait pu changer

mes vues.... Pour excuser ce tort involontaire, je suis prêt à faire les plus grands sacrifices....

STERLING, *d'un ton radouci.*

Quels sacrifices?.... Je n'en vois pas trop la possibilité.

Sir JOHN.

Comment un homme de bon sens, comme vous, n'envisage-t-il pas différemment cette affaire? Je ne veux pas que ce changement soit tout entier à mon avantage; il faut aussi que le vôtre s'y rencontre.

STERLING.

Cela n'est pas clair.

Sir JOHN.

Ne m'avez-vous pas promis de me compter quatre-vingt mille livres sterling le jour que j'épouserois votre fille.

STERLING.

Oui.

Sir JOHN.

Si vous consentez au changement que je vous propose....

STERLING.

Jamais, Monsieur....

Sir JOHN.

Je renoncerai à trente mille livres sterling.

STERLING.

Trente mille livres sterling!

Sir JOHN.

Oui, Monsieur.

STERLING, *après un moment de réflexion.*

Mais.... mais.... cela mérite quelqu'attention. Voyons.... Fanny avec cinquante mille livres sterling.... au lieu de Betty avec quatre-vingt mille.... Mais comment ferons-nous, Sir John? Vous savez que la dot doit passer dans les mains de Lord Ogleby, lequel, entre nous, n'est pas, je crois, fort pécunieux en ce moment. Vous n'ignorez pas que soixante mille livres sterling sont destinées à éteindre cette malheureuse hypothèque.

Sir JOHN.

Nous leverons aisément cet obstacle.... Sur les vingt mille livres restant, dix m'étoient destinées pour paroître avec un certain éclat dans le monde, au commencement de mon mariage, & Milord gardoit les dix autres pour son usage. Je vous abandonnerai mes dix mille livres sterling, & hypothéquerai les vingt mille autres sur mon bien, qui vous servira de caution pour les intérêts, jusqu'au remboursement du principal.

STERLING.

Je suis enchanté de votre manière de traiter les affaires; elle est simple & franche. Puisque vous n'avez pas eu le dessein d'insulter mon nom par un refus outrageant....

Sir JOHN.

Ah! Monsieur, pourriez-vous m'en croire capable?.... Ce qui arrive, est une chose très-ordinaire : pourvu que nous soyons discrets, on ignorera laquelle de vos filles j'avois d'abord voulu épouser.

STERLING.

Sans doute. C'est comme si vous changiez vos billets de banque en d'autres effets commerçables.

Sir JOHN, *malicieusement.*

C'est exactement la même chose.

STERLING.

Parbleu! j'oubliois que nous comptions sans notre hôte. Il reste une petite difficulté.

Sir JOHN, *d'un air inquiet.*

Laquelle?

STERLING.

Je ne peux rien décider sans l'aveu de ma sœur : il ne faut pas que nous lui manquions; elle est très-riche, &....

Sir JOHN.

Elle ne peut se refuser à nos vues.

STERLING.

Je n'en réponds pas.... Betty est sa favorite : cependant je vous promets de m'intéresser vivement auprès d'elle en votre faveur; mais il vaut mieux que vous lui en parliez avant moi, &

lorsque votre éloquence aura un peu agi sur son esprit, je vous seconderai de tout mon pouvoir.

Sir JOHN.

J'y vole. L'amour plaidera ma cause.

(Il fait quelques pas)

STERLING.

Ecoutez, Sir John : ne lui parlez pas des trente mille livres sterling.

Sir JOHN.

Ne craignez rien. *(Il fait quelques pas)*

STERLING.

Souvenez-vous bien que c'est trente mille.

Sir JOHN., *en s'en allant.*

Sans doute.

STERLING.

Encore un mot, Sir John.... Il faut absolument que Milord ignore ce petit trait d'amitié.

Sir JOHN.

Comptez sur moi. *(Il s'en va. Sterling l'arrête)* Laissez-moi donc aller....

STERLING.

Et quand tout sera fini, nous passerons un petit mot d'écrit....

Sir JOHN, *en s'en allant très-vîte.*

Tout ce qu'il vous plaira.

STERLING.

J'aurois pu obtenir encore de meilleures conditions... Il étoit d'humeur à me tout accorder... Ces gens de qualité sont de vrais enfans ; ils pleurent dans cet instant pour avoir le jou-jou qu'ils jetteront l'instant d'après.... Ils sont inconstans comme le temps, & précaires comme le prix des actions ; quels dignes sujets pour s'occupêr des affaires ! & c'est cependant à de telles girouettes que l'on confie le bonheur de l'Etat ; il me sacrifie trente mille livres sterl., comme il sacrifieroit une orange de la Chine.... Qu'il aye un jour besoin d'argent, (ce qui ne manquera pas d'arriver) j'aurai bientôt toutes ses terres ; &, quoiqu'il ait des enfans de ma fille, je m'en emparerai toujours pour l'avantage de la famille ; c'est avec de tels marchés que les bourgeois deviennent des *Lords*, & que des Lords ruinés retournent à leur premier état. (*Il sort*)



SCENE

SCENE IV.

Le Théatre représente un Appartement.

Mistriss HEIDELBERG, Miss STERLING.

Miss STERLING.

VOILA cependant votre aimable, votre douce-reuse Miss Fanny ?

Mistriss HEIDELBERG.

Ma Miss Fanny ; je la renonce pour ma nièce. Malgré tout l'art dont elle fait usage, elle ne m'a jamais plu.... Elle a néanmoins une certaine manière insinuante, qui, excepté nous deux, trompe les hommes, les femmes, & les enfans.

Miss STERLING.

Il ne lui manque qu'une houlette & un agneau, pour être le vrai symbole de l'innocence.

Mistriss HEIDELBERG.

C'est précisément comme cela que je fus peinte à Amsterdam, pendant mon séjour chez les parens de feu mon mari.

Miss STERLING.

Je ne puis souffrir son affectation d'humilité avec ses parens & de politesse avec les domestiques : malgré toute sa réserve, elle ne dédaigne cepen-

dant pas de faire les démarches les plus basses pour être Lady Melvil.

Mistriss HEIDELBERG.

Elle Lady Melvil ! Je ne lui conseille pas d'avoir cette prétention, elle n'aura jamais un denier de mon bien. Mais dites-moi, mon enfant, comment cette intrigue avec Sir John s'accorde-t-elle avec son penchant pour Lovewel ?

Miss STERLING.

Je n'y comprends rien, Madame... J'ai toujours attribué leurs chuchoteries & tous leurs entretiens mystérieux à la simple attraction de deux êtres dont la bassesse mutuelle se convenoit. Mais je vois à présent que ce n'étoit - là qu'un piège pour me nuire... Je sais d'où provient la haine de M. Lovewel ; c'est que je n'ai jamais pu m'abaisser à écouter le Commis de mon père.

Mistriss HEIDELBERG, *en l'embrassant.*

Vous êtes digne de moi, ma chère Miss... Feu M. Heidelberg manqua son élection au Parlement, parce que je ne pus jamais consentir à voir des Cordonniers, des Savetiers, & des gens de cette espèce profaner mon visage par leurs dégoûtantes embrassades... Mais, ma chère nièce, quoique les apparences soient en faveur de Sir John, mon expérience & ma sagacité me donnent des doutes sur Lovewel... Je les ai observés pendant

le déjeuné; j'ignorois ce qui s'étoit passé au jardin, mais je me suis apperçue que Sir John étoit un peu embarrassé... Vous paroissiez être sur les épines; Lovewel & Fanny étoient le vrai modèle des amans malheureux; Raphaël Angelo n'eût pas peint la douleur d'une manière plus naturelle. J'ai besoin encore de plus grandes certitudes.

Miss STERLING.

Ce que je vous ai dit, doit vous suffire; n'avez-vous pas remarqué, Madame, que, dès qu'on a averti mon père que les Avocats étoient arrivés, Sir Jonh s'est levé : je parie qu'il a déjà demandé la main de ma sœur.... Ah, si dans ce moment quelque Comte ou quelque Duc demandoit la mienne, quel plaisir j'aurois à punir ces deux mônstres !

Mistriss HEIDELBERG.

Ne vous tourmentez pas, mon enfant, vous serez Lady Melvil, en dépit de toutes leurs caballes, dût-il m'en coûter dix mille livres sterl. pour faire pencher la balance en votre faveur... Sir John peut s'adresser, tant qu'il lui plaira, à votre père, je lui ferai voir qui de nous commande dans cette maison.

Miss STERLING.

Ah, Madame! voici le perfide, permettez que je me retire, je ne puis soutenir sa présence.

Mistriss HEIDELBERG.

Allez chez vous, ma pauvre enfant ; comptez que je le traiterai de la bonne manière, & que vous instruirai de tout ce qui se passera.

Miss STERLING. *Elle se retourne, en s'en allant.*

Ah ! que je voudrois pouvoir le punir !

SCENE V.

Mistriss HEIDELBERG, Sir JOHN MELVIL.

Sir JOHN *fait une profonde révérence.*

MADAME.

Mistriss HEIDELBERG *fait un petit salut d'un air boudeur.*

Monsieur.

Sir JOHN.

La prompte retraite de Miss Sterling me fait penser, Madame, qu'elle vous a instruite...

Mistriss HEIDELBERG, *d'un air boudeur.*

Je suis fâchée, Sir John, d'avoir des reproches à faire à un homme de qualité.

Sir JOHN.

J'ai toujours été jaloux de votre estime, Madame; si vous daignez réfléchir aux circonstances, je me flatte....

Mistriss HEIDELBERG, *fort animée.*

Je n'approuverai jamais votre conduire avec ma nièce. Permettez-moi de vous dire, Sir John, qu'on vous a mal conseillé. C'est une action indigne de vous, Sir John; je regarde cet affront comme s'il m'étoit personnel.

Sir JOHN.

Je ne voudrois pour rien au monde vous offenser, Madame; mais j'en appelle à vous-même: ne vaut-il pas mieux renoncer à des engagemens qu'on rempliroit mal, que de s'exposer à des reproches? D'ailleurs, réfléchissez, Madame, que l'objet de mon changement a l'honneur de vous appartenir, & vous excuserez, sans doute, mon inconsrance.

Mistriss HEIDELBERG.

Cette basse perfidie doir lui attirer l'abandon de toute sa famille...

Sir JOHN.

Je vous jure, Madame, qu'elle n'est pas coupable; j'ose même vous assurer qu'elle soumet à vos volontés la disposition de son cœur & de sa main...



SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, STERLING *approche doucement, sans être apperçu.*

Sir JOHN *continue.*

NE vous opposez pas à mon bonheur, Monsieur, votre frère y consent...

Mistriss HEIDELBERG.

Mon frère consent....

Sir JOHN.

Que j'épouse Miss Fanny.

STERLING, *à part, en approchant.*

Tout va bien, je puis paroître sans crainte. *(Il avance peu à peu)*

Mistriss HEIDELBERG.

Quoi! il est d'accord...

Sir JOHN.

Si vous y consentez. (*Il apperçoit Sterling*) Mais le voici.

Mistriss HEID'ELBERG.

Comment, mon frere, vous avez pu renoncer au mariage de votre propre fille!...

STERLING *d'un air embarrassé.*

Renoncer ! non vraiment... ce n'étoit que tout autant que... (*à part à Sir John*) Vous en avez trop dit.

Mistriss HEIDELBERG, *à part.*

Ma nièce a dit vrai, tout le monde est d'accord pour la tromper. (*haut*) En avez-vous instruit Milord ?

Sir JOHN.

Je voulois auparavant vous en parler, Madame.

Mistriss HEIDELBERG.

Nous sommes, à ce qu'il paroît, les derniers qu'on consulte.

STERLING.

Comment, Sir John, vous n'en avez pas encore instruit Milord ?

Sir JOHN.

Ecoutez mes raisons....

Mistriss HEIDELBERG.

Je vois qu'on néglige les personnes les plus importantes.... mais j'espère que Milord aura la générosité de blâmer une pareille conduite.... Je ne m'y attendois pas, Monsieur, d'un homme de votre naissance.... Quant à vous, mon frère....

STERLING.

Ecoutez-moi, ma sœur....

Mistriss HEIDELBERG.

Vous me faites rougir.... Sont-ce-là les égards que vous devez à votre famille ? Quoi ! vous consentez....

STERLING, *d'un ton effrayé.*

Moi.... moi.... je ne consens à rien.... Ai-je consenti, Sir John ?

Sir JOHN.

Avec l'approbation de Madame.

STERLING, *à Mistriss Heidelberg.*

Vous voyez que cela change bien l'affaire.

Mistriss HEIDELBERG.

Je croyois que vous me connoissiez mieux.... Quoi ! vous permettrez que votre fille aînée vous reste, & vous favoriserez l'échange de la cadette : je suis étonnée que vous ayez pu écouter des propositions aussi absurdes.

STERLING.

Je vous le répète : je ne les ai point écoutées. Ne vous ai-je pas dit, Sir John, que je voulois être entièrement gouverné par ma sœur ? Et à moins qu'elle ne consente que vous épousiez Fanny....

Mistriss HEIDELBERG.

Il a perdu l'esprit.... Avez-vous prévu toutes les conséquences ? Monsieur consent-il de l'épouser sans dot ?.... Si vous donnez la meilleure partie de votre bien à Fanny, que restera-t-il pour l'aînée ?

Ce mariage dérangera tous les projets de la famille... J'ai toujours été d'avis qu'on mariât Betty avec un homme de la plus grande qualité, & qu'en conséquence on lui donnât la plus grande dot.... Quant à Fanny, vingt ou trente mille livres sterling lui suffisent pour avoir un Magistrat ou un Membre du Parlement.

Sir JOHN.

Dès qu'un meilleur parti se présente, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle l'accepte ?

Mistriss HEIDELBERG.

Qu'elle l'accepte aux dépens de sa sœur !.... Je m'étonne, mon frère, que vous ayez prêté l'oreille à cette indignité.

STERLING.

Je vous promets que je ne l'écouterai pas davantage. Vous m'entendez, Sir John ?

Mistriss HEIDELBERG.

Vous l'avez écoutée, & cela me suffit.... Si vous abandonnez votre fille, je ne vous imiterai pas.... Ah ! si le pauvre M. Heidelberg vivoit, & si le Ciel nous eût conservé nos enfans, il n'auroit pas agi comme vous faites.

STERLING.

Vous avez tort, ma sœur....(*à part à Sir John*) Si vous ne m'aidez pas à la ramener, je suis ruiné.

Sir JOHN.

En vérité, Madame....

Mistriss HEIDELBERG.

En vérité, Sir John, j'ai honte pour vous & pour lui.... Je vous avertis, mon frère, que, si tout ne s'arrange pas suivant mes desirs, je pars pour la Hollande; j'irai vivre chez M. Vanderspracken; cousin-germain de mon défunt mari, & ma famille n'aura pas un sol de mon bien. *(Elle sort)*

STERLING.

Je l'ai prévu.

Sir JOHN.

Que faire?

STERLING, *tristement.*

Rien.

Sir JOHN.

Vous voulez que nous rompions une affaire aussi intéressante pour vous & pour moi?

STERLING.

Vous entendez sa menace. Mon frère Heidelberg étoit un homme aisé.... mais très-aisé.... Il laissa, en mourant, 150,000 liv. sterl. de bien.

Sir JOHN.

Mais si j'ai....

STERLING.

Ma sœur possède, outre plusieurs effets sur l'Angleterre, la Hollande & la France, une bonne

somme d'argent comptant, & son projet est de nous laisser toute cette fortune.

Sir JOHN.

Je veux absolument vous faire observer....

STERLING.

Il est sûr que vous m'avez fait des offres généreuses....

Sir JOHN.

Je suis prêt à....

STERLING.

Si je les acceptois sans son aveu, je risquerois de perdre 100,000 liv. sterl. La balance n'est pas en votre faveur.

Sir JOHN.

N'y a-t-il pas moyen de la convaincre?

STERLING.

J'en doute.... Elle est fort emportée. Si elle s'appaise, il est possible que.... mais il ne faut pas absolument parler de moi.

Sir JOHN.

Croyez-vous que Lord Ogleby y réussiroit?

STERLING.

Plus que personne : elle l'estime beaucoup, mais sur-tout par son titre de Lord.

Sir JOHN.

Je lui en parlerai : s'il obtient son consentement, j'espère que vous ne me refuserez pas le vôtre?

STERLING.

Je serois toujours bien aise de vous obliger.... mais tant que les affaires ne changeront pas, n'y comptez guères. *(Il sort)*

Sir JOHN.

Les obstacles irritent ma passion; ne négligeons rien pour obtenir l'objet de mes vœux... J'engagerai Milord à seconder mes vues : s'il réussit auprès de la tante, je parviendrai bientôt à dissiper les craintes délicates de ma chère Fanny, & à devenir le plus heureux des hommes.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le Théatre représente une Salle.

SCENE PREMIERE.

STERLING Mistriss HEIDELBERG, Miss STERLING.

STERLING.

COMMENT, ma sœur, vous voulez envoyer Fanny à Londres?

Mistriss HEIDELBERG.

Les ordres sont donnés; elle part demain matin.

STERLING.

Mais considérez que, dans les circonstances, il paroîtra singulier....

Mistriss HEIDELBERG.

Pas aussi singulier que sa conduite.... Dans un moment consacré au plaisir, je ne veux pas qu'il y ait ici des incendiaires : elle partira.

STERLING.

Je crains, Betty, que tout ceci ne vienne de vous.

Miss STERLING.

Moi, mon père! Demandez à ma tante, si, malgré les mauvais procédés de ma sœur, je ne l'ai pas toujours excusée.

Mistriss HEIDELBERG.

Laissons cela; qu'elle parte, & vous verrez que tout reprendra une nouvelle face.

STERLING.

Fort bien; mais....

Mistriss HEIDELBERG.

Il est inutile de raisonner : je veux absolument que cela soit, & cela sera. (*à Miss Sterling*) Suivez-moi, mon enfant. (*à Sterling*) La chaise de poste sera prête à six heures du matin : si Fanny reste.... vous m'entendez.... tout est dit. (*Elles sortent précipitamment. Mistriss Heidelberg revient*) Encore un mot, mon frère.... Je vous prie de conduire votre fille aînée chez Lord Ogleby, & de faire une plainte formelle contre son neveu; l'honneur de la famille exige cette démarche : je vous seconderai; si vous me refusez, vous en verrez les suites. (*Elle sort*)

STERLING.

Toutes les femmes ont la prétention de nous tyranniser; ma sœur se fonde sur sa fortune, & du moins ce droit est le plus raisonnable.

SCENE II.

Le Théatre représente un jardin.

Lord OGLEBY, CANTON.

Lord OGLEBY.

ON renvoie Fanny à Londres, pour quelle raison ?

CANTON.

Je n'en sais rien, *Mylort.*

Lord OGLEBY.

Je m'y oppose....

CANTON.

Il y a *boncoup* de sympathie entre vous deux, *Mylort.*

Lord OGLEBY.

Si Fanny part, je ne veux pas rester parmi ces *Goths* & ces *Vandales.*

CANTON.

Irez-vous dans la même voiture de *Mamsel* Fanny, Mylord ? Elle n'en séra point fâchée. Ha ! ha ! ha ! ha !

Lord OGLEBY, *en sourlant.*

Tais-toi, Canton : ton *helvétique stupidité* te fait croire peut-être qu'une jolie femme m'est indiffé-

rente ?.. Non, mes yeux s'y arrêtent naturellement, & mon cœur vole au-devant d'elle...

CANTON.

Comme le sien au-devant de vous, *Mylort*. Ha ! ha ! ha ! C'est comme une couple de tourterelles !

Lord OGLEBY, *souriant.*

L'heureuse comparaison !... Tu n'es qu'un sot, M. Canton... Tu ne rêves qu'à tes intrigues, &, quand tu me vois badiner, tu t'imagines... Tu es un vieux fou...

CANTON.

Pas tout-à-fait, *Mylort*. Hi ! hi ! hi !

Lord OGLEBY.

Hi ! hi ! hi ! Tu es incorrigible, mais tes saillies m'amusent (*il prend du tabac*) comme une prise de tabac.

CANTON.

Mylort me fait *drop t'honneur.*

Lord OGLEBY.

Cela n'est que trop vrai, *Canton ;* tu es un remède spécifique contre la migraine, les vertiges, & contre la raison même. Ha ! ha ! ha !

CANTON.

Vos éloges m'enorgueillissent, *Mylort.*

Lord

Lord Ogleby.

A te parler vrai, je crois que la petite Fanny a du penchant pour moi.... Mais! n'est-ce pas elle que je vois là-bas?

Canton *met ses lunettes.*

Mais.... mais.... vous avez raison, elle vous attend, *Milort.*

Lord Ogleby.

Tant mieux, je me sens en belle humeur, &c..: Allons la joindre; elle est dans l'allée voisine; mais il y a tant de tours, de détours, & de *crinkum, crankum*, comme les appelle M. Sterling, qu'on se voit une demi-heure avant de pouvoir se joindre... Allons, M. Canton... allons. (*Lord Ogleby sort en sautant & chantant une chanson françoise*)

SCENE III.

FANNY & LOVEWEL *arrivent du côté opposé.*

Lovewel.

Votre chagrin me désespère; je suis résolu de tout découvrir.

Fanny.

Quoi, avant mon départ!

LOVEWEL.

Oui, voici mes raisons : Lord Ogleby paroît avoir de l'amitié pour vous ; malgré la singularité de son caractère & sa vanité, il est bon, & capable de tout pour plaire à votre sexe... Confiez-lui le secret de votre hymen, vous le persuaderez mieux que moi; cette preuve de confiance vous méritera la sienne... il s'intéressera à votre sort, & mettra fin à vos peines.

FANNY.

Fasse le Ciel que votre présage s'accomplisse ! Où est-il ?

LOVEWEL.

Il est sous un noyer près de la salle à manger, où il chante des chansons françoises avec Canton; parlez-lui tout de suite de nos affaires.

FANNY.

J'y consens, quoiqu'avec répugnance.

LOVEWEL.

Il le faut, ma chère amie ; j'approcherai pour vous seconder, quand je verrai le moment favorable. Mais le voici ; plaidez bien votre cause, & je vous réponds du succès. (*Il fait quelques pas*)

FANNY.

De grace, ne me quittez pas !

LOVEWEL.

Notre bonheur l'exige.

FANNY.

Vous le voulez, je m'y soumets. Ah! Lovewel.

LOVEWEL.

Nous n'avons pas de temps à perdre; songez que vous partez demain... Il approche. Adieu... Souvenez-vous que c'est ici le moment décisif.

(Il sort)

FANNY.

Que lui dirai-je?

SCENE IV.

FANNY, Lord OGLEBY, CANTON.

Lord OGLEBY.

QUOI, tant de beauté livrée à la solitude! c'est un reproche au genre humain: je suis bien aise, Madame, pour l'honneur de mon sèxe, qu'il y ait au moins un homme qui cherche à vous distraire... Je dis un homme, Madame; car l'âge & les infirmités de Canton le rendent absolument nul.

CANTON.

Milort a raison.

FANNY.

Je viens vous demander une faveur, Milord.

Lord OGLEBY.

Ah ! Madame, ordonnez, & j'obéis.

FANNY.

Daignez m'accorder un moment d'entretien. (*à part*) Ah Ciel ! inspirez-moi.

Lord OGLEBY, *à part*.

Son embarras annonce quelque mystère. Retire-toi, Canton; voici un tête-à-tête.

CANTON, *bas à Milord.*

Ménagez sa tendresse, *Milort.*

Lord OGLEBY, *bas à Canton, en souriant.*

Retire-toi, te dis-je.

CANTON *s'en va sur la pointe des pieds.*

Je sors, *Milort*; je m'en fuis.

FANNY, *à part.*

Je succombe à ma frayeur !

Lord OGLEBY, *à part.*

En honneur, elle me fait oublier les défauts de sa famille.

FANNY *salue Milord, en rougissant.*

Milord, je...

Lord OGLEBY.

Voici le moment le plus beau de ma vie. Je puis donc, belle Fanny, vous confirmer ce que mes yeux vous ont dit mille fois — que je suis,

dans toute la force du terme, le plus humble de vos serviteurs. (*Il lui fait une profonde révérence*)

FANNY.

Vous me faites bien de l'honneur, Milord; je suis fâchée d'être forcée de vous importuner...

Lord OGLEBY.

Ne vous plaignez pas de ce qui fait mon bonheur; je suis bien aise d'avoir l'occasion de vous prouver mon zèle. Je fus, dans tous les temps, l'esclave de la beauté, & je veux finir mes jours sous son empire. (*à part*) Je ne suis pas mal éloquent.

FANNY.

Ah! Milord, je suis bien malheureuse: le plus tendres sentimens déchirent mon cœur, & vous ajoutez à mes peines.

Lord OGLEBY, *à part, en souriant.*

L'ancien défaut! Je fais des conquêtes malgré moi: (*Haut*) Prenez courage, ma chère Fanny.... Comptez que vous avez dans mon cœur un puissant Avocat.... Je vous suis attaché par tous les liens de l'honneur, de la sympathie.... & de la délicatesse.

FANNY.

Hélas, Milord! Sir John Melvil, par une passion offensante, met le comble à mon malheur.

Lord OGLEBY.

Vous m'étonnez, Madame.

FANNY.

Les égards que je dois à ma famille, & à vous, en particulier, (*Elle fait la révérence*) m'ont fait envisager son audace avec effroi.

Lord OGLEBY, *à part.*

Elle est charmante.... (*Haut*) Continuez, ma chère.

FANNY, *fort émue.*

Hélas! je n'ose.... Si mon secret alloit vous déplaire.

Lord OGLEBY.

Je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus tendre, que cela n'est pas possible. Parlez, ou je vais interpréter vos sentimens.

FANNY.

Ses prétentions me sont d'autant plus odieuses.... que.... que....

Lord OGLEBY, *tendrement.*

Hé bien!

FANNY.

Que mon cœur est entièrement dévoué à un autre objet.

Lord OGLEBY, *à part.*

Cela est positif. (*Haut*) Comment cet heureux mortel est-il parvenu à vous plaire? Ne me cachez rien, ma chère Fanny.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CANTON *entre précipitamment.*

CANTON.

MILORT ! *Milort !*

Lord OGLEBY.

Le diable emporte l'impertinent.... Tu interromps le plus beau moment que m'ait jamais procuré la beauté languissante.

CANTON.

Pardon, *Milort ;* mais Sir John Melvil demande à vous *endretenir* un instant.

Lord OGLEBY.

Je n'en ai pas le loisir. Retire-toi....

CANTON *sort sur la pointe des pieds.*

Fort bien, *Milort.*

Lord OGLEBY.

Selon les loix de la galanterie, Madame, une telle interruption devroit être punie de mort ; mais l'amour triomphant plaide en sa faveur, & obtient grace pour le coupable. Retournons au faîte de la félicité humaine, une tendre déclaration prononcée par tant de charmes.

FANNY.

Hélas! Milord, cette confidence vous surprendra.

Lord OGLEBY, *à part.*

Qu'elle a d'expression dans les yeux! J'en suis tout agité. (*Haut*) Je puis donc avoir la présomption de croire....

FANNY.

Que mon bonheur dépend de vous.

Lord OGLEBY, *à part, en soupirant.*

Je n'y tiens plus.

FANNY.

Ne jugez point avec trop de sévérité une démarche que l'amour a conseillée, & que la modestie m'a empêché d'avouer....

Lord OGLEBY, *en lui baisant la main.*

Aimable & charmante Fanny, vous avez subjugué mon cœur. Parlez, que faut-il que je fasse?

FANNY.

Je ne puis, je n'ose.... Ah, Milord!.... M. Lovewel vous instruira de tous mes chagrins..... Plaignez-le.... & protégez-moi.

(*Elle sort, en pleurant*)

Lord OGLEBY.

Comment ai-je donc fait pour lui inspirer une si vive tendresse?... C'en est trop.... Je succombe.... L'amour l'emporte. (*Il essuye ses yeux, & s'efforce de retenir ses larmes*) J'ignorois les maux dont je

suis l'auteur.... Pouvois-je imaginer que de légères attentions, de tendres politesses eussent inspiré tant d'amour!.... Je n'y résiste pas.... Je lui sacrifie tout son sèxe.... Ha! j'apperçois son père; il vient très-à propos : instruisons-le.... Mais Miss Sterling le suit : il y a quelque *imbrolio*.

SCENE VI.

Lord OGLEBY, STERLING, Miss STERLING.

STERLING.

VOTRE serviteur, Milord : je viens ici avec ma fille pour une affaire très-fâcheuse.... Parlez, Betty.

Lord OGLEBY.

Levez les yeux, Miss : je sais lire dans les regards des jeunes filles.... Les vôtres annoncent un peu de colère....

Miss STERLING.

Ce n'est pas sans sujet, Milord.

Lord OGLEBY.

Je ne puis que désapprouver mon parent, Madame; il s'est conduit en *Chevalier déloyal*.... Miss Fanny m'en a instruit.

Miss STERLING.

Miss Fanny est cause de l'inconstance de Sir John.

Lord OGLEBY.

Le dépit vous rend injuste, ma chère : Sir John peut être épris de Mademoiselle votre sœur ; mais il l'aime en vain : Miss Fanny a cédé à l'amour le plus tendre. *(d'un air avantageux)* Je connois l'objet de ses affections.

Miss STERLING.

Ce n'est certainement pas Lovewel ?

Lord OGLEBY, *en souriant.*

Ah ! je vous en réponds.

Miss STERLING.

Prenez garde, Milord ; vous pourriez fort bien être la dupe de Sir John, & des artifices de ma sœur ; elle est fausse & rusée.... *(Milord secoue la tête)* Je vois qu'elle m'a prévenue ; mais si je n'obtiens pas la justice que je réclame, je me vengerai d'une autre manière. *(Elle sort, en pleurant)*

STERLING.

Voilà une guerre ouverte, Milord.

Lord OGLEBY.

Je partage de bon cœur son chagrin.

STERLING, *d'un ton pénétré.*

Cela est bien affligeant, sur-tout pour un père.

Lord OGLEBY.

Je le conçois; mais, pour vous distraire un peu, parlons d'affaires, M. Sterling.

STERLING, *d'un ton gai.*

De tont mon cœur, Milord.

Lord OGLEBY.

Il nous faut renoncer à tout projet d'alliance.

STERLING.

J'en suis bien fâché, Milord.

Lord OGLEBY.

Vous tenez donc beaucoup à l'alliance de ma famille ?

STERLING.

C'est mon *omnium*, comme l'on dit.

Lord OGLEBY, *avec emphase.*

Vos desirs seront remplis.

STERLING.

Par qui ?

Lord OGLEBY.

Par moi.

STERLING.

Auriez-vous le dessein d'épouser ma sœur Heidelberg ?

Lord OGLEBY.

Votre sœur ! Non, Monsieur ; c'est votre fille....

STERLING.

Ma fille !

Lord OGLEBY.

Oui, oui, Misss Fanny.

STERLING.

Fanny! Vous, Milord!

Lord OGLEBY.

Oui, moi, moi, M. Sterling.

STERLING, *souriant.*

Vous n'y songez pas.

Lord OGLEBY.

Comment?

STERLING.

Que dira-t-on?

Lord OGLEBY.

Que peut-on dire?

STERLING.

Que vous êtes bien téméraire, Milord.

Lord OGLEBY.

Je n'aime pas les saillies bourgeoises, M. Sterling. Mon alliance vous convient-elle?

STERLING.

En doutez-vous, Milord?

Lord OGLEBY.

Eh bien! voici mon projet.... Mon neveu renonce à l'hymen de votre fille aînée; votre cadette le refuse, & je lui conviens.

STERLING.

Quoi! vous l'épouseriez avec la dot d'une cadette?

Lord OGLEBY.

Avec la dot la plus modique, & même sans fortune.... L'amour est ma seule idole, & le démon d'*intérêt* s'évanouit devant lui : je l'épouserai d'ailleurs, parce que cette union lui est agréable.

STERLING.

Qui vous l'a dit, Milord ?

Lord OGLEBY.

Elle-même, Monsieur.

STERLING.

Est-il possible ?

Lord OGLEBY.

Nos sentimens mutuels doublent & triplent vos avantages.... Elle sera Comtesse ; je serai le plus heureux des hommes, & vous serez le beau-père d'un Comte, au lieu d'être celui d'un Baronnet.

STERLING.

Mais que diront de ce mariage ma fille & ma sœur ?

Lord OGLEBY.

Je leur ferai approuver mes raisons.... En tout cas, si vous refusez d'y consentir, j'enlève votre fille.

STERLING.

Avec un tel courage, il ne vous manque qu'une meilleure santé.... mais il ne s'agit pas de cela : si vous obtenez le consentement de ma sœur, vous aurez le mien.

Lord OGLEBY.

Ne vous inquiétez pas : que les Notaires arrangent tout de suite cette affaire, car je veux épouser demain matin.

STERLING.

A merveille.... Pendant que vous en parlerez à ma sœur, j'enverrai Lovewel à Londres, y chercher quelques papiers dont nous aurons besoin. Excusez-moi, Milord; mais je ne puis m'empêcher de rire. Ha, ha, ha ! Que dira le monde ?

(*Il sort, en riant*)

Lord OGLEBY.

J'aurois un grand animal de beau-père; il n'a pas plus de jugement que la borne de son magasin : mais n'y songeons pas ; occupons-nous des charmes de ma belle future.

SCENE VII.

Lord OGLEBY, LOVEWEL *entre précipitamment.*

LOVEWEL.

PENDANT que vous êtes seul, Milord....

Lord OGLEBY.

Je ne fus jamais en meilleure compagnie, M. Lovewel.

LOVEWEL, *regardant autour de lui.*

Où donc est-elle, Milord ?

Lord OGLEBY.

Dans mon esprit, Monsieur.

LOVEWEL, *en souriant.*

Peut-on savoir ce qui la compose ?

Lord OGLEBY.

Les idées les plus délicates : elles me font goûter un plaisir que rien n'égale.

LOVEWEL.

Je partage votre bonheur, Milord.

Lord OGLEBY.

Vous avez raison, Monsieur.

LOVEWEL.

Je vois.... que Miss Fanny vous a instruit....

Lord OGLEBY.

Oui, Monsieur.... & je suis déterminé à la rendre heureuse.

LOVEWEL, *avec transport.*

Ah, Milord ! vous excusez donc....

Lord OGLEBY.

Pouvoit-elle échapper à sa destinée ?....

LOVEWEL.

Vous avez raison, Milord ; votre bonté est au dessus de toute expression : elle craignoit de vous en parler....

Lord OGLEBY.

Son choix fait son éloge.

LOVEWEL, *en faisant une révérence.*

Ah, Milord ! vous lui pardonnez donc ?....

Lord OGLEBY.

En doutez-vous ?

LOVEWEL, *le salue de nouveau.*

Quelle générosité ! J'appréhendois que vous ne blâmiez sa conduite.

Lord OGLEBY.

Quand la beauté plaide sa cause, *(mettant la main sur le cœur)* elle trouve ici un protecteur. Fanny est charmante.

LOVEWEL.

Son esprit égale ses charmes. Ah ! si vous connoissiez tout son mérite....

Lord OGLEBY.

J'en ai une si bonne opinion, que, sans les froides cérémonies que la loi impose, je l'épouserois dès ce soir.

LOVEWEL, *fort étonné.*

Milord !

Lord OGLEBY.

Oui, je le jure par tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes, & d'aimable chez les femmes.

LOVEWEL.

Vous épouseriez....

Lord

Lord OGLEBY.

Miss Fanny Sterling.... la future Comtesse d'Ogleby.

LOVEWEL.

Vous m'étonnez, Milord.

Lord OGLEBY.

Peut-on espérer moins d'un homme comme moi ?.... Les calculs du commerce absorbent votre jugement, mon ami. (*Lovewel soupire*) Depuis cet instant où l'amour & la pitié ont attendri mon ame, j'ai formé le dessein de l'épouser, & de finir à la fois tous ses tourmens.

LOVEWEL, *en soupirant.*

Ah, Milord!.... (*à part*) Quel nouveau malheur!

Lord OGLEBY.

Qu'avez-vous ? Pourquoi ne me félicitez-vous pas sur mon bonheur ?

LOVEWEL, *d'un air triste.*

J'y prends toute la part possible.

Lord OGLEBY.

Elle m'a dit que vous m'expliqueriez ce qu'elle n'a pas eu la force de me confier ; mais je n'ai pas besoin d'interprète pour expliquer le langage de l'amour.

LOVEWEL.

Avez-vous considéré les conséquences d'un pareil engagement, Milord ?

Lord OGLEBY.

Je ne considère que mon goût, Monsieur.

LOVEWEL.

Votre neveu....

Lord OGLEBY.

Ne m'a point consulté pour se dégager.

LOVEWEL.

M. Sterling lui refusera sa fille, si....

Lord OGLEBY.

Sir John l'a déjà refusée.

LOVEWEL.

Mais que deviendra-t-elle, Milord ?

Lord OGLEBY.

Epousez-la, si vous voulez; reposez-vous sur la philosophie bourgeoise de M. Sterling; elle le consolera de la perte d'un Baronnet, pour devenir le beau-père d'un Comte.... Il concevra cet avantage sans avoir besoin de calculs.

LOVEWEL.

Il ne s'agit pas de calculs....

Lord OGLEBY.

J'aime, & je veux me marier.... Mais voici mon neveu.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Sir JOHN MELVIL.

Lord OGLEBY.

VOUS avez l'air d'un Courier dépêché pour annoncer une défaite.

Sir JOHN.

J'ai soutenu un rude combat, Milord; vous m'eussiez été un excellent auxiliaire.

Lord OGLEBY.

Allons au fait, je n'ai pas le temps de vous écouter. (*En souriant à Lovewel*) N'est-il pas vrai, Lovewel ? (*Lovewel le salue*)

Sir JOHN.

Il est inutile de luter contre ses inclinations. . .

Lord OGLEBY.

J'en suis convaincu. (*En souriant*) Qu'en dites-vous, Lovewel ? (*Lovewel le salue*)

Sir JOHN.

Votre bonté m'encourage, Milord, & je viens vous dire que je ne puis absolument me déterminer à épouser Miss Sterling.

Lord OGLEBY.

Est-ce-là tout ce que vous aviez à me dire ?

Sir JOHN.

Me permettez-vous d'offrir mes hommages à sa sœur ?

Lord OGLEBY.

De tout mon cœur. (*Il sourit & fait des mines à Lovewel*) Croyez-vous qu'elle les accepte ?

LOVEWEL, *gravement.*

Je ne le crois pas, Milord.

Lord OGLEBY.

Ni moi. Essayez, Monsieur, je ne m'y oppose pas.

Sir JOHN.

M'accorderez-vous la faveur d'en parler à Mistriss Heidelberg ; mon bonheur dépend de son aveu.

Lord OGLEBY.

Il vaudroit mieux commencer par obtenir celui de la belle. (*En souriant*) N'ai-je pas raison, Lovewel ? Agissez cependant comme il vous plaira, cela m'est tout-à-fait indifférent. (*D'un ton de suffisance*) N'est-ce pas, Lovewel ? Pourquoi ne riez-vous pas ?

LOVEWEL.

Je ris tout bas, Milord.

Sir JOHN.

Je puis donc espérer que vous en parlerez.

Lord OGLEBY, *mystérieusement.*

Plutôt que vous ne pensez.

Sir JOHN.

Vous me comblez, Milord.

Lord OGLEBY, *à part.*

La bonne dupe !

Sir JOHN.

Je craignois que vous n'eussiez blamé ce changement.

Lord OGLEBY.

Les charmes de Miss Fanny vous excusent ; je regarde toutes les femmes comme un prix destiné au plus adroit ; nous y avons tous un droit égal, & pouvons le faire valoir, sans qu'on ait celui de s'en offenser. (*à Lovewel*) Qu'en dites-vous, mon digne parent ?

Sir JOHN.

Ces sentimens font mon bonheur.

LOVEWEL.

Ils font aussi le mien.

Lord OGLEBY.

Je suis le plus heureux de tous. Allons, mes amis, occupons-nous de cette grande affaire ; que chacun de nous suive les traces que l'amour lui prescrit. (*Il saute en chantant*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théatre représente l'appartement de Fanny.

SCENE PREMIERE.

LOVEWEL, FANNY, *suivie de* BETTY.

FANNY.

VOUS venez trop tard, tout le monde n'est pas couché, & Betty croit qu'on vous observe.

BETTY.

Ah, Madame ! il y a des démons en campagne, cela est certain.

LOVEWEL.

Qui peut être assez méchant ?..

BETTY.

Des gens curieux, & il y en a, Dieu merci, un assez grand nombre dans la maison.

FANNY.

Va voir s'il y a quelqu'un, & avertis-nous.

BETTY.

Comptez sur mon zèle. (*Elle sort*)

FANNY.

Quelles affaires aviez - vous ce soir avec mon père ?

LOVEWEL.

Il m'a donné la clef de son cabinet à Londres pour y prendre quelques papiers dont Lord Ogleby a besoin.

FANNY.

Pourquoi n'y êtes-vous pas allé ?

LOVEWEL.

Cette affaire vous regarde ; Milord lui a, sans doute, communiqué ses desseins ; ils seront instruits demain de notre mariage, & ces papiers deviennent inutiles.

FANNY.

Écoutons... Ah ciel !.. je sens toutes les horreurs du crime... En vérité, je ne puis soutenir un pareil état.

LOVEWEL.

Vos craintes me désespèrent... Qu'appréhendez-vous ? Votre sœur & votre tante sont couchées... Quel autre pourroit avoir le dessein de nous nuire ?

FANNY.

Je suis dans une agitation continuelle. Ah ! Lovewel... (*Elle pleure*)

LOVEWEL.

Calmez-vous ; j'aimerois mieux découvrir tout-

à-l'heure notre hymen, & m'exposer à la plus affreuse indigence, que de vous voir ainsi affligée... Sacrifierai-je votre santé, & la considération d'un peu de fortune, à votre repos? Si vos parens nous abandonnent, il nous reste l'honneur & la bonne volonté... Nos travaux suppléeront à nos besoins. Si j'ai caché notre mariage, ce n'est que pour vous, &c...

FANNY.

Paix! paix! ne vous emportez pas; si vous m'aimez, soyez prudent...

LOVEWEL.

Ah, ma chère Fanny! en doutez-vous?

(*Betty revient*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BETTY.

BETTY, *en parlant bas.*

JE suis fâchée de vous interrompre...

LOVEWEL.

As-tu entendu quelqu'un?

BETTY.

Oui, oui, & l'on nous a aussi entendus, si je ne

me trompe. Ah ! s'ils nous avoient vus, comme nous serions attrapés !

FANNY.

Ne parle pas, de grace.

LOVEWEL.

Qu'avez-vous entendu ?

BETTY.

En m'arrangeant pour sommeiller, comme de coutume... (car je veille mieux quand je sommeille) & dans l'instant où j'attachois ce mouchoir autour de la tête, pour me garantir de l'air de la serrure, j'ai entendu une espèce de bruit, comme celui d'une mouche; j'ai secoué la tête deux ou trois fois, & j'ai fait ce mouvement... (*elle secoue la tête*)

FANNY.

Fort bien, fort bien.

BETTY.

J'ai entendu parler M. Lovewel, &, dans le même moment, le bruit a augmenté, & c'étoit... comme des voix humaines.

FANNY.

Que disoit-on ?

BETTY.

Je n'en sais rien.

LOVEWEL.

Vous avez fermé la porte de l'antichambre ?

BETTY.

J'ai même mis le verrou.

FANNY.

On a pu t'entendre...

BETTY.

Je l'ai fait exprès, & j'ai même toussé. J'étois tranquille, ils devoient l'être, & je viens vous en avertir.

FANNY.

Que ferons-nous ?

LOVEWEL.

Rien : attendons avec patience la catastrophe... Mais n'est-il pas possible qu'elle ait entendu le bruit d'une souris ?

BETTY, *d'un air d'humeur.*

Une souris ! je puis distinguer un homme tout aussi-bien qu'un autre, je pense...

FANNY.

Ne te fâche pas. (*à Lovewel*) Nous allons en avoir pour une heure... Mais je vais m'éclaircir moi-même sur ce bruit. (*Elle sort*)

BETTY, *en se détournant.*

Je ne le cède à personne en zèle & en fidélité.

LOVEWEL.

Tu es parfaite, & je te récompenserai...

BETTY.

Je ne suis pas *mercenaire*...

FANNY *revient.*

Tout me paroît tranquille... Il vaut mieux, mon ami, que tu te retires ce soir dans ton appartement.

LOVEWEL.

Cependant, si nous restions ensemble, nous aurions le temps de nous consulter à loisir.

FANNY.

Obéis ; mais pour ce soir, mon ami...

LOVEWEL.

Puisque vous l'ordonnez, je me retire.

FANNY.

Ecoutons auparavant ; suivez, Betty, &, s'il y a quelqu'un, éloignez-vous.

BETTY, *avec humeur, & sur-tout très-vîte.*

Allons nous-en, Monsieur.

FANNY.

Va doucement, Betty. (*à Lovewel.*) Voilà ce que produit l'indiscrétion.

(*Ils sortent sur la pointe des pieds*)



SCENE III.

Une Galerie qui conduit à différens appartemens.

Miss STERLING, *donnant la main à* Mistriss HEIDELBERG. *Celle-ci est en camisole & en bonnet de nuit.*

Miss STERLING.

PAR ici, Madame...

Mistriss HEIDELBERG.

Je ne saurois me présenter dans ce déshabillé, laissez-moi mettre une baigneuse; si les Avocats ou les gens de Milord me rencontroient, je serois dans un bel embarras.

Miss STERLING.

Considérez que, dans la circonstance actuelle, un moment est un siècle; ma sœur peut-être vient de consommer ma ruine.

Mistriss HEIDELBERG.

Là, là, Betty; vous vous échauffez le sang... Reprenez votre assiette naturelle, & allez vous coucher. Si nous manquons de prudence en cette occasion, nous voilà déshonorées.

Miss STERLING.

Hélas! nous le sommes déjà, grace à Sir John.

(*Elle affecte de pleurer*) Ma sœur m'enfonce le poignard dans le cœur ... elle triomphe, &, profitant de la foiblesse d'un père avare... elle se joue de l'autorité de la meilleure des tantes.

Mistriss HEIDELBERG.

Ne pleurez pas, Miss, je n'aime pas les larmes; comptez sur ma tendresse, & instruisez-moi de ce nouveau malheur.

Miss STERLING.

Les malheurs de cette journée ayant retardé mon sommeil, je n'étois pas encore couchée, lorsque avant de me déshabiller, j'ai envoyé ma femme-de-chambre voir s'il ne se passoit rien d'illicite dans l'appartement de ma sœur; elle est revenue à l'instant pour m'apprendre qu'on y étoit en grande consultation; que Betty avoit introduit furtivement Sir John auprès de Fanny, & qu'on avoit aussi-tôt fermé la porte de sa chambre.

Mistriss HEIDELBERG.

Quel sentiment avez-vous éprouvé à ce récit?

Miss STERLING.

J'ai voulu m'en assurer moi-même; j'ai entendu la voix d'un homme, c'étoit celle de Sir John. Dans ce moment, Madame, ils méditent un enlèvement; prévenons leur dessein, Madame...

Mistriss HEIDELBERG.

Je tremble de paroître comme je suis...

Miss STERLING.

Silence ! J'entends marcher quelqu'un...

Mistriss HEIDELBERG.

Vous m'effrayez ; laissez-moi, que j'aille mettre ma baigneuse...

Miss STERLING.

Personne ne vous voit dans l'obscurité.

Mistriss HEIDELBERG.

Je vous assure que voilà une lumière & un homme qui la suit...

Miss STERLING.

C'est un domestique ; cachons-nous derrière ce rideau. (*Elles se retirent dans un coin*).

SCENE IV.

BRUSH *ivre, précédé de* MOLLY *qui l'éclaire.*

MOLLY.

FINISSEZ, M. Brush ; si vous continuez, vous aller me faire mourir de frayeur.

BRUSH.

Ma chère, mon aimable Molly, ne craignez rien, je suis un galant homme, &c...

MOLLY.

Je suis jalouse de mon honneur, Monsieur, & ne veux pas qu'on en doute...

BRUSH.

Je le respecte.

MOLLY.

C'est que quand vous avez une pointe de vin, vous autres hommes, vous nous méprisez.

BRUSH.

Le vin de Portugal ne vaut rien à un buveur de vin de Bordeaux. (*Il veut l'embrasser*)

MOLLY.

Point de violence; si l'on nous entend, je suis perdue.

BRUSH.

J'aurai soin de votre fortune, je vous le jure par mon nom.

MOLLY.

Vous êtes un insolent, je vais crier. (*Elle montre les portes*) Voilà l'appartement de Miss Fanny, de Miss Sterling, de Mistriss Heidelberg...

BRUSH, *montrant ceux qui sont de son côté.*

De Lord Ogleby, de Sir John... Je me soucie fort peu de ces gens-là quand je suis sobre, à plus forte raison quand j'ai bu.

MOLLY.

MOLLY.

Tant pis, M. Brush, vous n'avez pas le moindre égard...

BRUSH.

Vous avez tort, ma divine chambrière. Par exemple, j'estime infiniment Miss Fanny ; c'est un morceau friand, & digne d'un Prince... Malgré mon horreur pour le mariage ... je l'épouserois volontiers ... : mais sa sœur....

Miss STERLING, *bas à Mistriss Heidelberg.*

Nous allons en avoir.

MOLLY.

Ah, Monsieur, j'entends parler !

BRUSH.

Ce sont les rats, qui rongent le bois de cet exécrable donjon... Si ce château m'appartenoit, voyez-vous, je le détruirois de fond en comble, & en jetterois les débris dans ce beau canal ; il me débarrasseroit de deux êtres très-inutiles, de la sœur aînée & de la vieille *Jézabel.*

MOLLY.

Miss Sterling est une jolie demoiselle.

BRUSH.

Nous savons déjà tout ce qu'elle vaut; &, à moins qu'elle n'épouse notre vieux Suisse, elle n'aura personne de nous; nous sommes un peu trop délicats pour elle.

MOLLY.

Fi, M. Brush.

BRUSH.

Si vous ne m'écoutez pas, je vais enfoncer la porte de Mistriss Sterling, &...

Mistriss HEIDELBERG, *accourant à Brush.*

Je n'y tiens plus; va-t'en, monstre abominable...

MOLLY.

Ah! je suis perdue...

BRUSH, *en fuyant.*

Par ma foi! c'est elle-même.

Miss STERLING, *à Molly.*

Ce drôle-là vous tient de jolis propos!

Mistriss HEIDELBERG.

Et à une belle heure.

Miss STERLING.

Qu'avez-vous à répondre?

MOLLY.

Je suis tellement effrayée... Ah, Miss! je vous jure que je ne suis point coupable...

Mistriss HEIDELBERG.

Expliquez-nous donc ce qui se passe ici.

Miss STERLING.

Dites-nous la vérité, & nous vous pardonnerons.

MOLLY.

N'exigez pas de moi que je trahisse mes camarades... je ne pourrois plus vivre parmi eux.

Mistriss HEIDELBERG.

Obéissez, ou je vous chasse à l'instant.

MOLLY.

Eh bien ! Madame, nous étions dans la chambre du Sommelier ; M. Brush nous a dit qu'il falloit célébrer aujourd'hui une espèce de fête.

Miss STERLING.

A quelle occasion ?

MOLLY.

Parce que Sir John épousoit Miss Fanny au lieu de vous.

Miss STERLING.

Quelle infamie !...

Mistriss HEIDELBERG.

Brush ne vous a-t-il pas dit comment Sir John enleveroit Fanny ?

MOLLY.

Non, Madame...

Miss STERLING.

Ne vous a-t-il pas dit qu'il est actuellement enfermé dans la chambre de ma sœur ?

MOLLY.

Vraiment non, Madame.

Mistriss HEIDELBERG.

Mettons fin à toute cette manœuvre. Va réveiller mon frère ; dis-lui qu'il y a des voleurs, qu'il y a du feu ; dis-lui que je l'attends ici ; va, cours...

MOLLY.

Je crains...

Mistriss HEIDELBERG.

Point de réplique, cours & obéis. (*Molly sort*) Attendez-moi ici, ma chère ; je vais m'arranger un peu pour les recevoir... Rendons artifice pour artifice... (*Elle entre dans sa chambre*)

Miss STERLING.

J'aime mieux cette vengeance, que le titre de Comtesse... Ah ! on ouvre la porte...

(*Elle se cache*)

SCENE V.

BETTY, *une lumière à la main ;* Miss STERLING *approche doucement.*

BETTY.

MONSIEUR ! Monsieur ! venez.... il n'y a personne. (*appercevant Miss Sterling*) Restez, restez, j'apperçois du monde...

Miss STERLING.

C'est moi, Madame Betty. (*Elle arrête Betty, qui ferme la porte, & met la clef dans sa poche*)

BETTY.

Qu'est-ce qu'il y a, Madame ?

Miss STERLING.

Vous instruirez mon père & ma tante de ce beau mystère.

BETTY.

Je ne suis ni espionne ni voleuse, ils n'apprendront rien de moi.

Miss STERLING.

C'est ce que nous verrons.

BETTY.

Ma maîtresse ne se repentira jamais de m'avoir donné sa confiance.

SCENE VI.

Miss STERLING, BETTY, STERLING.

STERLING.

VOYONS ! voyons ! qu'est-ce que c'est ? pourquoi m'éveille-t-on ?

Miss STERLING.

Cette créature vous en instruira.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mistriss HEIDELBERG, *en bonnet paré.*

Mistriss HEIDELBERG.

JE suis beaucoup mieux à présent. Ha vous voilà, mon frère ; il se passe ici des choses affreuses...

STERLING.

Expliquez-vous ; y a-t-il des voleurs, du feu, un meurtre, un rapt... qu'est-ce ?

Mistriss HEIDELBERG.

Non, non.

Miss STERLING, *en arrêtant Betty.*

Qui est-ce qui est dans cette chambre ?

BETTY.

Ma maîtresse.

Miss STERLING.

Qui est-ce qui est avec elle ?

BETTY.

Personne.

Miss STERLING.

Ouvrez la porte, & voyons.

BETTY.

Elle est ouverte. (*Pendant que Miss va à la porte, Betty s'enfuit*)

Miss STERLING.

La porte eſt fermée, elle en a la clef.

Mistriss HEIDELBERG.

Quelle impudence !

STERLING.

Que diable signifie tout ceci ? Vous me parlez d'une *somme totale*, sans me détailler les *articles particuliers*.

Mistriss HEIDELBERG.

Sir John eſt chez votre fille.

STERLING.

Tant pis.

Miss STERLING.

Il y eſt depuis long-temps.

STERLING.

Ditto.

Mistriss HEIDELBERG.

Ditto, ditto. Quel homme ! j'éveillerai tout le monde, & j'exposerai sa conduite aux yeux de Milord.

STERLING.

Gardez-vous-en bien, ce seroit vous faire tort à vous-même... Laissez-moi le soin de cette affaire, & je vous promets qu'il l'épousera demain matin...

Miss STERLING.

L'épouser ! Père dénaturé, nous verrons cela.. : Au secours ! au voleur !

Mistriss HEIDELBERG.

Vengez-vous, ma nièce.

STERLING.

Morbleu ! vous gâtez tout... Elle a le diable au corps... (*Miss Sterling continue de crier*)

Mistriss HEIDELBERG.

Je rougis de vos principes, mon frère, vous souffrez que l'époux de votre fille soit enfermé avec sa sœur... Au secours, au feu, au meurtre !..

STERLING.

Je vous en prie, ma sœur .. ma fille, je vous l'ordonne... Si vous n'avez aucune considération pour moi, ayez-en pour vous-même... Voulez-vous manquer l'occasion d'illustrer votre famille !.. Nous perdons vingt pour cent sur l'intérêt de notre argent.

Miss STERLING.

Je me moque de ces viles considérations où je suis la seule sacrifiée... Au voleur ! au voleur !



SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CANTON, *en pet-en-l'air, en bonnet de nuit & en pantoufles, un bougeoir à la main.*

CANTON.

QUEL tintamarre ! le *tiable* est-il dans la maison ?

STERLING.

Demandez-le à ces Dames. (*Lord Ogleby appelle de sa chambre*) Brush ! Brush ! Canton ! où êtes-vous ?

CANTON.

Me voilà, *Milort*, me voilà. (*Canton sort pendant que Milord continue à sonner ; l'Avocat Flower appelle d'un autre côté*) Des lumières ! Où sont les gens ? Des lumières, pour moi & pour mes confrères.

STERLING.

Vîte, des lumières pour ces Messieurs. (*Il sort*)

Mistriss HEIDELBERG.

Tout va bien, mon frère commence à prendre feu...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, STERLING *éclaire* FLOWER & TRAVERSE. *Flower n'a qu'une botte & une pantoufle.*

FLOWER.

ONT-ILS fait fracture ? Y a-t-il du danger ? Ces Messieurs-là ne nous épargnent guères, surtout au moment de la visite des prisons.

TRAVERSE.

Ont-ils fait de grands dommages ?

STERLING.

Demandez-le à ces Dames.

Mistriss HEIDELBERG.

Tous vos soins sont perdus, Messieurs, Sir John est chez Fanny.

FLOWER.

Parbleu, Madame, nous aurions pu juger cette cause demain matin.

Mistriss HEIDELBERG.

Il eût été trop tard, Monsieur, il veut l'enlever cette nuit.



SCENE X.

Les Précédens, Lord OGLEBY, *en robe de chambre élégante, appuyé sur le bras de Canton.*

Lord Ogleby.

J'aimerois mieux perdre mon nom que mon sommeil... Pourquoi tout ce bruit ?.. Où est ma chère Fanny ?

Mistriss Heidelberg.

Dans cette chambre, avec votre cher neveu.

Lord Ogleby, *d'un air satisfait.*

Cela ne se peut pas, Madame.

Mistriss Heidelberg.

Heureusement que nous avons été avertis à temps, sans quoi ils seroient déjà sur la route d'*Ecosse* (1).

Lord Ogleby.

Je connois votre nièce, & je suis tellement convaincu de l'innocence de son cœur, que je seconderois son choix aux dépens de ma fortune & de ma vie. (*à Sterling*, *en souriant*) Et vous, M. Sterling ?

(1) Tous les mariages contractés sans l'aveu des parens, se font en Ecosse.

STERLING, *d'un ton triste.*

J'en dis autant, Milord. (*à part*) Les femmes sont la ruine d'un honnête homme.

Lord OGLEBY.

Promettez-moi d'être raisonnables, & je vais mettre fin à tout ce désordre, avec un seul mot prononcé au travers de la serrure.

Mistriss HEIDELBERG.

Enfoncez plutôt la porte, Milord.

Lord OGLEBY, *avançant vers la porte.*

Point de violence, Madame.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BETTY.

BETTY.

ELLE est inutile, je vais ouvrir ; l'innocence de ma maîtresse confondra ses ennemis. (*Elle s'avance pour ouvrir*)

Lord OGLEBY, *à Betty.*

Que la *Dame d'honneur* fasse son office, & qu'elle prie Sir John Melvil de paroître en cour.

SCENE XII.

Les Précédens, Sir JOHN MELVIL *entre du côté opposé.*

Sir John.

Me voici, Milord.

Mistriss Heidelberg.

Que vois-je ?

Miss Sterling.

Je suis anéantie !

Sir John.

Que d'alarmes !

Lord Ogleby.

Vous en êtes la cause ; ces Dames nous assurent que vous étiez dans cette chambre.

Traverse, *à Flower.*

Voilà le plus bel *alibi* que j'aye vu de ma vie.

Flower.

Luce clarius.

Lord Ogleby, *aux Dames.*

Si vous vous amusez souvent de cette manière, mes Dames, je crois qu'il ne seroit pas fort agréable de passer un été avec vous. (*à Betty*) Mais ouvrez

la porte, & priez votre aimable maîtresse de venir consoler par sa présence les peines de tous ses amis.

BETTY, *d'un ton décidé, en ouvrant la porte.*

On vous demande, Madame.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FANNY, *d'un air confus.*

FANNY.

QUEL affreux moment!

Miss STERLING.

Vous le voyez; elle étoit prête à partir.

Mistriss HEIDELBERG.

Son crime l'accable.

FLOWER, *emphatiquement.*

Silence au barreau!

Lord OGLEBY.

Parlez, ma belle enfant, & déclarez, avec votre modestie charmante, les sentimens de votre cœur... (*en souriant*) Que votre éloquence persuade tout l'auditoire, & ravisse mon ame par l'excès du plaisir.

FANNY.

Je suis la plus infortunée des femmes.... Je n'ai pas la force... de révéler un secret... qui a fait le malheur de ma vie.... (*Elle s'évanouit*)

Lord OGLEBY.

Vîte, vîte au secours pour la plus belle personne de son sèxe!

BETTY.

Ah, ma pauvre Maîtresse!

Sir JOHN.

Ma chère Fanny!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LOVEWEL *accourt en sortant de la chambre.*

LOVEWEL.

SON danger me fait tout braver.

Miss STERLING, *d'un air étonné.*

Lovewel! Ah! je respire. (*Tout le monde paroît confondu*)

LOVEWEL.

Ma chère Fanny, reprenez vos sens....

Mistriss HEIDELBERG.

Je n'en reviens pas.

Lord OGLEBY.

Je suis pétrifié.

Sir JOHN.

J'ai tout perdu.

FANNY, *reprenant ses sens.*

Ah, Lovewel! malgré votre présence.... je n'ose regarder ni mon père ni Milord. (*Elle se cache dans les bras de Betty*)

STERLING, *à Lovewel.*

Ne vous avois-je point envoyé à Londres?

Lord OGLEBY, *à Lovewel.*

De quel droit, Monsieur, étiez-vous dans cette chambre?

LOVEWEL.

Du droit le plus sacré, & que je ne changerois pas contre la possession de l'univers.

Lord OGLEBY.

Je suis confondu.

STERLING.

La colère m'empêche de parler. Vous m'avez manqué de parole, misérable....

FANNY.

Vous l'avez exigé trop tard.... Nous sommes mariés depuis quatre mois.

STERLING.

Il ne restera pas chez moi quatre heures. Quelle infâme trahison!.... Vous vous en repentirez, Mad....

FANNY.

Vous n'êtes que trop vengé, mon père..... Depuis ce moment affreux, je n'ai plus de repos.

Hélas!

Hélas! n'ajoutez pas à mon malheur; pardonnez mon offense.

STERLING.

Sortez à l'instant de ma maison....

Lord OGLEBY.

Venez dans la mienne, & je vous y servirai de père. J'avois juré, Madame, de seconder votre choix; je garde ma parole : c'est une dette d'honneur.... Vous avez fait le même serment, M. Sterling; mais vos loix de la Cité vous excuseront peut-être sur les erreurs de compte.

STERLING.

Quoique l'amour paternel plaide fortement en sa faveur, l'exemple me force cependant à la sévérité.

FANNY.

Ah, mon père! mes tourmens doivent servir de leçon à tout mon sèxe.

Lord OGLEBY.

Allons, mon ami, un peu d'indulgence.

STERLING.

Il est certain, Milord.... que M. Lovewel est votre parent.... Mais qu'en dit ma sœur Heidelberg?

Mistriss HEIDELBERG.

Puisqu'il est trop tard, je lui pardonne.

STERLING.

Et moi aussi.... (*Lovewel & Fanny vont le remercier*) Point de remercîmens : l'affaire est faite, & cela suffit.

Lord OGLEBY, *à Lovewel.*

Qu'est-ce qui vous rend muet ?

LOVEWEL.

Votre générosité, Milord... elle ne s'effacera jamais de mon cœur. (*à Sterling*) Si les plus tendres soins pour vous plaire, peuvent excuser ma faute, j'espère, Monsieur, vous la faire oublier ; je me flatte aussi, mes dames, qu'à l'avenir vous me rendrez plus de justice, & me regarderez comme incapable de vous offenser. Me pardonnez-vous, Sir John ?

Sir JOHN.

C'est à moi à solliciter mon pardon : mon ignorance a fait mon crime ; mais, quoique je perde l'objet de tous mes vœux, je partage cependant votre bonheur.

LOVEWEL.

Il ne sera parfait qu'en obtenant les suffrages (*En s'adressant au Parterre*) de nos bienfaiteurs.

FIN.

VIES
DE JOHN BEAUMONT ET DE FRANCIS FLETCHER,

AUTEURS contemporains de WILLIAM SHAKESPEAR & de BEN JOHNSON.

CES deux Auteurs Dramatiques, dont l'amitié rappelle celle d'*Oreste* & de *Pylade*, ont partagé leurs travaux & leurs succès dans la carrière du Théâtre.

John Beaumont, issu d'une famille très-ancienne de la Province de Leicester, naquit dans la Terre de son père, nommée *la Grace de Dieu*, l'année 1585. Il appartenoit, par sa mère, fille de Georges Pierrepoint, du Comté de Nottingham, à l'illustre Maison de Kingston, nom fameux en Angleterre, sur-tout par le procès intenté, il y a quelques années, contre la veuve du dernier Duc de la branche aînée.

Beaumont n'étant que le cadet de sa famille, ses parens le destinèrent au Barreau : la sécheresse de cette étude ne

s'accordant pas avec la vivacité de son génie, il quitta *Thémis* pour les Muses, & travailla de moitié avec son ami Francis Fletcher ; mais on lui attribue la majeure partie des Œuvres dramatiques de ces deux Auteurs, dont les Pièces montent au nombre de cinquante-trois, & qui furent également goûtées dans le tems où elles étoient écrites. Beaumont n'eut pas le loisir de retoucher ses Ouvrages ; il mourut en 1615, avant sa trentième année ; on l'enterra dans l'Abbaye Royale de Westminster, neuf jours après son décès. Il laissa une fille unique en bas âge. On ne dit rien de la femme qu'il avoit épousée.

Francis Fletcher, né en 1576, étoit fils de l'Evêque de Bristol, qui fut nommé par la Reine Elisabeth, en 1593, Evêque de Londres. Cette Princesse, la protectrice des Arts & des Belles-Lettres, rapprochoit de sa Cour toutes les personnes distinguées par leurs talens. Francis Fletcher fut éduqué dans le même Collège que Beaumont, à l'Université de Cambridge ; il y fit les

plus grands progrès : son goût pour les Lettres resserra les liens qui existoient déja entre Beaumont & lui. Quoique Beaumont fût le plus jeune, on lui attribuoit néanmoins plus de sagacité qu'à son ami : Fletcher se distinguoit par son *esprit*, Beaumont par son *jugement*. Ben Johnson lui-même, oubliant son orgueil naturel, soumettoit ses compositions à la censure de Beaumont. Celui-ci étoit l'*Architecte*, Fletcher étoit l'*Ouvrier*. Cependant l'anecdote suivante prouve que ce dernier avoit quelquefois sa part dans le plan de leurs Pièces. Les deux amis s'étoient rendus dans une taverne, où, en buvant leur vin, ils s'occupoient du cannevas d'une Tragédie. Fletcher, dans la chaleur de la conversation, s'écria assez haut, « qu'il » se chargeoit de la mort du Roi ». — Un Domestique de l'auberge, qui entroit en ce moment dans la chambre, ressortit sur le champ, & alla les dénoncer au Juge de Paix, comme coupables du crime de lèze-majesté. Ils furent arrêtés; mais leur

fidélité étant connue, l'affaire finit en riant (1).

Il règne dans les Ouvrages de ces Auteurs une licence qu'on ne souffre plus aujourd'hui sur la Scène; c'est ce qui les fit rechercher pendant le règne de Charles II. On trouve de l'énergie dans les caractères, de la vivacité dans le dialogue; mais il y en a un très-petit nombre qui soient tolérables, dans un siècle où la Scène a fait de si grands progrès. Quoiqu'il y ait plusieurs traits de génie dans ces Pièces, autant que dans celles de Shakespear, ne voulant point abuser de la complaisance du Lecteur, nous nous bornerons à traduire celle qui nous a paru la plus digne d'être connue. Fletcher mourut de la peste en 1625, étant dans la quarante-neuvième année de son âge.

(1) Winstanley, Auteur contemporain.

THE CHANCES,

OU

LES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par FLETCHER & BEAUMONT;

REPRÉSENTÉE pour la première fois en 1606.

ACTEURS.

DON JUAN, DON FRÉDÉRIC,	*Gentilshommes Espagnols.*
LE DUC DE FERRARE.	
PETRUCHIO, ANTONIO,	*Seigneurs Napolitains.*
PIERRE, ANTHONY,	*Valets de Don Juan & de Don Frédéric.*
UN CHIRURGIEN.	
UN LAQUAIS D'ANTONIO.	
FRANCISCO.	
GENS DE LA SUITE DU DUC.	
GENS DE LA SUITE DE PETRUCHIO.	
PREMIERE CONSTANTIA.	
LA BELLE-MERE DE CONSTANTIA.	
UNE PARENTE.	
L'HOTESSE.	
SECONDE CONSTANTIA.	

La Scène est à Naples.



LES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une salle).

SCENE PREMIERE.

PIERRE, ANTHONY.

PIERRE.

AH, mon cher Antoine! je voudrois être bien loin de cette Ville, & jouir enfin de quelques instans de repos; je n'y tiens plus; je suis abîmé par mes différentes courses: sans cesse aux informations sur de simples rêves, sur des rapports; d'après qui, ou pourquoi? Dieu le sçait. L'affreux métier que celui de servir des Militaires libertins!

ANTHONY.

Comment! toi qui es si vif, si entreprenant....

PIERRE.

Si vif? Mais dis-moi, pourquoi sommes-nous ici?

ANTHONY.

Pour servir nos Maîtres, je pense, & pour exécuter leurs ordres.....

PIERRE.

Je ne veux plus servir; je renonce même au dessein pour lequel nous voyageons, & après lequel nous courons comme à la découverte d'une Isle nouvelle. Ils peuvent employer d'autres serviteurs; quant à moi, je suis décidé à demander mon compte.

ANTHONY.

Courage, Pierre; tout ira bien. Cette femme invisible, cette beauté incomparable, qui nous a donné tant d'embarras, ils n'y songent donc plus?

PIERRE.

A-t-on jamais vu des êtres raisonnables avoir la tête tournée sur le simple récit des charmes d'une inconnue, & la poursuivre sans sçavoir où la déterrer? Tu verras que, dès qu'ils l'auront trouvée, ils ne sçauront plus comment jouir de leurs travaux. Il faut que le cerveau des hommes soit d'une nature bien inflammable, puisqu'on ne les voit jamais sobres dans leurs affections. Je crois qu'un amoureux est dans une ivresse continuelle.

ANTHONY.

Tu ne sçais ce que tu dis. Amoureux! Nos Maîtres ignorent cette passion : la curiosité, voilà ce qui excite leurs desirs; & ne pouvant la satisfaire, ils ont abandonné leur projet.

PIERRE.

Ils feroient aussi bien de me donner des souliers neufs; car ceux-ci sont usés à leur service : j'ai besoin aussi de quelques momens de sommeil. Mais les voici; retirons-nous. (*Ils sortent*).

SCENE II.

DON JUAN, DON FRÉDÉRIC.

DON JUAN.

Je donnerois tout au monde pour la voir; elle doit être ravissante, ou ce que l'on en dit est faux.

DON FRÉDÉRIC.

Et moi je n'aspire qu'à voir Constantia; mais elle est si bien gardée; aucune nouvelle ne peut lui parvenir : ainsi, je renonce à tout espoir.

DON JUAN.

N'y songeons plus : la singularité du portrait a frappé mon esprit; un autre objet l'effacera.

(*Il fait quelques pas*).

DON FRÉDÉRIC.

Où vas-tu ? C'est l'autre chemin qu'il faut prendre.

DON JUAN.

Je vais à mon ancienne promenade, puis je souperai & me coucherai.

DON FRÉDÉRIC.

Adieu.

DON JUAN.

Tu ne viens pas ?

DON FRÉDÉRIC.

J'ai quelques affaires.....

DON JUAN.

Je gagerois que tu t'occupes encore de ta dame......

DON FRÉDÉRIC.

Tu perdrois, mon ami.

DON JUAN.

Promenons-nous ensemble.

DON FRÉDÉRIC.

Je ne le puis.

DON JUAN,

Viens ; j'ai quelque chose d'intéressant à te communiquer.

DON FRÉDÉRIC.

Je te rejoindrai dans une heure.

DON JUAN.

Où ?

DON FRÉDÉRIC.

Dans la haute rue. A te parler vrai, j'ai avant tout, quelques dévotions à remplir, & puis je serai à toi.

DON JUAN, *malicieusement.*

Des dévotions ?.... Tant mieux. Je te laisse ; ne t'amuse pas, ... & souviens-toi.....

DON FRÉDÉRIC.

Compte sur ma parole. (*Ils sortent*).

SCENE III.

(*Le Théâtre représente la rue*).

PETRUCHIO, ANTONIO, DEUX GENTILSHOMMES.

ANTONIO.

OUI, il faut lui couper la gorge.

PREMIER GENTILHOMME.

Comment ?

ANTONIO.

Ou lui brûler la cervelle, & après cela lui pardonner.

PREMIER GENTILHOMME.

Vous êtes trop violent.....

SECOND GENTILHOMME.

Trop imprudent.....

PETRUCHIO.

Ne suis-je pas cruellement outragé? Quoi! flétrir l'honneur de ma Maison! deshonorer ma réputation & mon nom!

SECOND GENTILHOMME.

Avant d'agir, instruisez-vous de la vérité; ne vous laissez pas entraîner par votre colère, par le doute ou par le soupçon. Si l'on vous questionne, que répondrez-vous?

ANTONIO.

Tuez-le premièrement, & vous discuterez après cette cause.

SECOND GENTILHOMME.

Pendre un homme, parce qu'il peut être voleur! Hélas! y a-t-il de la justice?

PETRUCHIO.

J'ai des preuves de mon deshonneur; il faut absolument que je me venge.

PREMIER GENTILHOMME.

Réfléchissez.

PETRUCHIO.

Il ne me reste pas d'autre moyen. Je vous jure que j'abhorre le sang ; je voudrois du fond de l'ame épargner l'homme & ne punir que le crime : mais l'honneur ! l'honneur, mes chers amis ! cette idole qu'on encense par toute la terre, c'est elle qui doit faire justice & non pas Petruchio.

ANTONIO.

Qu'importe que ce soit vous ou l'honneur, pourvu que vous soyez vengé.

SECOND GENTILHOMME.

Avant tout, considérez que la personne que vous allez attaquer est d'un rang très-distingué, & qu'un grand feu peut naître de la moindre étincelle.

PETRUCHIO.

L'honneur de ma Maison ne me permet pas de balancer ; il faut que j'exécute mon projet : avez-vous le courage de me seconder ? ....

ANTONIO.

Le courage ? Malgré la certitude que nous pourrions avoir de périr dans cette aventure, je crois qu'il n'y en a pas un parmi nous qui préfère rester nonchalamment dans son lit ; envoyez-moi la mort ; que mes ennemis soient aussi puissans que des Monarques, je ne rentrerai pas. .... Allons, partons.

PREMIER GENTILHOMME.

Nous vous suivons.

PETRUCHIO.

A ce noble zèle, je reconnois mes amis.

ANTONIO.

Que celui qui vous abandonne périsse de honte.

PREMIER GENTILHOMME.

L'offense est donc bien grave?

PETRUCHIO.

De moindres affronts ont causé le malheur de toute une famille.

PREMIER GENTILHOMME.

N'y a-t-il pas d'espoir.....

PETRUCHIO.

Il y en a; mais je n'ose m'en flatter.

SECOND GENTILHOMME.

Réfléchissez une heure de plus, & si vous ne trouvez aucune ressource, nous sommes prêts à vous suivre.

ANTONIO.

Il vaut mieux suivre votre premier projet.

(*Ils sortent*).

SCENE

SCENE IV.

DON JUAN, *seul.*

La bonne police de cette ville la fait rechercher comme un asyle pendant les troubles qui agitent les autres Etats; la beauté du climat, l'affabilité des habitans, leur esprit & leur politesse en font un séjour délicieux. Mais j'apperçois que mon admiration m'a entraîné plus loin que je ne voulois. — Il fait noir; si j'attends plus long-tems mon ami, on peut avoir des soupçons, & le Gouvernement peut en prendre ombrage. Allons chez moi? j'y puis réfléchir à mon aise: il n'est pas aussi tard que je pensois; car voilà encore une maison ouverte; cependant les fenêtres en sont fermées, & je n'y vois point de lumières: c'est la demeure de quelque joueur;.... hasardons-nous d'y entrer;.... s'il y a des frippons, & que l'on y joue gros jeu, je pourrai peut-être rendre service à quelque malheureuse dupe.

(*On entend appeller de la maison:*)

Signor?

DON JUAN.

Quoi! qu'est-ce?

(*On répète:*)

Signor Fabritio?

DON JUAN.

Approchons.

(*La même voix dans la maison*).

Fabritio ?

DON JUAN.

C'est la voix d'une femme ; voyons ?

(*La même voix*).

Hé ! Fabritio ?

DON JUAN.

Ha !

(*La même voix*).

Où êtes-vous ?

DON JUAN.

Ici.

(*La même voix*).

Viens ; ah ! pour l'amour de Dieu, viens vîte.

DON JUAN.

(*Haut*). Me voici. (*A part*). Je veux voir ce que cela signifie.

(*Une Femme entre tenant un enfant*).

LA FEMME.

Je t'attends depuis une heure ; ne fais point de bruit ; tout est en désordre ici. Tiens,..... sois discret ; il mérite tes soins : va-t-en bien vîte ; trop d'yeux nous observent.

DON JUAN.

Ecoutez......

LA FEMME.

Paix; bon soir. (*Elle rentre dans la maison & en ferme la porte*).

DON JUAN.

Quoi! déja partie? Voici un paquet; la fortune me sourit: il est lourd, mais souple; peut-être est-ce quelque dépôt précieux:.... si ce sont des bijoux ou de l'argent, ils sont bien venus;.... je ne refuse jamais un heureux hasard. L'air de mystère annonce que ce paquet est de grand prix. Allons à mon logement; bénissons-y ma bonne étoile. (*Il sort*).

SCENE V.

(*Le Théâtre représente une autre rue*).

LE DUC, TROIS GENTILSHOMMES.

LE DUC.

Nous voici enfin heureusement arrivés à Naples. Êtes-vous prêts à me suivre?

PREMIER GENTILHOMME.

Nous sommes à vos ordres, Seigneur.

LE DUC.

Où sont les chevaux?

SECOND GENTILHOMME.

On vient de les commander.

LE DUC.

Que chacun de vous se tienne à l'écart, & soit prompt à me seconder au besoin.

TROISIÈME GENTILHOMME.

Nous sommes prêts à périr pour votre défense.

LE DUC.

Je sçais que vous ne faites point de quartier.

PREMIER GENTILHOMME.

Seigneur, avez-vous le projet d'être seul?

LE DUC.

Tenez-vous à quelque distance, & au moindre bruit, accourez à mon secours. (*Ils sortent*).

SCENE VI.

DON JUAN, *tenant un enfant qui crie.*

FUT-IL jamais un homme mieux puni de sa curiosité! C'étoit sûrement le diable qui guidoit mes pas. Qu'avois-je affaire de me mêler des autres? Pourquoi ai-je regardé dans la maison d'autrui? Je suis une dupe; je suis l'auteur de ma disgrace. À merveille! Voilà ce que c'est que de vouloir feindre: si je m'étois nommé.....

Que m'en revient-il ? & qu'y ai-je gagné ? Un joujou, ... un enfant. La bonne figure que je fais maintenant ! Oui, mon petit poupon, je te donnerai du bon pain blanc : point de cris, je t'en prie. Morbleu ! donner dans le piége, après avoir étudié depuis si long-tems les artifices de ce sexe dangereux. A mon âge ! quelle honte ! Fort bien, Don Juan ; tu seras dorénavant plus sage ; tu payes chèrement toutes tes étourderies. Je ne serois pas fâché de garder cet enfant s'il m'appartenoit ; mais me ruiner en nourrices, en hochets, en poupées, pour la folie des autres ! C'en est trop ; je ne puis en soutenir l'idée..... Qu'en ferai-je ? Si l'on me trouve, dandinant avec ce petit criard, on me chansonnera, lorsque je passerai dans les rues ; on me montrera au doigt. Ah ! je ne puis y songer sans frémir..... Voyons..... Personne ne m'observe, j'espère ?..... Posons-le doucement contre cette borne ; ...... un autre curieux s'en chargera..... Mais comme il me sourit ! Le pauvre petit innocent ! ...... il est joli ; ...... il y auroit de la cruauté à l'abandonner ; ...... que sçait-on s'il ne courroit pas risque d'être tué, ... & je serois plus criminel que ses parens..... Gardons-le ; il me rappellera ma faute. Mais il s'agit à présent de faire entendre raison à mon hôtesse ; elle va me faire un joli

sermon..... Ecoutons-la patiemment...., Je veux absolument connoître la mère..... Ho! j'y parviendrai. Paix, mon bijou;..... ta foible voix réveillera la garde..... Puissent tous les curieux & promeneurs avoir le même sort que moi.

SCENE VII.

DON FRÉDÉRIC, *seul.*

Je ne le trouve nulle part; il est sans doute retourné chez lui. Qu'est-ce ceci?

SCENE VIII.

DON FRÉDÉRIC, PREMIÈRE CONSTANTIA.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Je vole à toi au travers de mille dangers; hâtons-nous; sois prudent, ou nous sommes perdus. Où sont tes gens? Quelle route prenons-nous? De grace, ne nous arrêtons pas.

DON FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous dire, Madame?

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Je me suis trompée; ah Ciel! je suis perdue. Dites-moi, êtes-vous Gentilhomme?

DON FRÉDÉRIC.

Oui, Madame.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Napolitain?

DON FRÉDÉRIC.

Non; je suis Espagnol.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Au nom de l'honneur, ayez pitié d'une malheureuse, qui se voit forcée de se confier à vous.

DON FRÉDÉRIC.

L'honneur & l'humanité seront votre sauvegarde, Madame; si j'y manque, que le Ciel me punisse.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Je suis obligée de vous croire. Hélas! éloignons-nous. Ah, mon cher protecteur! donnez-moi, pour quelques jours, un asyle, un réduit, où je puisse vivre ignorée; je vous instruirai du motif qui m'engage à cette démarche.

DON FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, Madame; je vous défendrai aux dépens de ma vie. (*Ils sortent*).

SCENE IX.

PETRUCHIO, ANTONIO, DEUX GENTILSHOMMES.

PETRUCHIO.

IL ne tardera guère à venir. Êtes-vous bien armés ?

ANTONIO.

Ne craignez rien ; voici de quoi les regarder en face.

PETRUCHIO.

Nous n'avons point affaire à des poltrons, ni à des gens qu'on attrape par surprise.

ANTONIO.

Les bons joueurs donnent toujours beau jeu : nous nous battrons comme des braves.

PREMIER GENTILHOMME.

Antoine, tu aimes trop à voir couler le sang.

ANTONIO.

Les Médecins & les Faiseurs d'almanachs ordonnent la saignée dans ce mois-ci. Pourquoi me parlez-vous de la sorte ? Sommes-nous ici pour nous battre à coups de poings comme des vilains? Voulez-vous faire de cette insulte une querelle

de gueux ? L'insulte qu'on a faite à Petruchio n'est pas une affaire commune ; son honneur, sa réputation ressemblent à présent à un vase fêlé. Comment excuserez-vous cette offense ?

PETRUCHIO.

De la modération, mon cher cousin.

ANTONIO.

Je suis votre parent, & votre malheur devient le mien. Par Saint Jacques ! ils ne trouveront pas de pitié chez moi ; je leur raserai la moustache : le premier qui se présentera sentira la pesanteur de mon bras ; ou si je succombe, tout est dit ; je fais mes adieux à cinquante-cinq ans.

PETRUCHIO.

Ne perdons point le tems en vains propos : placez-vous en silence aux portes où votre poste est marqué, & dans le fatal moment, prouvez-moi votre amitié.

ANTONIO.

Fort bien : je brûle de me signaler.

(*Ils sortent*).



SCENE X.

(*Le Théâtre représente une chambre*).

DON JUAN, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

NON, mon fils, non; je n'en crois rien; c'est le fruit de votre inconduite.

DON JUAN.

Ma bonne mère......

L'HÔTESSE.

Ne me prodigues pas ces flatteries. Ton cousin & toi, vous étiez les bien-venus chez moi, aussi long-tems que vous vous êtes comportés comme d'honnêtes Gentilshommes : mais conduire chez moi, chez une femme dont la réputation, la conduite, la décence..... Oui, Don Juan, j'ai toujours été citée comme l'exemple de mon sexe.

DON JUAN.

Je ne l'ignore pas.

L'HÔTESSE.

M'exposer à être la fable de mes voisins! Non, je ne nourrirai pas vos iniquités : vous vous trompez, Don Juan; je ne suis pas de ces femmes faciles.

DON JUAN.

Ne vous ai-je pas juré que l'enfant n'est pas à moi ? Ne vous ai-je pas expliqué la manière dont je l'ai trouvé ?

L'HÔTESSE.

Allez conter ces mensonges ailleurs.

DON JUAN.

Voulez-vous m'écouter ? Je vous jure.....

L'HÔTESSE.

Des sermens ! Quand il s'agit de parvenir à vos fins, les sermens ne vous coûtent guère. Lorsque vous vous voyez dans votre haut rang, qu'on vous flatte, qu'on vous caresse, quel Saint faites-vous ? Vos passions sont alors votre seul Dieu. De pareils procédés me rendent malade.

DON JUAN.

Ma bonne mère ! le Ciel me préserve de mentir !

L'HÔTESSE.

Ah ! je suis bien malade.

DON JUAN, *en appellant.*

Qui est là ? Holà, quelqu'un.

PIERRE, *dans la coulisse.*

Monsieur ?

DON JUAN.

Vîte, apporte une bouteille de vin de Canarie.

L'HÔTESSE.

Ah Ciel ! je suis très-mal.

DON JUAN.

Dépêche-toi. (*A part*). Enivrons-la. (*Haut*). Ma chère bonne mère !

L'HÔTESSE.

Fi ! vous devriez rougir. C'étoit donc là le motif de vos promenades nocturnes, de vos prétendues dévotions ? La rigueur du tems ne pouvoit empêcher Monsieur d'aller aux Matines. Le beau zèle ! Je me sens mourir.

(*Pierre apporte une bouteille de vin*).

DON JUAN, *à part.*

Il n'y aura pas moyen de lui faire entendre raison, tant qu'elle n'aura pas bu un verre de vin. (*Haut*). Donne. Tenez, ma bonne mère, prenez ce petit restaurant ; il chasse les vapeurs. (*Pierre sort*). Allons, courage ! avalez jusqu'à la lie.

L'HÔTESSE.

Vous dites qu'il me soulagera ?

DON JUAN.

Sans doute.

L'HÔTESSE.

Je crois que vous avez raison ; mais, Don Juan.....

DON JUAN.

Je vous devine. Parlez-en pour la dernière fois. Hélas! vous n'êtes pas bien! Un autre verre vous réchauffera le sang & vous donnera de la couleur. Nous causerons après cela à notre aise.

L'HÔTESSE.

Vous êtes un Gentilhomme bien poli, un étranger fort estimé dans la ville.

DON JUAN.

Elle devient traitable.

L'HÔTESSE.

Un homme dont l'illustre naissance...... Ah! voici un autre point......

DON JUAN.

Buvez vîte un autre verre.

L'HÔTESSE.

Comme je disois toujours, l'on voit bien que c'est un Gentilhomme qui loge dans ma maison. Que le Ciel vous préserve, Signor!....

DON JUAN.

Et le vin de Canarie, ma bonne mère.

L'HÔTESSE.

Je ne m'étois pas attendue à pareil procédé de votre part : une femme comme moi,.... une.... Le Ciel m'est témoin que je vous aime tendrement. (*Elle pleure*).

DON JUAN.

Voici la pluie; le tonnerre cessera bientôt.

L'HÔTESSE.

Que dites-vous, mon fils?

DON JUAN.

Je faisois l'éloge de votre bon cœur.

L'HÔTESSE.

Non, non; je fais mal de vous gronder. Où est cet enfant? Voyons votre petit poupon.

DON JUAN.

Ce n'est pas le mien; mais je vais le chercher. (*Il sort, & revient avec l'enfant*). Le voici. N'a-t-il pas bonne mine?

L'HÔTESSE, *en baisant l'enfant.*

Le Ciel vous bénisse! Ce sont vos yeux, vos lèvres; il vous ressemble comme deux gouttes d'eau.

DON JUAN.

J'en suis ravi.

L'HÔTESSE.

Mais, voyons; qu'est-ce ceci?

DON JUAN.

C'est de l'or, des bijoux.

L'HÔTESSE.

Ils sont bons, j'espère? Hé bien, hé bien, mon fils, je vois que vous êtes un excellent chasseur,

& que, malgré l'obscurité, vous sçavez bien choisir votre gibier. Nous sommes seuls; je veux vous apprendre un proverbe : *Lorsque le profit accompagne le plaisir, ne soyez jamais paresseux.* C'est une leçon pour les jeunes gens.

DON JUAN.

Trêve aux proverbes, & songeons aux besoins de l'enfant.

L'HÔTESSE.

J'aurai soin de lui trouver une nourrice. Ah, mon cher petit Espagnol! Ne vous en inquiétez pas davantage, mon ami.

DON JUAN.

Fort bien; mais, avec votre permission, je veux garder les bijoux : je vous laisse l'argent; il payera sa pension. Où est donc Frédéric?

L'HÔTESSE.

Quelque part en bonne fortune. Il m'a dit qu'il alloit vous joindre.

DON JUAN.

Il tarde bien à venir; je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque fâcheux accident : je ne me coucherai pas avant son retour. Ayez bon soin de ce poupart, & je vous récompenserai.

L'HÔTESSE.

Plus d'aventures de cette espèce, mon fils;....

celle-ci suffit. Adieu ; tout ira bien. Ah ! le cher petit poupon ! (*Elle sort avec l'enfant*).

DON JUAN.

Le vin a fait son effet. Elle le tuera à force de caresses. Un verre de plus, & j'étois violé. C'est un moyen sûr pour une femme de son âge...... Il y a mille ressources pour attendrir les jeunes personnes ; mais aux vieilles, il faut du vin pour réchauffer leur sensibilité.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

(*Le Théâtre représente une chambre*).

SCENE PREMIERE.

DON FRÉDÉRIC; ANTHONY, *qui l'éclaire.*

DON FRÉDÉRIC.

DONNE-MOI la lumière, & sors par-là; prends garde que personne n'approche de mon appartement, pas même mon hôtesse ni mon ami, sans m'en avertir.

ANTHONY.

Fort bien. (*A part*). Le vent recommence à souffler.

DON FRÉDÉRIC.

Sors, te dis-je.

ANTONY.

Point d'impatience, Monsieur; me voila parti.

(*Il sort*).

SCENE II.

DON FRÉDÉRIC, PREMIÈRE CONSTANTIA *voilée.*

DON FRÉDÉRIC.

NE craignez rien, Madame; vous êtes ici à l'abri de tout danger : ordonnez en souveraine, je suis prêt à exécuter toutes vos volontés.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Tant de noblesse mérite ma confiance : recevez, je vous prie, ce joyau comme une marque de ma reconnoissance; peut-être vous importunerai-je plus long-tems que vous ne croyez.

DON FRÉDÉRIC.

Je suis trop récompensé si vous êtes tranquille; je ne demande pour toute faveur que de voir les traits de celle que j'ai sauvée du péril, & de jouir en liberté de ce bonheur.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Votre honnêteté, Monsieur, m'engage à vous satisfaire. (*Elle se dévoile*).

DON FRÉDÉRIC.

Ah Ciel ! que de charmes ! quels yeux ! (*A part*). Comment me garantir de leurs atteintes?

(*Haut*). Je suis trop heureux d'avoir pu vous servir, Madame...... Ordonnez ; tout mon sang est à vous.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Vous êtes trop généreux, Seigneur : je vous prie seulement de retourner dans la rue où vous m'avez rencontrée.

DON FRÉDÉRIC.

J'y cours.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Si vous y trouvez un gentilhomme opprimé par la force & la violence, armez votre bras en sa faveur.

DON FRÉDÉRIC.

Vous serez obéie. L'image de votre beauté me rendra invincible ; voici une clef avec laquelle vous trouverez dans cette pièce (*il lui montre une chambre*) tout ce dont vous pouvez avoir besoin.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Puisse le ciel guider vos pas ! (*Elle sort*).

DON FRÉDÉRIC.

On prétend que l'or est le grand mobile de toutes nos actions, & moi je soutiens que c'est la beauté. Tous les trésors de l'Inde ne m'auroient point fait exposer aux accidens que peut entraîner

une pareille aventure. Quel empire les femmes n'ont-elles pas sur notre esprit ! Nos cœurs ressemblent à l'aiguille aimantée ; ils se dirigent toujours vers elles, & la plus belle a le prix. Mais moi, je lui ai juré un respect inviolable......... Allons, Don Frédéric, étouffe tes desirs. Cherchons plutôt l'objet dont le sort l'intéresse. (*Il sort*).

SCENE III.

(*Le Théâtre représente une rue*).

LE DUC, *poursuivi par* PETRUCHIO, ANTONIO *& leurs partisans.* DON JUAN, *un moment après.*

LE DUC.

VOULEZ-VOUS donc m'assassiner ?

ANTONIO.

Tuez-le ; laissez-moi l'approcher....... (*On se bat ; le Duc tombe*).

DON JUAN *s'avance.*

On se bat ! peut-être est-ce contre mon ami.... Ne rougissez-vous pas d'accabler un homme désarmé ? Quelle honte ! (*Il attaque Antonio*). J'épouse sa querelle.

ANTONIO.

Je t'apprend-ai à te taire.

DON JUAN.

Voici de quoi te punir.

PETRUCHIO, *en montrant le Duc.*

Il est tombé : où est Antonio ?

ANTONIO, *à Don Juan.*

Téméraire !......

DON JUAN.

Audacieux !......

ANTONIO.

Que le sort te confonde ! Je suis blessé......
(*On entend marcher*).

PETRUCHIO.

Il lui vient de nouveaux secours.

ANTONIO.

Retournons......

PETRUCHIO.

Partons, au nom du Ciel ! Entraînons-le bien vîte d'ici. (*Ils sortent précipitamment, entraînant Antonio*).

SCENE IV.

LE DUC, DON JUAN, *quelques Gentilshommes du parti du Duc.*

DON JUAN.

Au secours, Messieurs! (*Au Duc*). Comment vous trouvez-vous?

LE DUC.

Assez bien; je ne suis seulement qu'un peu étourdi du coup.

GENTILHOMME DU DUC.

Poursuivons les traîtres.

LE DUC.

Arrêtez. Grace au Ciel, je ne suis pas blessé. (*A Don Juan*). Généreux étranger! comment pourrai-je reconnoître ce service?

DON JUAN.

Je suis trop heureux, Seigneur! Malheur à celui qui passe tranquillement à côté du foible qu'on opprime!

LE DUC.

Puis-je sçavoir, Seigneur, quel est celui à qui j'ai tant d'obligations?

DON JUAN.

Vous n'en avez aucune, Seigneur; j'ai fait le devoir d'un honnête homme : quant à mon nom, il n'est pas assez important pour vous en occuper.

LE DUC.

Ne me refusez pas cette satisfaction.

DON JUAN.

Je vous prie de m'en dispenser.

LE DUC.

Quoi! vous voulez m'affliger?

DON JUAN.

Vous l'ordonnez, je vous obéis. L'Espagne m'a vu naître; je me nomme Don Juan de Mendoza, & je voyage pour m'amuser.

LE DUC.

J'ai entendu faire votre éloge; mais je vois que la renommée ne peint que foiblement vos vertus.

DON JUAN.

Ah, Seigneur! oserai-je, à mon tour, vous demander à qui j'ai eu l'honneur d'être utile, & par quel hasard vous vous êtes trouvé dans cet embarras?

LE DUC.

Pardonnez-moi de ne pouvoir vous satisfaire dans cet instant : mais j'espère qu'avant peu nous

nous reverrons ; je pourrai alors vous mieux témoigner toute ma reconnoissance.

DON JUAN.

Je respecte votre secret, Seigneur. (*Il cherche à terre*).

LE DUC.

Avez-vous perdu quelque chose ?

DON JUAN.

Oui, mon chapeau.

LE DUC.

Prenez le mien.

DON JUAN.

Mais vous même.....

LE DUC.

J'en aurai un autre tout-à-l'heure.

DON JUAN.

Puisque vous l'ordonnez, je l'accepte & me retire.

LE DUC.

Je me flatte qu'avant deux jours vous aurez de mes nouvelles : en attendant, comptez sur tous mes sentimens. (*Il sort avec sa suite*).

DON JUAN.

Voilà qui annonce l'homme de qualité ; c'est sans doute quelque personne de distinction.

SCENE V.

DON JUAN, DON FRÉDÉRIC.

DON FRÉDÉRIC.

Il me semble que c'est-là sa voix. Don Juan?

DON JUAN.

Qui m'appelle?

DON FRÉDÉRIC.

Ah, mon ami! je suis bien aise de te retrouver: tu as eu sans doute quelque bonne fortune qui t'a empêché de songer à ton logis.

DON JUAN.

Des bonnes fortunes? Ah, Frédéric! si tu sçavois ce qui m'est arrivé!

DON FRÉDÉRIC.

Je m'en doute.

DON JUAN.

Pendant cette malheureuse nuit, cette nuit obscure, devine ce qu'on m'a donné?

DON FRÉDÉRIC.

Que sçais-je? Ce que méritent des libertins comme toi.

DON JUAN.

Tu te trompes...... L'on m'a donné une

chose qui me rappellera toute ma vie.......
que je ne suis qu'un sot.

DON FRÉDÉRIC.

Aurois-tu perdu quelque chose ?

DON JUAN.

Au contraire, j'ai gagné.

DON FRÉDÉRIC.

Quoi ?

DON JUAN.

Un enfant.

DON FRÉDÉRIC.

Que me dis-tu ?

DON JUAN.

Oui, mon ami ; un enfant gros & gras.....

DON FRÉDÉRIC.

Je t'en félicite.

DON JUAN.

Si tu veux t'en charger, je t'en fais le cadeau.
Ah, Frédéric ! quelle abominable ville !

DON FRÉDÉRIC.

Je t'ai averti cent fois que ta conduite licentieuse seroit punie tôt ou tard...... Mais tu ne m'écoute jamais.

DON JUAN.

Ne va pas me gronder pour les fautes d'autrui.
J'ignore qui m'a trompé. J'étois dans une rue,

dont je ne sçais pas le nom, lorsque ma curiosité m'a poussé à regarder dans une maison que je trouvois ouverte ; aussi-tôt une femme m'a remis cet enfant & s'est retirée : mais ce qui me console, c'est qu'il appartient sans doute à des personnes distinguées ; car il porte avec lui de quoi payer son éducation.

DON FRÉDÉRIC.

Où est-il ?

DON JUAN.

Chez moi.

DON FRÉDÉRIC.

J'ai eu, de mon côté, une aventure fort singulière.......

DON JUAN.

Si l'on t'avoit chargé d'une fille, ce seroit un heureux hasard pour mon petit garçon.

DON FRÉDÉRIC.

C'est bien autre chose. J'ai tiré d'embarras une femme dont la beauté surpasse celle de nos plus aimables Italiennes.

DON JUAN.

Où est-elle ?

DON FRÉDÉRIC.

Une femme dont l'esprit, les agrémens.....

DON JUAN.

Vîte, vîte, dis-moi où elle est ?

DON FRÉDÉRIC.

Dont l'air noble, le son de voix harmonieux....

DON JUAN.

Dis-moi seulement où gît cette beauté incomparable?.....

DON FRÉDÉRIC.

Elle est en lieu de sûreté, mon ami.

DON JUAN.

Quel échange veux-tu faire contre mon enfant?

DON FRÉDÉRIC.

Garde ton lot; je suis content du mien.

DON JUAN.

Est-il possible qu'il existe une femme comme tu la dépeint? Je gage que tu exagères.

DON FRÉDÉRIC.

Je me tais..... Mais n'as-tu pas rencontré des gens armés?

DON JUAN.

Parbleu! j'en ai vu une bande; ils couroient comme des enragés. A quelques pas de là, j'ai trouvé qu'ils attaquoient un homme de bonne mine; il étoit seul: je l'ai secouru sans recevoir la moindre blessure. Voici les gages de ma victoire. (*Il montre son chapeau*).

DON FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous dire?

DON JUAN.

J'ai perdu mon chapeau dans la mêlée, & l'on m'a donné celui-ci.

DON FRÉDÉRIC.

Sans doute c'est la personne dont on m'a parlé: je n'ai que faire d'aller plus loin.

DON JUAN.

Parlons de ta bonne fortune: elle est chez toi? Partons.....

DON FRÉDÉRIC.

Tu ne peux la voir.

DON JUAN.

Pourquoi?

DON FRÉDÉRIC.

Elle ne veut voir personne, jusqu'à ce qu'elle ait éclairci un mystère important.....

DON JUAN.

Mais on peut la regarder. Dans quelle chambre est-elle?

DON FRÉDÉRIC.

Dans une pièce de notre appartement.

DON JUAN.

Partons, te dis-je.

DON FRÉDÉRIC.

Ne te presse point; elle a juré qu'on ne la verra pas.

DON JUAN.

Les sermens des femmes sont comme du pain à cacheter; ils se cassent à l'instant où l'on en veut faire usage. Partons, te dis-je; tu ne m'empêcheras pas de la voir: je connois tes détours; fais-moi beau jeu; agissons avec franchise.

DON FRÉDÉRIC.

Crois-moi......

DON JUAN.

Tu ne peux soupçonner ton ami: je suis incapable de te troubler en tes plaisirs.

DON FRÉDÉRIC.

Je te jure, par les liens de l'amitié qui nous unit, que c'est une aventure très-honnête, & qu'elle renferme des grands évènemens.

DON JUAN.

N'en parlons plus: laisse-moi la voir, &....

DON FRÉDÉRIC.

Je ne puis.

DON JUAN.

Lorsque tu entreras, laisse du moins la porte ouverte.

DON FRÉDÉRIC.

Je n'ose.

DON JUAN.

Seulement autant qu'il en faut à un mari jaloux pour espionner sa femme.

DON FRÉDÉRIC.

Ho! je puis t'accorder cette faveur. Partons: le jour commence à poindre. (*Ils sortent*).

SCENE VI.

(*Le Théâtre représente une chambre*).

PIERRE, ANTHONY.

PIERRE.

QUOI! la vieille est aussi sortie?

ANTHONY.

Elle est allé faire le sabat dans les gouttières. Mais conçois-tu quelque chose à la conduite de nos Maîtres? Où diable sont-ils allés?

PIERRE.

Cela se devine aisément.

ANTHONY.

Mon Maître à l'air embarrassé; il entre & sort sans cesse; il me questionne d'un ton mystérieux.

PIERRE.

Le mien a loué une chapelle dans ce coin: pendant qu'il s'y livre à la dévotion, je suis forcé de prier & de jeûner. (*On entend le son d'un luth*).

ANTHONY.

Ecoute ?

PIERRE.

Quoi ?

ANTHONY.

N'entens-tu pas du bruit ? C'est un luth....

PIERRE.

Que ce soit un luth.... ou un tambour, d'où vient ce son ?

ANTHONY.

De l'appartement de mon Maître.

PIERRE.

Il n'y a personne ; il en a même emporté la clef.

ANTHONY.

C'est cependant son luth. (*On entend chanter*). Entends-tu cette voix ? Elle est admirable !

PIERRE.

Mais, Anthony, sommes-nous réellement dans notre maison ?

ANTHONY.

Sans doute.

PIERRE.

Ah, mon cher Anthony ! ce ne peut être que le Diable.

ANTHONY.

Qu'est-ce que cela fait ; il chante fort bien : ô le charmant Diable ! Mais voici nos Maîtres.

SCENE VII.

Les précédens, DON FRÉDÉRIC, DON JUAN.

DON FRÉDÉRIC.

FAIS-MOI le plaisir de renoncer au dessein de la voir.

DON JUAN.

Cela est impossible.

DON FRÉDÉRIC.

Soit; mais entre doucement, & donne-moi ta parole, que tu n'iras pas plus loin.

DON JUAN.

Je te le promets.

DON FRÉDÉRIC, *à son Laquais.*

Pourquoi t'es-tu levé de si grand matin?

DON JUAN, *à son Laquais.*

Et toi?

PIERRE.

Je vous prie, Monsieur, d'écouter cette voix.

ANTHONY.

Paix, paix. (*Le luth continue*).

DON JUAN.

C'est ton luth, dont elle joue.

ANTHONY.

Ah, Monsieur ! la maison est ensorcelée ! voilà six mois que nous entendons le même bruit.

DON FRÉDÉRIC.

As-tu vu quelque chose d'extraordinaire ?

ANTHONY.

Non, Monsieur.

PIERRE.

Ni moi.

DON FRÉDÉRIC.

Fort bien. Va chercher notre déjeûner....

DON JUAN.

Ne crains rien ; nous conjurerons ce Diable.

ANTHONY, *à Pierre, en sortant.*

Je comprends à présent de quoi il s'agit.

DON FRÉDÉRIC.

Ecoutons ?

DON JUAN.

Quelle voix !

DON FRÉDÉRIC.

Tu frissonnes ; tant d'empressement m'épouvante.

DON JUAN.

Je te promets d'être discret ; allons. (*Ils sortent*).

SCENE VIII.

(*Le Théâtre représente une autre chambre. L'on chante derrière la Scène l'Ariète suivante*).

QUE le sort d'une femme est cruel! Hélas! trop foible pour se garantir des pièges qu'on lui tend, elle desire vainement d'être heureuse, de voir son amour couronné par le succès; mais à l'instant où elle croît jouir, elle ne rencontre que peines & soucis; le plaisir s'enveloppe d'épais nuages; l'espoir s'évanouit, & il ne lui reste plus que le repentir.

IIe.

Que la beauté, les richesses & le pouvoir se réunissent pour nous plaire & flatter notre vanité; leurs efforts sont vains, si l'amour nous tourmente; c'est lui qui bannit la paix du cœur, & n'y laisse que la douleur : le plaisir s'enveloppe d'épais nuages; l'espoir s'évanouit, & il ne lui reste plus que le repentir.

LA PREMIÈRE CONSTANTIA *paroît, tenant un luth.*

Cher & doux instrument, tu contribues à dissiper mes chagrins! tes sons mélodieux adoucissent les peines de mon cœur & le sauvent du désespoir. A quoi bon maudire le sort rigoureux qui

m'accable? Les plaintes, hélas! sont inutiles; ce sont les passions qui décident de notre bonheur, & lorsqu'elles maîtrisent la raison, elles nous exposent au mépris.

SCENE IX.

CONSTANTIA, DON FRÉDÉRIC, DON JUAN. *Il regarde par l'ouverture de la porte.*

DON FRÉDÉRIC, *à Constantia.*

J'INTERROMPS peut-être des réflexions agréables, Madame; mais pardonnez à mon empressement, cette visite importune.

DON JUAN, *en poussant la tête.*

Maudit soit le bavard! Otes-toi de devant la lumière.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Hélas, Monsieur! mon ame est accablée par mes malheurs.

DON FRÉDÉRIC.

Calmez-vous, Madame.

DON JUAN.

Elle a la taille belle; mais je voudrois qu'elle tournât la tête.

DON FRÉDÉRIC.

J'ai exécuté vos ordres; le Gentilhomme qui vous intéresse est échappé aux dangers que vous craigniez.

DON JUAN.

Los dios! Quelle belle créature!

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Comment reconnoître tant de bontés?

DON FRÉDÉRIC.

Parlez plus bas, Madame; on pourroit vous entendre. (*En regardant Don Juan*). Il se meurt d'impatience!

DON JUAN.

Jamais je n'ai rien vu d'aussi charmant! Quel dommage, si elle est vertueuse!

DON FRÉDÉRIC, *à. Constantia.*

J'espère que personne ne s'est avisé d'interrompre votre retraite?

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Non, personne.

DON JUAN.

Je souffre comme un damné! Si j'osois....

DON FRÉDÉRIC, *à Don Juan.*

Avance ta tête.

DON JUAN *en s'avançant sur la porte.*

Je t'ai rapporté ta selle, Frédéric.

DON FRÉDÉRIC, *à part à Don Juan*,

Prends garde, mon ami.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Laissez-le entrer. N'êtes-vous pas honteux, Monsieur le Duc, d'espionner vos amis?

DON FRÉDÉRIC.

Vous vous trompez, Madame; il n'est pas Duc.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Ah, Monsieur! je ne puis le méconnoître.

DON FRÉDÉRIC, *à part.*

Cet étourdi va tout gâter.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Entrez! M. le Duc.

DON JUAN, *à la porte.*

M. le Duc!

DON FRÉDÉRIC, *à Constantia.*

Peut-il profiter de l'erreur?

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Sans doute.

(*Don Juan entre*).

DON JUAN.

Je me rends, Madame....

CONSTANTIA *surprise.*

Que vois-je?

DON FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, Madame : c'est mon parent, mon compatriote & mon compagnon de voyage. Il est fort discret.

DON JUAN, *à part.*

Quelle imposture !

DON FRÉDÉRIC.

Il est aussi vaillant que modeste.

DON JUAN, *à part.*

Ces éloges contraignent mes espérances. A présent, que pourrai-je lui dire ?

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Je le crois, Monsieur ?

DON FRÉDÉRIC, *à part à Don Juan.*

Va lui faire la révérence.

DON JUAN, *à part à Don Frédéric.*

Le diable emporte tes éloges.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Puis-je vous demander, Monsieur, de me montrer votre chapeau ?

DON JUAN.

Volontiers, Madame. Les belles mains ! (*Il lui baise la main*). (*A part*). Elles sont plus douces que le duvet, & plus blanches que le lait.... Les beaux yeux ! Mais que regarde-t-elle si attentivement ? Ma jambe, ou ma taille ! (*A Frédéric*). Sois tranquille, Don Frédéric ; je suis ton ami.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Où avez-vous acheté ce chapeau?

DON FRÉDÉRIC.

Le Gentilhomme qu'il a secouru le lui a donné, le sien se trouvant perdu dans la mêlée.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Et puisse ce service tourner à son avantage!

DON FRÉDÉRIC.

Vous vous troublez, Madame?

PREMIÈRE CONSTANTIA, *à part.*

Que lui dirai-je? (*Haut*). Je croyois reconnoître ce chapeau; mais je m'apperçois que je me suis trompée. (*On frappe à la porte*).

DON FRÉDÉRIC.

Qui est là? (*A Constantia*). Retirez-vous, Madame. (*Elle sort*). Entrez.

SCENE X.

Les précédens, ANTHONY.

DON FRÉDÉRIC.

Que me veux tu?

ANTHONY.

Un Gentilhomme demande Don Juan.

DON FRÉDÉRIC.

Don Juan? (*Don Juan continue à regarder la porte par où Constantia est sortie*). Cesse de regarder; on te demande.

DON JUAN.

Qui est-ce?

ANTHONY.

C'est un Gentilhomme de bonne mine; je ne le connois pas.

DON JUAN.

Va lui demander son nom. (*Anthony sort*).

DON FRÉDÉRIC.

Comment la trouve-tu?

DON JUAN.

Elle me plaît autant qu'à toi. Mais tu es un grand imbécille; va-t-on dire à une femme qu'un homme est modeste? Tu m'as voulu jouer un mauvais tour; tu aurois bien mieux fait mon éloge, si tu lui avois dit que je suis aimable, libéral, vif, enjoué, d'une constitution.... Ha! mon ami, tu as formé le projet de me contrarier: rien ne piquera dorénavant sa vanité; elle n'aura nulle curiosité de m'approfondir.... Mais tu as de si sottes considérations..... de si ridicules délicatesses. Toi qu'on décore dans le monde du grand nom d'honneur; maudit soit celui qui l'inventa!

DON FRÉDÉRIC.

J'en suis fâché, Don Juan.

DON JUAN.

Et moi aussi, Don Frédéric; mais qu'importe! il est malheureux qu'un homme aussi prudent que toi.... Tu as fort bien fait de dire que j'étois discret & brave; mais modeste.... Un homme modeste!.... j'aimerois autant que tu dises que je suis un sot.

DON FRÉDÉRIC.

Tout cela se raccommodera, & tu en seras plus content dans la suite.

SCENE XI.

Les précédens, ANTHONY.

DON JUAN.

JE l'espère; hé bien! qu'est-cé?

ANTHONY.

C'est un Gentilhomme de cette ville, qui se nomme Petruchio.

DON JUAN.

Petruchio? J'y vais à l'instant.

SCENE XII.

Les précédens, CONSTANTIA.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

COMMENT se nomme celui qui le demande?

DON FRÉDÉRIC.

Petruchio.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Ah Ciel! mon malheur est au comble! je suis perdue! on a découvert mon asyle! Si jamais vous avez connu la pitié....

DON JUAN.

Que craignez-vous, Madame? Tant que nous vivrons, nous vous défendrons.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Je devrai mon salut à votre humanité; protégez une infortunée, victime de l'ambition; ayez pitié d'une femme qui est plus malheureuse que coupable; garantissez-moi des maux qui me menacent; j'implore à vos pieds cette faveur. (*Elle tombe à genoux*).

DON JUAN.

Ah, Madame! que faites-vous?

DON FRÉDÉRIC.

Se peut-il, Madame?....

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Vous ne sçavez pas le sort qu'il me réserve! A quels périls me suis-je exposée?

DON JUAN.

Madame, je mettrois plutôt le feu à la ville, que de souffrir qu'il vous approche. Nous allons nous éclaircir du sujet de cette visite. (*Don Juan & Don Frédéric sortent*).

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Puissiez-vous l'appaiser! (*Elle sort*).

SCENE XIII.

(*Le Théâtre représente une autre chambre*).

PETRUCHIO, *une lettre à la main.*

Je vois, par la lettre de Don Alvarès, qu'il a de la naissance & du mérite; tournons cette connoissance à mon avantage.



SCENE XIV.

PETRUCHIO, DON JUAN.

DON JUAN.

PARDONNEZ-MOI de vous avoir fait attendre; mais des affaires imprévues.....

PETRUCHIO.

Laissons cela, je vous prie; n'est-ce pas à Don Juan de Mendoza que j'ai l'honneur de parler?

DON JUAN.

Oui, Monsieur.

PETRUCHIO.

En faveur de votre courage, & de votre digne ami Don Hernando d'Alvarès, permettez que j'aie l'honneur de vous embrasser : il me prie dans cette lettre de vous chercher & de vous traiter comme un frère. Si j'avois sçu plutôt que Naples avoit l'honneur de vous posséder, je vous aurois donné une preuve de mon estime, en demandant votre secours dans une affaire de la plus grande importance.

DON JUAN.

Je serois trop heureux de vous être utile,

PETRUCHIO.

Je commande dans cette ville, & ce n'est qu'à vous seul que j'ose confier un secret auquel mon repos est attaché.

DON JUAN.

Je suis prêt à vous écouter.

PETRUCHIO.

Le Duc de Ferraza a insulté ma famille; il n'a pas rougi d'employer l'art de la séduction pour déshonorer ma sœur Constantia, & après avoir joui de son triomphe.... Je n'ose achever.... Il l'a quittée, & a couvert mon nom d'infamie.

DON JUAN.

Vengeance! il mérite d'être puni.

PETRUCHIO.

Il m'a échappé la nuit dernière;... mais je lui pardonne, s'il a le courage de s'exposer une autre fois à mes coups.

DON JUAN.

Que desirez-vous de moi dans cette affaire?

PETRUCHIO.

Rendez-moi ce service de lui faire accepter mon défi; il terminera toutes nos querelles.

DON JUAN.

Ce message me plaît autant qu'il m'honore; j'y cours de ce pas. Quand pourrai-je vous revoir?

PETRUCHIO.

Nous irons ensemble, cet après-dînée, du côté du château; nous sommes assurés de l'y trouver.

DON JUAN.

Fort bien.

PETRUCHIO.

Mon Laquais viendra vous attendre ici, & vous conduira chez moi.

DON JUAN.

Je serai exact au rendez-vous.

PETRUCHIO.

Ce service, Seigneur, m'unit à vous pour la vie. (*Il sort*).

SCENE XV.

DON JUAN, DON FRÉDÉRIC.

DON FRÉDÉRIC.

Hé bien!

DON JUAN.

Tout nous réussit. La belle que tu respectes tant, n'est rien moins qu'une vestale. — Mais devine qui elle est?

DON FRÉDÉRIC.

Je ne puis.

DON JUAN.

C'est l'invisible Enchanteresse, que nous avons poursuivie avec tant de soins.

DON FRÉDÉRIC.

Constantia?

DON JUAN.

La même : bénissons notre étoile, mon ami....

DON FRÉDÉRIC.

Cela n'est pas possible!

DON JUAN.

C'est l'unique sœur de Don Petruchio! il m'a tout dit.

DON FRÉDÉRIC.

Maintenant je commence à croire....

DON JUAN.

Moi, je fais plus; j'espère.

DON FRÉDÉRIC.

Qu'espères-tu?

DON JUAN.

Qu'ayant commencé à être galante, elle n'y renoncera pas de sitôt; & si nous sommes un peu adroits, elle pourra bien ne pas faire la cruelle avec nous.

DON FRÉDÉRIC.

Malgré tous tes propos, je ne puis soupçonner sa vertu, sa réserve.

DON

DON JUAN.

Sa réserve? Tu connois bien mal les femmes.... Il lui est arrivé des choses singulières,.... mais très-singulières, mon cher Frédéric.

DON FRÉDÉRIC.

Comment peux-tu raisonner de la sorte?....

DON JUAN.

Parce que je le crois; & quoique tu parles différemment, je gagerois que tu penses comme moi; conviens que je suis plus franc que toi, si tu es plus modeste.

DON FRÉDÉRIC.

Elle n'a peut-être fait qu'un faux pas.

DON JUAN.

Dis plutôt une chûte. La pauvre créature!... Je crains que le marmot dont on m'a gratifié hier au soir, ne soit à elle.

DON FRÉDÉRIC.

Comment diable!

DON JUAN.

Ha, ha! tu as raison; le Diable s'en est mêlé. En effet, entrons & consolons-la; on ne la soupçonne pas d'être ici.... Je te raconterai aussi le motif qui a conduit son frère chez moi; il est homme d'honneur & brave; & tu jugeras combien il m'estime, par le service qu'il attend de moi.

DON FRÉDÉRIC.

Je m'apperçois que les fers sont au feu pour quelqu'un.

DON JUAN.

Gardons-nous, Frédéric, de nous y brûler les doigts.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(*Le Théâtre représente une chambre*).

SCENE PREMIERE.

L'HOTESSE, ANTHONY.

L'HÔTESSE.

DIS-MOI, qui est avec ton Maître?

ANTHONY.

Je vous l'ai déja dit; c'est Don Juan.

L'HÔTESSE.

Je te demande quelle est la femme qui est chez lui?

ANTHONY.

La femme?

L'HÔTESSE.

Oui; je te le répète, je prétends le sçavoir.

ANTHONY.

Cela est juste.

L'HÔTESSE.

Et je soutiens qu'il a une femme chez lui.

ANTHONY.

Ne vous ai-je pas répondu que c'est tant mieux pour lui?

L'HÔTESSE.

Fut-il jamais une Hôtesse moins respectée que moi! Maraut! je veux absolument sçavoir ce qu'il fait de cette femme. N'est-ce pas moi qui paye le loyer? & n'est-ce pas moi qui dois maintenir ici le bon ordre? Si l'on introduit de pareilles gens dans ma maison, il vaut autant y mettre une enseigne, pour apprendre aux libertins qu'ils y trouveront compagnie.

ANTHONY.

Cela conviendroit assez à votre âge.

SCENE II.

Les précédens, DON FRÉDÉRIC.

DON FRÉDÉRIC.

QU'EST-CE qu'il y a?

L'HÔTESSE.

Ce qu'il y a? C'est que vous me traitez joliment, Messieurs.

DON FRÉDÉRIC.

Vous a-t-on insulté? Seroit-ce toi, Anthony?

L'HÔTESSE.

Je ne prétens pas être traitée de la sorte; je ne le souffrirai jamais.

ANTHONY.

Je lui ai répondu poliment.

L'HÔTESSE.

Tu mens, malheureux!.... Tu m'as traitée indignement; crois-tu parce que tu sçais lire & écrire, que nous devons baisser la tête devant toi?

DON FRÉDÉRIC.

Comment, coquin!

ANTHONY.

Je vous dirai la vérité, Monsieur; elle ne parle que de choses indécentes.

L'HÔTESSE.

Va, tu fais le Valet complaisant.

ANTHONY.

Elle est dans cette belle humeur depuis le dîné.

DON FRÉDÉRIC.

Retire-toi! tu m'en parleras tantôt. (*Anthony sort*). Voyons à présent le sujet de vos plaintes; je devine......

L'HÔTESSE.

Vous devriez rougir, Don Frédéric...... Vous ne songez qu'à déshonorer ma maison. Il ne vous

suffit pas d'y porter vos enfans de contrebande; vous y introduisez les mères. Patience! parce que je souffre, que je suis chargée de tout comme l'on dit, & prête à succomber sous le poids, vous abusez de ma patience, & me poussez à bout.

DON FRÉDÉRIC.

Je vois que vous sçavez qu'il y a une Dame ici; mais elle n'est pas ce que vous pensez : soyez raisonnable; conduisez-vous décemment avec elle; elle a droit à vos égards.

L'HÔTESSE.

A merveille!

DON FRÉDÉRIC.

Si vous agissez autrement, nous irons nous loger ailleurs.

L'HÔTESSE.

Mais considérez que mon honneur est compromis.....

DON FRÉDÉRIC.

Votre honneur & vous, êtes en sûreté dans votre maison. Soyez plus polie, & faites ce que je vous dis.

L'HÔTESSE.

Ah, Seigneur! pour vous garder chez moi, il n'est rien que je ne fasse.

SCENE III.

Les précédens, DON JUAN.

DON JUAN.

COMMENT te portes-tu, mon adorable Hôtesse? Sur mon ame, tu parois plus aimable que jamais! Je veux que le Diable m'emporte, si je n'exposois volontiers ma personne à toi.

L'HÔTESSE.

De telles plaisanteries à une femme de mon âge!

DON JUAN.

Tu parois tout au plus avoir quinze ans. (*On frappe*).

DON FRÉDÉRIC.

On frappe; allez voir qui c'est, & ne faites pas attention au propos de ce jeune étourdi.

L'HÔTESSE, *à Don Juan.*

Je vous prie de me traiter avec un peu plus de respect.

DON JUAN.

Du respect? Ha! ha! ha! je ne puis guère te le promettre; ce seroit faire trop de violence à mon cœur. (*Il chante*). (*L'Hôtesse s'achemine vers la porte*). Tu veux donc me quitter?

L'HÔTESSE, *en sortant.*

Quel enjôleur!

DON FRÉDÉRIC.

La pauvre femme! nous lui ferons tourner la cervelle.

DON JUAN.

Je ne serois pas fâché d'enflammer cette vieille folle.

DON FRÉDÉRIC.

Finis tes plaisanteries : la voici. (*L'Hôtesse revient*).

DON JUAN.

Je vois que tu ne peux pas me quitter. Cet empressement me fera braver les Alpes & l'Océan, pour te prouver l'excès de ma tendresse.

L'HÔTESSE.

Finissez. Si vous m'approchez, ou si vous chiffonnez mon bonnet, je m'en vengerai sur cette jolie figure.

DON JUAN, *en l'embrassant.*

Ah! quel plaisir! quel plaisir! (*Elle court après lui*). Quoi! veux-tu faire du mal à ton fils? (*Elle le regarde d'un air tendre*).

L'HÔTESSE.

Fort bien! fort bien! allez à la porte, quelqu'un vous demande.

DON JUAN.

C'est sans doute Petruchio. — Ma chère Hôtesse! fais le passer dans le sallon; j'irai le rejoindre sur le champ.

L'HÔTESSE.

Il viendra un jour, Don Juan, où nous serons les meilleurs amis du monde. (*Elle sort*).

DON JUAN.

Cela ne sera pas de sitôt..., Petruchio vient me chercher, sans doute, pour terminer son affaire avec le Duc. — Veux-tu y venir, Frédéric?

DON FRÉDÉRIC.

Il ne m'en a pas prié; tu sçais d'ailleurs que la Dame aura besoin de consolations.

DON JUAN.

Oui, & je devine que malgré ta modestie......

DON FRÉDÉRIC.

Tu déraisonnes, mon cher....

DON JUAN.

Oui, oui; je sçais ce que je dis.

DON FRÉDÉRIC.

Je vais lui dire seulement deux mots, & je suis à toi.

DON JUAN.

Es-tu de bonne foi?

DON FRÉDÉRIC.

Certainement.

DON JUAN.

M'en donne-tu ta parole?

DON FRÉDÉRIC.

Je te le jure sur mon honneur.

DON JUAN.

Je me fie à toi; me voilà tranquille. (*Il sort*).

SCENE IV.

DON FRÉDÉRIC, CONSTANTIA.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

QUOI! il n'est aucun moyen d'éviter ce danger?

DON FRÉDÉRIC.

Aucun, Madame; l'honneur y est trop engagé.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Ah, malheureuse! je serai peut-être la cause de leur mort; si l'un ou l'autre succombe, c'en est fait de ma vie.... Mais vous pouvez m'éviter cette disgrace.

DON FRÉDÉRIC.

Ordonnez, Madame; que puis-je faire?

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Votre ami est vif & trop emporté pour une affaire où il faut de la circonspection : par tout

ce que vous avez de plus cher, faites-moi le plaisir de l'accompagner; votre prudence modérera son ardeur : le feu qui l'anime bouleverse toutes mes espérances.

DON FRÉDÉRIC.

Vous serez obéie, Madame : je vais le suivre, & je ne négligerai rien pour pacifier cette affaire; la vieille Hôtesse aura soin de vous, pendant mon absence; elle est bonne & discrète; je vous quitte, & coure exécuter vos ordres. (*Ils sortent*).

SCENE V.

(*Le Théâtre représente une chambre dans la maison d'Antonio*).

UN GENTILHOMME, UN CHIRURGIEN.

LE CHIRURGIEN.

SA blessure n'est pas dangereuse, s'il veut se conduire suivant mes conseils.

LE GENTILHOMME.

Fait-il le contraire?

LE CHIRURGIEN.

Absolument : il boit du vin, & il a la fantaisie de faire lever l'appareil au son d'un mauvais violon, qui lui joue un vaudeville Hollandois.

LE GENTILHOMME.

Quelle manie!

LE CHIRURGIEN.

Passe encore s'il se bornoit à cela; mais il a encore celle de chanter pendant tout le tems du pansement.

LE GENTILHOMME.

Il est vraiment original. Mais le voici.

SCENE VI.

Les précédens, ANTONIO.

ANTONIO.

DONNEZ-MOI du vin.

LE CHIRURGIEN.

Vous l'entendez.

ANTONIO.

Crois-tu qu'on rétablisse sa santé avec de l'eau de gruau?

LE GENTILHOMME.

Vous n'y songez pas, Antonio; il faut suivre les ordonnances de Monsieur.

ANTONIO.

De Monsieur? Il ne me nourrit qu'avec des racines, des poulets noyés dans l'eau, & des

tisanes; quand je me couche, il m'enveloppe de charpie & de lambeaux, comme une momie.

LE CHIRURGIEN.

Voulez-vous me permettre de lever l'appareil?

ANTONIO.

Voulez-vous permettre qu'on me donne du vin? sinon, je meurs dans l'opération, & cet accident nuira à votre crédit.

LE CHIRURGIEN.

Cela ne se peut pas, Monsieur.

ANTONIO.

Vous le voyez, Monsieur; il me refuse toutes choses. Combien de tems comptez-vous employer pour me guérir?

LE CHIRURGIEN.

Quarante jours.

ANTONIO.

Un chien se guérit en moins de quarante heures, en léchant sa blessure. Et combien de tems vous faut-il pour me tuer?

LE CHIRURGIEN.

Il ne faut qu'un moment.

ANTONIO.

Eh bien! expédiez-moi bien vîte....

LE GENTILHOMME.

Un peu de patience, Monsieur.

ANTONIO.

Je n'en ai pas le tems. J'ai une douzaine de coquins à combattre dans le courant de cette semaine; voyez le tort que vous me faites. Allons, mon cher raccommodeur de l'espèce humaine, tirez-moi bien vîte d'embarras; je n'ai pas le loisir de ne rien faire. Laissez-moi m'habiller au son de quelque air martial des troupes Hollandoises.

LE CHIRURGIEN.

Vous sortirez sous peu de jours.

ANTONIO.

Il faut que ce soit aujourd'hui : je renonce à vos onguents verds & à vos huiles; je veux reprendre mon ancien régime, & voir l'effet qu'il produira.

LE CHIRURGIEN.

Hé bien, Monsieur, conduisez-vous à votre fantaisie; je ne me mêlerai plus de vous guérir. Le vieux fou! (*Ils sortent*).



SCENE VII.

(*Le Théâtre représente une chambre dans la maison de Don Frédéric*).

CONSTANTIA, L'HOTESSE.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Vous voilà instruite de mes malheurs; je compte sur votre discrétion. Vous dites que ces deux Messieurs sont les deux plus grands libertins de Naples?

L'HÔTESSE.

Don Juan est le plus jeune, & il est aussi le plus étourdi; il servoit autrefois dans les Dragons, ne respecte aucune femme, & s'adresse indistinctement à tout notre sexe. Il a des enfans de tous côtés, & m'en a apporté un la nuit dernière; je plains la mère: hélas! nous sommes toutes bien foibles! Cet enfant appartient sans doute à quelque femme fort riche, (je ne puis pas dire fort sage). Ah, Madame! si vous l'aviez vu, il étoit couvert de bijoux, & il étoit enveloppé dans un manteau de velours cramoisi.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Que dites-vous?

L'HÔTESSE.

Cela est aussi vrai que j'existe.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Est-ce un garçon?

L'HÔTESSE.

Oui.... & il est beau comme un Ange!

PREMIÈRE CONSTANTIA, *à part.*

Ah ciel! (*Haut*). Pourriez-vous me le montrer?

L'HÔTESSE.

Sans doute : mais que pensez-vous de ces beaux Cavaliers? Soyez prudente, ou vous vous repentirez; ce que je vous en dis, n'est que pour votre bien.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

J'en suis convaincue.

L'HÔTESSE.

Suivez mes conseils; vous n'avez point de tems à perdre. (*A part*). Je punirai vos folies, Don Juan.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Vous avez raison. Mais voyons l'enfant?

L'HÔTESSE.

Vous le verrez dans une demi-heure : en attendant, consultez-vous sur le parti que vous devez suivre.

SCENE

SCENE VIII.

(*Le Théâtre représente la campagne*).

PETRUCHIO, DON JUAN, DON FRÉDÉRIC.

DON JUAN, *à Petruchio.*

FRÉDÉRIC est mon ami, & mérite votre estime; il est plein d'honneur & de probité, & ne reculera pas si on nous attaque.

PETRUCHIO.

Vous ajoutez à ma reconnoissance.

DON FRÉDÉRIC.

Arrêtons un moment. Quelle est cette troupe d'hommes qui traverse la vallée?

DON JUAN.

C'est une chasse au faucon.

PETRUCHIO.

C'est le Duc.... Ah, mes amis! c'est lui-même. (*A ses Gens*). Emmenez les chevaux; on vous avertira quand il en sera tems....

DON FRÉDÉRIC.

Il paroît s'avancer de ce côté-ci.

PETRUCHIO.

Oui, oui, il vient à nous.

DON JUAN, *à Petruchio.*

Tenez-vous un instant à l'écart sous ce couvert, jusqu'à ce que je vous appelle; & vous, Don Frédéric, ne vous montrez pas, à moins qu'il n'arrive quelque dispute entre nous. Allez vous mettre à vos postes.

PETRUCHIO.

Etes-vous suffisamment instruit?

DON JUAN.

Oui, oui; ne craignez rien.

(*Petruchio & Frédéric se retirent*).

SCENE IX.

DON JUAN, LE DUC & *sa suite.*

LE DUC.

ABBÉCHEZ les faucons; il n'y aura plus de vol. (*Le Duc regarde Don Juan, & reconnoît son chapeau*). Seroit-ce vous, Seigneur, à qui j'ai l'obligation de la vie?

DON JUAN, *montrant le chapeau.*

A ce signe, vous ne pouvez me méconnoître, Seigneur.

LE DUC.

Que tous les plus grands honneurs consacrent l'amitié qui me lie à vous pour jamais!

DON JUAN.

Renvoyez un moment votre suite; j'ai un mot à vous dire.

LE DUC, *à sa suite.*

Eloignez-vous à quelque distance. Parlons à présent en liberté.

DON JUAN.

Je suis fâché de vous rappeller, Seigneur, que vous avez offensé un Gentilhomme au-delà de toute expression.

LE DUC.

Nommez-moi celui qui se plaint.

DON JUAN.

Petruchio. Vous avez déshonoré sa sœur.

LE DUC.

Déshonoré! Vous vous trompez, Seigneur; un honnête homme sçait toujours respecter l'objet de sa tendresse. J'avoue que j'aime la sœur de Petruchio, & qu'elle a couronné ma flamme d'un retour sincère. Je ne dois pas rougir d'une passion légitime; elle est ma femme; je lui ai donné ma foi en présence du Ciel; & sans les emportemens jaloux de son frère, j'aurois déja ratifié mes sermens à la face des autels. Après cet aveu, si vous épousez la fureur aveugle de Petruchio, je suis prêt à vous satisfaire; mais je gémirai

d'être forcé de mesurer mon bras contre mon bienfaiteur.

DON JUAN.

Ah, Seigneur! loin de me battre contre vous, je vous offre mes services, & veux être le médiateur entre Petruchio & vous. — Approchez, mes amis. (*Petruchio & Frédéric s'avancent*). Que la colère fasse place à l'amitié.

PETRUCHIO, *au Duc.*

Est-il bien vrai, Seigneur?.....

LE DUC.

Au lieu de nous battre, embrassons-nous, & donnons-nous le tendre nom de frères.

PETRUCHIO.

Parlez-vous sincèrement?

LE DUC.

La ratification de mon hymen va vous convaincre de ma sincérité.

PETRUCHIO.

Soyons amis, & pardonnez à mon erreur. Mais, Seigneur, où avez-vous conduit Constantia?

LE DUC.

Je ne vous comprends pas.

PETRUCHIO.

Ne l'avez-vous pas enlevée la nuit dernière?

LE DUC.

Ah Ciel! que me dites-vous? Quoi! elle n'est pas chez elle?

PETRUCHIO.

Hélas! je suis la cause de ce nouveau malheur....

LE DUC.

N'en dites pas davantage.

DON FRÉDÉRIC.

Ne vous inquiétez pas.....

DON JUAN.

Je sçais où elle est.....

LE DUC.

Amis, tirez-moi promptement de cet état affreux.

DON JUAN.

Elle est dans un lieu où.... Parlez, Frédéric...

DON FRÉDÉRIC.

J'ai eu le bonheur de la rencontrer au moment où elle fuyoit; elle s'est confiée à mes soins; je l'ai conduite chez moi, où, par le plus grand respect, uni aux attentions les plus délicates, je suis parvenu à calmer un peu ses ennuis.

LE DUC.

Ah, Monsieur! vous m'avez rendu la moitié de moi-même; tant de bienfaits ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

DON JUAN.

Ne perdons point de tems en vains complimens.

PETRUCHIO.

Il a raison.

DON FRÉDÉRIC.

Montons à cheval ; je vous conduirai vers l'objet qui vous intéresse.

PETRUCHIO.

Quel heureux moment ! (*Ils sortent*).

SCENE X.

FRANÇISCO, UN LAQUAIS.

FRANCISCO.

OUI, c'est un tour perfide ! Je suis joué, trompé, & forcé de me mépriser moi-même. Fiez-vous après cela aux femmes. Je me confierois plutôt au Diable ; car du moins garde-t-il quelquefois sa parole. Apprends-moi en quoi je puis l'avoir offensée ?

LE LAQUAIS.

Vous devez le sçavoir mieux que personne.

FRANCISCO.

Voyons ; réfléchissons.

SCENE XI.

Les précédens, DON FRÉDÉRIC, DON JUAN.

DON JUAN.

VOICI des gens qui me paroissent bien inquiets ! Ecoutons ce qu'ils disent.

DON FRÉDÉRIC.

Non, non; continuons notre chemin.

FRANCISCO.

Où dis-tu que tu as rencontré Constantia avec cette femme ?

DON FRÉDÉRIC, *bas à Don Juan.*

Constantia ? (*Ils écoutent*).

LE LAQUAIS.

Je les ai vues dans la grande rue qui conduit au Marché, au coin, près d'un Orfévre.

DON FRÉDÉRIC, *bas à Don Juan.*

Sois tranquille....

FRANCISCO.

La belle imprudence ! Qu'en dira son ami ?

DON FRÉDÉRIC, *bas à Don Juan.*

Voici quelque nouvel accident.

DON JUAN, *bas à Don Frédéric.*

Je le crains.

FRANCISCO.

Mais quel peut être le motif d'un changement aussi subit?

DON FRÉDÉRIC, *bas à Don Juan.*

On parle d'elle, il n'en faut plus douter.

LE LAQUAIS.

A vous dire vrai, je soupçonne que c'est un Etranger qui l'a engagée dans cette démarche.

DON JUAN.

Remarquez bien ceci, Frédéric.

FRANCISCO.

Un Etranger?

LE LAQUAIS.

Un étourdi, nouvellement arrivé à Naples.

DON FRÉDÉRIC, *à Don Juan.*

Et toi, remarque bien cela.

DON JUAN.

Oui, oui; j'entends.

DON FRANCISCO.

Qu'est-ce qui te le fait soupçonner?

LE LAQUAIS.

Quelques propos que tenoit la vieille femme qui l'accompagnoit.

DON JUAN.

Hé bien, Frédéric?

DON FRÉDÉRIC.

Sçachons auparavant qui est cet homme.

FRANCISCO.

Si elle n'a pas quitté Naples, je la retrouverai bientôt. (*Appercevant Don Frédéric & Don Juan, ils se retirent*). Paix; on nous observe.

DON FRÉDÉRIC, *à part.*

Je gage que c'est quelqu'un de ses émissaires.

DON JUAN, *à part.*

Je parie qu'il l'a fait évader.

DON FRÉDÉRIC, *haut.*

Tu es un homme discret.

DON JUAN.

Et toi, un homme prudent.

DON FRÉDÉRIC.

As-tu encore quelque autre tour à me jouer?

DON JUAN.

Autant que toi.

DON FRÉDÉRIC.

Cela est-il loyal?

DON JUAN.

De la fausseté avec son ami! Je ne suis pas un sot, Don Frédéric!

DON FRÉDÉRIC.

Ni moi, Don Juan. Quoi! me tromper de la sorte! c'est manquer à la délicatesse.....

DON JUAN.

Il te sied bien de me tenir de pareils propos; je méprise l'artifice; tâche de te justifier, ou sur ma vie.... (*On entend marcher*).

DON FRÉDÉRIC.

Silence! quelqu'un vient; calme toi, & retirons-nous tranquillement; à notre retour, nous débrouillerons cette énigme; si nous ne la trouvons pas, Don Juan, nous aurons une plus ample explication sur ce sujet.

DON JUAN.

A la bonne heure.

DON FRÉDÉRIC.

Mais, que sont devenus ces hommes? Parbleu nous les avons perdus de vue comme des imbécilles.

SCENE XII.

Les précédens, LE DUC, PETRUCHIO.

LE DUC.

ALLONS, Messieurs, marchons au plus vîte; allons revoir ma Constantia,

DON JUAN.

De tout mon cœur.

DON FRÉDÉRIC.

Nous vous suivons. (*Ils sortent*).

SCENE XIII.

(*Le Théâtre représente une salle dans la maison d'Antonio*).

ANTONIO, SON LAQUAIS.

ANTONIO.

ELLE m'a emporté mon argent.

LE LAQUAIS.

Elle a forcé le coffre.

ANTONIO.

La mère étoit sans doute dans le complot pour me voler. Que tous les Démons les accompagnent! Elles me croyoient déja expédié pour l'autre monde, & pensoient que ces misères là m'auroient embarrassé.

LE LAQUAIS.

Elles se sont flattées que vous n'auriez pas vécu assez long-tems pour les tourmenter.

ANTONIO.

Fort bien, ma belle Maîtresse ! nous verrons votre grimace, lorsqu'on vous punira pour cette action. Tu ne peux donc pas me dire où elles sont allées ?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur. Nous avons parcouru tout le quartier; mais je crois qu'elles sont allées du côté du port.

ANTONIO.

Fais-moi venir un sorcier qui sçache invoquer les démons aquatiques : je leur donnerai un port sûr, moi; nous jouerons au ricochet avec mon argent. Cherche-moi un sorcier, te dis-je; informe-toi après un homme qui loue des diables.

LE LAQUAIS.

Mais en trouverai-je ?

ANTONIO.

A chaque pas, imbécille; tout homme qui a les yeux chassieux, les cheveux roux & le nez applati, est propre à ce métier. Tu les reconnoîtra à leur habillement; ils n'ont pas de culottes & portent une veste fort courte. Amène-moi, te dis-je, un de ces sorciers, & sçache à quel prix ils louent les démons à la journée. Ho ! si ces belles Princesses sont encore parmi les vivans, elles ne m'échapperont pas. (*Ils sortent*).

SCENE XIV.

(*Le Théâtre représente une rue*).

LE DUC, PETRUCHIO, DON FRÉDÉRIC, DON JUAN.

DON JUAN.

DON FRÉDÉRIC, allez annoncer ces Messieurs à Constantia :

PETRUCHIO.

Dites-lui qu'elle ne retarde pas notre bonheur :

DON FRÉDÉRIC.

J'y cours avec d'autant plus de plaisir, que cette nouvelle va combler tous ses vœux.

(*Il sort*).

PETRUCHIO.

Voici le moment le plus intéressant de sa vie....

LE DUC.

Et celui qui achève mon bonheur. Mais voici Don Frédéric.



SCENE XV.

Les précédens, DON FRÉDÉRIC, PIERRE.

DON JUAN.

QUOI ! sans la Dame ?

LE DUC.

Où est-elle ?

DON FRÉDÉRIC.

Ah, Seigneur ! elle est partie.....

LE DUC.

Elle est partie ?

DON FRÉDÉRIC.

Elle est sortie, accompagnée de l'Hôtesse.

(*Don Juan & Don Frédéric se jettent des regards courroucés*).

PETRUCHIO.

Ah, ma pauvre sœur !

LE DUC.

Où a-t-elle porté ses pas ?

PIERRE.

Au moment où mon Maître est sorti avec Don Juan, on nous a envoyés, mon camarade & moi, en commission, sous un faux prétexte.

DON JUAN, *en regardant Don Frédéric.*

L'entendez-vous ?

PETRUCHIO.

Achève ;.... dis toujours.

PIERRE.

Et lorsque nous sommes revenus, elles étoient parties.

DON JUAN, *à part.*

Quelle perfidie !

PETRUCHIO, *à part.*

J'entrevois du mystère dans tout ceci.

DON FRÉDÉRIC, *à part.*

Don Juan me le payera !

LE DUC.

Ah, Messieurs ! après tant de générosité, me forceriez-vous à vous croire coupables d'une trahison ?

DON FRÉDÉRIC.

L'honnête homme ne viole pas les droits de l'hospitalité.

DON JUAN.

La beauté peut les lui faire oublier :

PETRUCHIO.

Mais êtes-vous bien sûr que ce soit ma soeur ?

DON JUAN.

J'en suis convaincu ; mais Frédéric pourra mieux que moi vous en donner des nouvelles.

DON FRÉDÉRIC.

Pas plus que vous.

PETRUCHIO.

Ces propos m'étonnent. Voudriez-vous vous expliquer plus clairement ?

DON JUAN, *d'un ton piqué.*

Quand il vous plaira.

DON FRÉDÉRIC.

Ne me faites pas l'injure de me soupçonner. Cependant, s'il le faut, ma vie justifiera mon innocence.

LE DUC.

Il est possible que nous nous trompions : éclaircissons ce mystère ; s'il est impénétrable, (*A Don Frédéric*) vous m'en rendrez raison.

DON FRÉDÉRIC.

Je vous donne ma parole que vous me trouverez.

LE DUC.

Cela suffit.

PETRUCHIO.

Demain, Seigneur ?

DON JUAN.

Tout-à-l'heure, si vous l'exigez.

(*Le Duc & Petruchio sortent*).

DON FRÉDÉRIC.

Fort bien, Don Juan !

DON JUAN.

A merveille, Don Frédéric !

DON FRÉDÉRIC.

Nous aurons affaire ensemble.

DON JUAN.

De tout mon cœur.

DON FRÉDÉRIC.

Si on ne la trouve pas, nous nous parlerons d'une autre manière.

DON JUAN.

Volontiers.

DON FRÉDÉRIC.

Je suis ravi de vous voir si joyeux.

DON JUAN.

Et moi, je suis fâché de vous voir si triste.

DON FRÉDÉRIC.

Je n'aime pas les mauvaises plaisanteries, quand il s'agit de mon honneur.

DON JUAN.

Si vous voulez jouer votre honneur contre des bagatelles, vous en êtes fort le maître. Quant à moi, je ne veux pas avoir, comme toi, la mine d'un héros, tel qu'on le voit dans les vieilles tapisseries : tiens, regarde ; ce n'est point là un visage conquérant.

DON FRÉDÉRIC.

Partons : ceci, Don Juan, pourra calmer votre humeur satyrique. (*Il frappe sur son épée*).

DON JUAN, *montrant la sienne.*

Et ceci ajoutera à cette modestie dont vous faites tant de parade. (*Ils sortent*).

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

(Le Théâtre représente une rue, où l'on voit une auberge).

SCENE PREMIERE.

SECONDE CONSTANTIA, SA MÈRE.

LA MÈRE.

ARRÊTEZ, Constantia; j'ai peine à respirer. Dans cet état d'abandon, peut-on se garantir d'une chûte?

SECONDE CONSTANTIA.

Tâchons d'aller plus loin; échappons aux poursuites d'Antonio. La frayeur m'a ôté la parole; à peine ai-je la faculté de réfléchir, & je ne serai tranquille que quand nous serons embarquées & bien loin de ce port.

LA MÈRE.

Comment! crois-tu que je veuille *m'expatrier?*

SECONDE CONSTANTIA.

Expatrier? Qu'est-ce que cela signifie?

LA MÈRE.

L'imbécille! Cela veut dire quitter sa patrie. N'apprendras-tu jamais à parler comme les gens de qualité?

SECONDE CONSTANTIA.

Ah, mon Dieu! quelle singulière expression!

LA MÈRE.

Comme il est vrai que je suis Chrétienne; quand il s'agiroit de sauver mon honneur, qui m'est cent fois plus cher que la vie, je ne voudrois pas me soumettre à un pareil exil.

SECONDE CONSTANTIA.

Ah, ma mère! si vous attachez tant de prix à votre honneur, que deviendrons-nous si l'on nous arrête?

LA MÈRE.

Tu ne sçais pas l'idée qu'on auroit de nous, si l'on sçavoit notre projet de nous expatrier?

SECONDE CONSTANTIA.

Hélas, ma mère! songez à quoi nous nous exposons, si jamais Antoine nous ratrappe: nous avons tout son argent & ses bijoux.

LA MÉRE.

Ne vous a-t-il pas toujours dit qu'il vous les destinoit? C'étoit un droit pour vous en emparer quand cela vous conviendroit. Vous avez absolument perdu le bons sens, ma pauvre Constantia.

SECONDE CONSTANTIA.

Vous avez raison; mais il me les donnoit à des conditions auxquelles je ne pouvois les accepter; car, quoique pauvre, les affections du cœur ne se vendent pas.

LA MÈRE.

Ah, ma fille! que deviendrons-nous? Comment soutiendrons-nous l'honneur de notre naissance? Il me falloit quelques ressources pour suppléer au défaut de fortune; & quand je les ai trouvées, vous vous y refusez. Croyez-vous que j'ignore ce qui convient à une personne de qualité?

SECONDE CONSTANTIA.

Vous ne connoissez guère ce qui convient à l'honneur. Ne m'avez-vous pas exposée aux recherches criminelles d'un vieux débauché? Ne m'avez-vous pas engagée à le voler? Et quand nous sommes indignes des égards de la société, vous parlez de *l'honneur!* & vous préférez nous faire arrêter, plutôt que de fuir un pays dont nous sommes devenues l'opprobre!

LA MÈRE.

Trève à tes plaintes. Voici une auberge dont l'enseigne me paroît décente; entrons-y.

SECONDE CONSTANTIA, *à part.*

Il n'y a pas moyen de l'arrêter. Que ferai-je?

LA MÈRE.

Envoyons chercher ma parente : ayons aussi un peu de musique pour remettre mes esprits ; car la fatigue m'a rendue débile : je crains que mes pauvres jambes n'aient pas trop la force de me traîner jusqu'au logis. (*Elle sort*).

SECONDE CONSTANTIA.

J'ai bien envie de quitter cette folle de marâtre, Mais à qui m'adresserai-je ? On trouve difficilement des ames généreuses..... Hélas ! si quelque personne charitable vouloit avoir pitié de moi !..., Si c'étoit un jeune homme,.... je serois peut-être encore plus malheureuse ; les jeunes gens traitent leurs maitresses comme leurs habits ; ils les montrent par vanité, & les changent dès que la nouveauté ou la mode en sont passées : s'ils vous épousent, c'est encore autre chose ; une femme devient bientôt pour eux un fardeau incommode, &, semblable à un habit de deuil, on ne la montre que dans les occasions affligeantes..... Quelle terrible perspective s'ouvre devant moi !..... Soyons vertueuse, du moins ; le Ciel un jour terminera mes malheurs.

LA MÈRE, *regardant par la fenêtre.*

Montez, Constantia ; les violons sont arrivés.

SECONDE CONSTANTIA.

Tout à l'heure. Fuyons. Mais où irai-je ?.....

Si je reste, elle dissipera bientôt le bien qu'elle a volé, & m'exposera à de nouvelles persécutions...... Je frémis ! Mais que puis-je faire ? Entrons ; peut-être trouverai-je le moyen de m'échapper. La misère me paroît plus supportable que la nécessité de vivre avec ceux qu'on méprise. (*Elle va joindre sa mère*).

SCENE II.

DON JUAN, *seul.*

Je ne puis m'empêcher de soupçonner Don Frédéric ; toute sa conduite annonçoit des desseins cachés : j'avois droit de m'attendre à plus de franchise ; mais tous ces gens sérieux cachent souvent, sous un air de réserve, beaucoup de fausseté ;....... ce sont des égoïstes qui vous jouent, dans l'occasion, les plus mauvais tours, sans le moindre scrupule : des étourdis comme moi ne sont jamais capables de pareilles perfidies..... (*On entend de la musique*). Mais qu'est-ce ceci ? De la musique, des femmes..... Tâchons de m'y introduire..... (*La musique recommence, & une femme paroît sur le balcon*). Ah ! en voici une dont le sourire séduisant annonce qu'on peut entrer. Ah, la friponne ! elle est jolie. Mais en

voici toute une bande. (*La musique continue, & l'on danse*).

LA MÈRE.

Allons, allons, dansons dans une autre chambre; cela vaudra beaucoup mieux.

DON JUAN.

Je le crois comme vous, Madame. Permettez-moi de vous suivre.; je danse fort bien. Oublions un moment les affaires.... Pourquoi un homme s'amuseroit-il à poursuivre toute une journée le même lièvre, tandis qu'il a une bonne chasse près de lui? C'est une auberge, entrons; tentons l'aventure; j'aurai bien du malheur, si je n'en retire pas quelqu'avantage. (*Au moment d'entrer, Constantia sort*). Bon! voici déja qui est d'un bon augure. Où courez-vous, belle Dame?

SECONDE CONSTANTIA.

Je n'en sçais rien, Monsieur.

DON JUAN.

Puis-je vous accompagner?

SECONDE CONSTANTIA.

Volontiers.

DON JUAN.

Dans quel endroit?

SECONDE CONSTANTIA.

Où il vous plaira.

DON JUAN, *à part.*

Elle me paroît fort vive. (*Haut*). Montrez-moi votre visage.

SECONDE CONSTANTIA.

Je n'ose.

DON JUAN.

Pourquoi ?

SECONDE CONSTANTIA.

S'il vous déplaisoit, vous pourriez me quitter; & j'ai grand besoin de votre secours.

DON JUAN.

Je suis prêt à vous servir : il n'est pas dans toute la Chrétienté de Chevalier plus brave que moi.

SECONDE CONSTANTIA, *à part.*

Qu'il est aimable ! (*Haut*). Hélas, Monsieur ! je suis jeune & sans expérience......

DON JUAN, *à part.*

Tant mieux.

SECONDE CONSTANTIA.

N'abusez pas de ma franchise. Je suis forcée de fuir un homme que je hais; soyez mon protecteur.

DON JUAN.

Comptez sur tous mes soins.

SECONDE CONSTANTIA.

Promettez-moi que, si nous le rencontrons, vous me garantirez de sa violence.

DON JUAN.

Je ne vous abandonnerai qu'avec ma vie.

SECONDE CONSTANTIA.

Conduisez-moi dans quelqu'asyle où je sois en sûreté.

DON JUAN.

Volontiers. (*A part*). Je suis persuadé qu'elle est jolie.

SECONDE CONSTANTIA.

Votre air honnête m'est garant de votre sincérité.

DON JUAN, *à part.*

Mon air honnête! Parbleu! je crains que Don Frédéric ne lui ait parlé de moi. (*Haut*). Veuillez ôter votre voile, Madame; je brûle d'impatience de vous connoître.

SECONDE CONSTANTIA.

Je vous tournerois la tête, si vous voyiez seulement le bout de mon menton.

DON JUAN, *à part.*

Elle est charmante! Et fût-elle laide, ma foi, si elle est jeune, je tiens ma promesse....... (*Haut*). Venez, ma chère; je meurs du desir

de vous voir tranquille..... (*Il tourne seulement la tête, elle se met de l'autre côté*). Où est-elle ?

SECONDE CONSTANTIA.

Ici.

DON JUAN, *à part.*

Elle me paroît plus belle que celle que nous cherchons, & elle a l'air d'une femme distinguée. Ce service la rendra traitable. (*Haut*). Ne nous arrêtons pas dans la rue, Madame : allons chez moi ; vous y serez à merveille ; nous y causerons à notre aise.

SECONDE CONSTANTIA.

Je ne veux pas y aller, à moins que vous ne me promettiez de ne jamais entrer dans mon appartement.

DON JUAN, *à part.*

Je ne sçais plus où j'en suis. (*Haut*). Ecoutez, ma chère ; ne pourrai-je pas parvenir à vous plaire ?

SECONDE CONSTANTIA.

Si fait ; mais qu'en arriveroit-il ?

DON JUAN.

Ah ! je serois le plus heureux des hommes ! (*Il lui baise la main*).

SECONDE CONSTANTIA.

Finissez ; rappellez-vous nos conditions.

DON JUAN.

Quelles conditions? Je ne voudrois pas vous offenser pour rien au monde!

SECONDE CONSTANTIA.

Promettez-moi......

DON JUAN.

Quoi? Tout ce que vous voudrez?

SECONDE CONSTANTIA.

De m'épouser. Réparez le tort innocemment fait à ma réputation.

DON JUAN.

Comment diable! vous voulez que je fasse une sottise?

SECONDE CONSTANTIA.

Il faut donc que je renonce à l'asyle que vous m'offrez.

DON JUAN.

Je veux faire tout pour vous plaire. (*A part*). Elle m'enchante! Son innocence m'intéresse. (*Haut*). Ma chère, ma belle inconnue! Il m'est impossible de vous exprimer combien je vous aime! Mon cœur & mon ame sont transportés au point que....... que....... Parbleu! je ne puis plus parler.......... Partons, crainte d'accident.

(*Ils sortent*).

SCENE III.

(*Le Théâtre représente une rue; on voit le logement de Don Juan*).

DON FRÉDÉRIC, FRANCISCO.

DON FRÉDÉRIC.

Es-tu bien sûr qu'il est avec Constantia?

FRANCISCO.

Comme il est sûr que j'existe, Monsieur. Comment ne la connoîtrai-je pas, j'ai demeuré dans la même maison qu'elle?

DON FRÉDÉRIC.

As-tu vu sa figure?

FRANCISCO.

Aussi parfaitement, Monsieur, que je vois la vôtre. Je les ai rencontrés dans ce voisinage.

DON FRÉDÉRIC.

Quoi! oser me protester avec cette assurance, compagne de la vérité?.... A merveille, Don Juan! Tu me forces à renoncer à ton amitié.... Mais peut-être l'a-t-il rencontré par hasard, & peut-être l'a-t-il conduit chez son frère ou chez le Duc.

FRANCISCO.

Vous éclaircirez bientôt vos doutes, car le voici.

DON FRÉDÉRIC.

Cachons-nous derrière cette boutique pour mieux l'observer.

SCENE IV.

Les précédens, DON JUAN, LA SECONDE CONSTANTIA.

DON JUAN.

Nous voici chez moi; entrez dans cette maison; personne ne vous en arrachera sans mon aveu.

SECONDE CONSTANTIA.

N'oubliez pas votre parole.

DON JUAN.

N'oubliez pas l'amour que je vous ai juré....;

DON FRÉDÉRIC *paroît subitement.*

Mon cher Don Juan!

(*Don Juan fait entrer Constantia*).

DON JUAN *à part.*

Le diable l'emporte! Pourquoi se trouve-t-il ici en ce moment? (*Haut*). Ah! te voilà;

Frédéric. (*A part*). Il va me faire subir mille questions, & me priver du plaisir de voir ma belle.

DON FRÉDÉRIC.

Qui viens-tu de conduire à notre logement?

DON JUAN.

Un ami curieux de lire un certain livre nouveau.....

DON FRÉDÉRIC.

Que tu as acheté cette après dînée; car ce matin tu ne possédois pas seulement un almanach.

DON JUAN.

Tu as raison; c'est un livre que cet ami a emprunté d'un sçavant, & il vient chez moi pour le lire?

DON FRÉDÉRIC.

Dis-moi, Don Juan, les sçavans portent-ils aujourd'hui des cotillons?

DON JUAN.

Il l'a vue. (*Haut*). Tu sçais, Don Frédéric, que je ne sçais pas mentir; je conviens que c'est une femme; as-tu besoin d'en sçavoir davantage?

DON FRÉDÉRIC.

Montre-moi cette femme.

DON JUAN.

Je ne le puis : elle m'a fait promettre de lui garder le secret, & tu penses bien que je tiendrai ma parole.

DON FRÉDÉRIC.

Rappelle-toi, Don Juan, que cette même femme ne t'a permis de te présenter chez elle que par mon entremise.

DON JUAN.

Tu crois donc que c'est Constantia ?

DON FRÉDÉRIC.

J'en suis convaincu : cet homme que voilà t'a vu avec elle dans la rue.

DON JUAN.

La connoît-il ?

DON FRÉDÉRIC.

Sans doute; demande-lui qui elle est, il te l'apprendra.

DON JUAN.

Mon ami, vous connoissez, dites-vous, la Dame que j'accompagnois tout-à-l'heure ?

FRANCISCO.

J'ai demeuré assez long-tems dans la même maison, Monsieur.

DON JUAN.

Comment se nomme-t-elle ?

FRANCISCO.

Constantia.

DON JUAN.

Constantia?

FRANCISCO.

Oui, Monsieur?

DON JUAN.

Tu es un imposteur. (*Il le bat*). Ceci t'apprendra une autre fois à dire la vérité.

FRANCISCO.

Ah, miséricorde! (*Il s'enfuit*) miséricorde!

DON JUAN.

Tu pourras te vanter, coquin, que tu n'as pas été faussaire impunément.

DON FRÉDÉRIC.

Fi, Don Juan! pourquoi maltraiter ce malheureux, lorsqu'il te dit la vérité?

DON JUAN.

La vérité? Il semble, Don Frédéric, que tu sois d'accord avec lui.

DON FRÉDÉRIC.

Quoi! n'as-tu pas honte d'enlever une femme à son mari, que tu sçais qu'elle aime? & ne crains-tu pas les suites d'une telle action?

DON JUAN.

Mon cher Frédéric, garde tes sermons pour une autre occasion; je te répète qu'elle n'est pas plus Constantia que toi.

DON FRÉDÉRIC.

Pourquoi refuse-tu de me la faire voir?

DON JUAN.

Parce que je ne le puis: d'ailleurs elle n'a pas le genre de beauté qui te plaît.

DON FRÉDÉRIC.

Tu n'en sçais rien.

DON JUAN.

Elle ne possède pas les charmes de cette Constantia qui t'enflâme: tu aimes les beautés langoureuses, & moi je préfère l'amour sans art; je veux qu'il soit simple, franc & sans détours; je ne suis pas aussi délicat que toi, mon cher Frédéric.

DON FRÉDÉRIC.

Soit: mais est-il honnête de tromper?....

DON JUAN.

De tromper? Tu te trompes toi-même. Si je te jurois authentiquement que tu es borgne, me croirois-tu?

DON FRÉDÉRIC.

Difficilement.

DON JUAN.

Hé bien! pourquoi cherche-tu avec cet air grave à me persuader que je ne vois pas clair? Je devine ta curiosité.

DON FRÉDÉRIC.

Puisqu'il n'y a pas moyen de te ramener, je ferai pour le Duc & pour Petruchio, ce que j'attendrois d'eux en pareille occasion : en un mot, pour te convaincre que je suis aussi attaché à mon honneur, que tu l'es peu au tien, je suis résolu à voir cette femme, à cause de ces Messieurs.

DON JUAN.

Tu es résolu? Et moi je suis résolu à ne pas te la laisser voir. N'en sois pas surpris; je lui ai promis que personne ne l'approcheroit, & je tiendrai cette promesse au péril de ma vie. Je respecte autant que toi le Duc & Petruchio. Comme toi j'aime mieux une jolie fille, que la femme d'autrui, & je hais autant que toi une action malhonnête. Je te répète, encore une fois, & je te donne ma parole d'honneur, que cette femme n'est pas Constantia; j'espère maintenant que tu me feras la grace de me croire.

DON FRÉDÉRIC.

Tous ces sermens ne me persuadent pas...? (*Il va vers la porte*).

DON JUAN.

Voilà qui rompt tous les liens de l'amitié. (*Il tire son épée*). N'approche pas, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

DON FRÉDÉRIC.

Quelle insolence! Tes folies m'impatientent; songe à te défendre.

DON JUAN *regarde vers le balcon.*

Ah, ma Souveraine! voyez comme Don Juan vous défend. (*Ils se battent*).

SCENE V.

Les précédens, LE DUC, PETRUCHIO.

PETRUCHIO.

On se bat! courons! séparons-les. Quoi! Don Frédéric est l'adversaire de Don Juan? Pourquoi cette dispute? Quelle en est la cause?

DON FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas ma cause que je défends, c'est la vôtre; il a conduit Constantia dans cette maison; il m'en refuse l'entrée.

LE DUC.

Peut-être a-t-il le dessein de me la ramener; il a sauvé l'époux; il veut aussi sauver la femme.

DON JUAN.

Ne me prodiguez pas vos éloges, Seigneur, avant de sçavoir si je les mérite. (*A Petruchio, qui va vers la porte*). Ah! est-ce là votre dessein? vous n'entrerez pas, Monsieur.

PETRUCHIO.

Comment, Monsieur?

DON JUAN.

Très-décidément vous n'entrerez pas.

PETRUCHIO.

Quoi! vous me refusez de parler à ma sœur?

DON JUAN.

Fût-elle votre femme, vous ne la verrez pas sans son aveu.

PETRUCHIO.

Essayons.

DON JUAN *tire l'épée.*

Approchez, si vous l'osez!.... (*Ils se battent*).

LE DUC.

Arrêtez! Un mot, Don Juan. Vous ne pouvez me refuser le plaisir de revoir Constantia.

DON JUAN.

Je vous jure, Seigneur, que vous êtes tous dans l'erreur; j'ignore où est votre femme.

DON FRÉDÉRIC.

Quelle impudence! Il vient de la faire entrer de force chez lui; il l'a enfermée, & il a la clef dans sa poche.

DON JUAN.

Je n'ai pas eu besoin d'user de violence; car elle est entrée chez moi de son plein gré..

LE DUC.

Permettez que Petruchio, ou moi, nous l'entrevoyons un instant; nous vous donnerons notre parole, que si ce n'est pas celle que nous cherchons, nous lui garderons un secret inviolable.

DON JUAN.

Il m'est impossible; je ne puis manquer.....

PETRUCHIO.

La force l'emportera!

DON FRÉDÉRIC.

Je vous seconderai.

(*Petruchio & Frédéric veulent se battre avec Don Juan*).

LE DUC.

Je ne permettrai pas qu'on l'accable, mon frère; & vous, Don Frédéric, écoutez. (*Ils se promènent ensemble*).

DON JUAN.

Je voudrois terminer cette affaire, & rejoindre ma belle. Ecoutez, Messieurs; finissons bien vîte nos disputes; tirons au sort qui se battra le premier; je tâcherai de vous satisfaire tous deux.

SCENE VI.

Les précédens, ANTONIO.

ANTONIO.

LES doigts me démangent; j'aurois autant de plaisir à me battre, qu'à retrouver mon or. Ah! ah! qu'est-ce ceci? des épées nues? Je serai de la partie. (*A Don Juan*). Courage, brave jeune homme! Je resterai auprès de vous, tant que durera cette affaire.

PETRUCHIO.

Ah, mon cher Antonio! soyez le juge du combat.

ANTONIO.

Non, non, non; d'autres seront nos juges; je ne resterai pas oisif.

PETRUCHIO.

Vous le sérez avec nous, j'espère.

ANTONIO.

Remettez vos épées; car je ne réponds pas de moi. (*Ils remettent leurs épées*).

PETRUCHIO, *à Antonio.*

Il tient ma sœur enfermée chez lui!

ANTONIO, *allant vers Don Juan.*

Comment, mon ami! cela seroit-il possible?

DON JUAN.

Pour vous convaincre qu'il n'en est rien, je consens à vous montrer la Dame. Votre âge vous met à l'abri du soupçon. (*Antonio entre*).

DON FRÉDÉRIC.

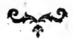
Comment vous tirerez-vous de ce pas?

DON JUAN.

Nous sommes quittes.

DON FRÉDÉRIC.

Mais quel est le bruit que j'entends? Que veut dire ce tapage? (*On entend un grand bruit*).



SCENE VII.

Les précédens, PIERRE.

PIERRE.

Ah, Monsieur ! — Ce Gentilhomme.....

DON JUAN.

Où est-il ?

PIERRE.

Il s'enfuit par la porte de derrière : il poursuit la Dame que vous avez conduite ici.

DON JUAN.

Pourquoi l'as-tu souffert, maraut ?

PIERRE.

Mais, Monsieur, j'ignorois....

DON JUAN.

Coquin, je t'apprendrai à faire ton devoir ! (*Il le bat*). Coure après elle, maraut ! & ramène-la, ou..... (*Pierre s'enfuit*).

DON FRÉDÉRIC.

Vous n'avez pas envie de le tuer.

DON JUAN.

Ne m'approchez pas ; rien n'égale ma fureur, Poursuivons l'objet de ma plus tendre flâme,

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Par pitié, conduisez-moi en quelque lieu sûr, ou je suis perdue !

DON JUAN, *à part.*

Parbleu ! c'est l'autre femme ; je n'ai pas le tems de l'écouter. (*Haut*). Je suis fort pressé, Madame : mon ami me suit ; il vous aidera, je vous jure, Madame......

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Vous avez autant d'intérêt que moi à fuir ; on vient d'arrêter votre femme.

DON JUAN.

Ma femme ? (*A part*). Elle veut dire ma maîtresse. (*Haut*). Où l'a-t-on arrêtée ? (*Il revient*).

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Hélas ! je ne puis guère vous le dire ; je me suis sauvée au moment où l'on s'est saisi de cette pauvre Hôtesse.....

DON JUAN.

L'Hôtesse ? Je vous parle d'une autre femme.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Je n'en ai point vu d'autre depuis que j'ai quitté votre maison.

DON JUAN.

Pourquoi m'arrêter ?....

PREMIÈRE CONSTANTIA.

N'ayez pas la cruauté de m'abandonner!

DON JUAN.

Je reviendrai tout-à-l'heure....

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Un moment! considérez le danger où je suis exposée.

DON JUAN.

Je ne puis. (*Elle le retient*). Je vous jure que votre danger...., Laissez-moi partir.... Je....

(*Il s'enfuit*).

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Ah ciel! que ferai-je?

SCENE III.

PREMIÈRE CONSTANTIA, ANTONIO.

ANTONIO.

HA, ha! la voilà la belle.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Ah dieux! c'est Antonio; c'est mon plus cruel ennemi... fuyons! (*Elle s'enfuit*).

ANTONIO.

Vous avez les jambes lestes; le diable emporte ces sortes de femmes! (*Il sort*).

SCENE IV.

(*Le Théâtre représente une autre rue*).

LA MERE DE LA SECONDE CONSTANTIA, LA COUSINE.

LA COUSINE.

CALMEZ-VOUS, peut-être reviendra-t-elle.

LA MÈRE.

Ah ! ma chere cousine, ne m'en parlez plus : c'est une infâme ; quoi ! me laisser dans l'embarras ? moi qui l'ai élevée, qui l'ai éduquée comme une princesse.

LA COUSINE.

Je vous assure, ma cousine, que je la crois aussi instruite.

LA MÈRE, *avec affectation.*

Instruite ? — Je vous en répond. C'est la femme la plus accomplie de toute l'Italie.

LA COUSINE.

Pour quelle raison vous a-t-elle quittée ?

LA MÈRE.

Je n'en sçais rien, à moins qu'elle ne se soit fâchée de ce que je menois la danse. . . . . . ?

Fâchée ? Elle devroit plutôt m'excuser : quoiqu'elle danse bien, d'autres moins jeunes qu'elle ne lui cèdent pas.

SCENE V.

Les précédentes, DON FRÉDÉRIC.

LA MÈRE.

MALGRÉ ses forts, j'aime ma Constantia.

DON FRÉDÉRIC, *à part.*

Constantia ! De qui parle-t-elle ?

LA MÈRE.

Je ne vois pas qu'il faille, pour lui plaire, se priver du droit de montrer ses talens.

DON FRÉDÉRIC.

Si je ne me trompe, voici une femme à qui Don Juan & moi nous nous sommes adressés pour nous procurer une entrevue avec Constantia. Tâchons de m'informer ; peut-être pourra-t-elle m'en donner quelque nouvelle. (*Haut*). Je crois, Madame, avoir le plaisir de vous connoître.

LA COUSINE.

Je le crois aussi, Monsieur. N'étiez-vous pas avec un autre Etranger, lorsque vous m'avez acostée à la sortie d'une Eglise ?

DON FRÉDÉRIC.

Oui, Madame. Mais de qui parliez-vous tout à l'heure ?

LA MÈRE.

Eh ! mais, Monsieur, nous parlions d'une jeune personne fort étourdie, fort légère, d'une fille qui ne connoît pas toute l'importance de mon honneur & du sien, qui s'est enfuie sans mon aveu.

DON FRÉDÉRIC.

Comment ! la belle Constantia est capable d'une pareille inconséquence ?

LA MÈRE.

La belle ? Ah ! fi, Monsieur !.... Ses sentimens dégradent ses charmes ; elle ne connoît pas plus le prix de la beauté, que celui de la naissance.

DON FRÉDÉRIC.

Vous êtes trop sévère, Madame ; sa démarche est justifiée ; elle est enfin mariée ; & son enfant...

LA MÈRE.

Son enfant ? Je vous prie de croire que cet attachement étoit aussi pur que vertueux.

DON FRÉDÉRIC.

Pardon, si je vous offense. Mais accordez-moi la permission de voir votre fille ; je dois l'instruire que son ami est très-impatient de la revoir.

LA

LA MÈRE.

Son ami? Ah, Monsieur! le Seigneur Antonio...

DON FRÉDÉRIC.

Antonio? Je ne vous parle pas de lui. Je vous parle du Duc de Ferrare, dont Constantia est la femme; il s'est réconcilié avec son frère; & je la cherche pour lui apprendre cette heureuse nouvelle.

LA MÈRE.

Nous sommes tous deux dans l'erreur : quoique ma fille ait assez de charmes pour captiver M. le Duc, elle n'a jamais eu jusqu'à présent cet honneur.

DON FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah, malheureux! voilà le nœud de l'affaire. Voilà la Constantia de laquelle Don Juan m'a parlé, & j'ai eu le malheur de manquer à l'amitié, pour une femme méprisable : allons, qu'un faux orgueil fasse place au repentir; tâchons de réparer mon offense. (*Haut*). Permettez-moi, Madame, de vous accompagner jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre fille; j'ai des raisons particulières qui m'y obligent.

LA MÈRE.

Volontiers, Monsieur; vous me trouverez toujours à vos ordres. (*Ils sortent*).

SCENE VI.

SECONDE CONSTANTIA, *seule.*

DIEU merci, me voilà délivrée des fureurs d'Antonio; ... mais je n'ai pas sujet de m'en réjouir.... En me débarrassant du vieux, j'ai perdu le jeune.... Où irai-je?... que deviendrai-je?.... Si mon joli Espagnol étoit ici, il en décideroit...... Quel étourdi! Au moment même où il me jure un amour éternel, il m'envoye ce vieux importun qui me chasse de la maison. Je voudrois pouvoir le rejoindre seulement, pour m'expliquer avec lui.... Mais je crois l'appercevoir là-bas. S'il est vrai qu'il est perfide, que deviendra mon pauvre cœur? Cachons-nous dans ce coin, & tâchons de sçavoir ce qui l'occupe si fort. (*Elle se retire à l'écart*).



SCENE VII.

SECONDE CONSTANTIA, DON JUAN, PIERRE.

DON JUAN *tenant Pierre par le collet.*

RÉPONDS, coquin! — L'as-tu poursuivie comme je te l'avois ordonné?

PIERRE.

Comme un chien courant.

DON JUAN.

L'as-tu enfin trouvée?

PIERRE.

Pas encore, Monsieur.

DON JUAN.

Le drôle est ivre!

PIERRE.

Ho! c'est moins que rien, Monsieur?.... je n'en ai que mieux couru.

DON JUAN.

L'as-tu vue? Parle à l'instant, ou bientôt tu ne parleras plus.... (*Il le secoue*).

PIERRE.

Oui, oui; je l'ai vue....

DON JUAN.

Où donc, Maraut ?

PIERRE.

Là-bas.... dans....

DON JUAN.

Hé bien?

PIERRE.

Mais là-bas, dans la rue.

DON JUAN.

A la fin tu es donc parvenu à la ratraper?

PIERRE.

La ratraper? Non pas tout-à-fait.... Je suis tombé.

DON JUAN.

Ah, misérable! tu l'a laissé échapper; je l'ai perdue.... Ah! j'en mourrai de chagrin....

SECONDE CONSTANTIA.

(*Elle lui donne un coup sur l'épaule; il se tourne, & tous deux se regardent d'un air surpris*).

PIERRE.

Jamais je ne fus plus près de ma fin.

DON JUAN.

Quoi! c'est vous? Ah, ma chère! quel bonheur! Votre absence m'eût rendu le plus malheureux des hommes.... Je vous aime au-delà de toute expression.

SECONDE CONSTANTIA.

Il y paroît : à peine suis-je chez vous, que vous m'en chassez, en m'exposant aux regards d'un homme que j'abhorre.

DON JUAN.

Ecoutez-moi......

SECONDE CONSTANTIA.

Non, non. — Après une pareille injure, je ne puis plus compter sur votre parole.

DON JUAN.

Laissez-moi du moins me justifier.

SECONDE CONSTANTIA.

Voyons.

DON JUAN.

Trois hommes m'attaquent, & veulent absolument pénétrer jusqu'à vous; je consens que le vieux éclaircisse un certain mystère, pour les empêcher d'enfoncer la porte.

SECONDE CONSTANTIA, *à part.*

Ce récit ressemble à la vérité. (*Haut*). J'avois dessein de vous punir, mais mon cœur s'y oppose.

DON JUAN.

Cet aveu me rend le plus heureux des mortels.

SECONDE CONSTANTIA.

Comment puis-je compter sur une passion à peine éclose?

DON JUAN.

Je vous en donnerai toutes les preuves que vous pourrez exiger.

SECONDE CONSTANTIA, *en soupirant.*

Si vous m'aimez, vous ne me refuserez pas de nous unir pour toujours.

DON JUAN, *à part.*

Pour toujours ! c'est un peu fort. Promettons; que risquons-nous? (*Haut*). J'y consens; ma soumission doit vous rassurer.

SECONDE CONSTANTIA.

J'ai de meilleurs garans que vous.

DON JUAN.

Quels sont-ils, ma chère?

SECONDE CONSTANTIA.

Les tendres sentimens de mon cœur, l'espoir de vous rendre heureux.

DON JUAN.

Je jure à genoux.... que, que.... (*A part*). Que lui jurerai-je? (*Haut*). Je jure par vos charmes que je vous aimerai toujours.

SECONDE CONSTANTIA.

Si jamais vous êtes parjure, je ne survivrai pas à ce malheur.

DON JUAN.

Ah, ma chère, mon adorable amie! ne craignez jamais cette infortune..... Mais quelle est cette femme qu'on amène en ces lieux ?

SCENE VIII.

Les précédens, LA PREMIÈRE CONSTANTIA voilée, conduite par *Antonio*.

ANTONIO.

JE l'ai enfin ratrapée.... Allons, la belle, rendez-moi mon argent.

PREMIÈRE CONSTANTIA, *à part.*

Il me prend pour une autre femme : ne répondons rien, & entretenons son erreur.

DON JUAN, *à Antonio.*

Qui est-elle ?

ANTONIO, *haut.*

Une personne d'honneur & de grande probité,... qui, après m'avoir volé, a pris la fuite.... mais elle n'ira pas loin à présent.

SECONDE CONSTANTIA, *voilée.*

J'en suis convaincue.

ANTONIO.

Ah! par ma foi, voici ma proie; je reconnois ce son de voix. (*A la première*). Mille pardons, Madame; je ferai payer cher à cette effrontée une méprise aussi insultante. (*Il prend la seconde Constantia par le bras*).

DON JUAN.

Arrêtez. Cette femme m'appartient. (*Il l'arrête*).

ANTONIO.

Elle vous appartient? Elle est à moi, moyennant cinq cens pièces d'or que j'ai payées à sa mère.

DON JUAN.

Je vous répète qu'elle est à moi; m'entendez-vous, Don Antonio?

ANTONIO.

A vous, Don Juan! & de quel droit?

DON JUAN.

Par le droit de l'honneur, & qui plus est, par notre consentement mutuel.

ANTONIO.

Cela suffit. — M'est-il permis de lui dire un mot?

DON JUAN.

Volontiers. (*Pendant qu'Antonio parle avec la seconde Constantia, il reconnoît la première*). Quoi!

c'est Constantia? J'espère, Madame, que vous me pardonnerez de vous avoir quittée aussi brusquement.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

L'amour vous excuse. Hélas! je connois sa puissance! Garantissez-moi des fureurs de mon frère.

DON JUAN.

Comptez sur moi.

SECONDE CONSTANTIA, *à Antonio.*

Je vous jure que je ne suis pas coupable....

ANTONIO.

Dès que vous me promettez de m'aider à me faire rendre mon argent, je ne vous en parlerai plus.

SECONDE CONSTANTIA.

Le moyen que je vous indique est infaillible. Un mot, Don Juan; vous paroissez singulièrement occupé de cette femme.

DON JUAN.

Ce n'est que par politesse; vous aurez toujours la préférence. Mais voici Don Frédéric.

SECONDE CONSTANTIA, *à part.*

Ah ciel! il est avec ma mère.

SCENE IX.

Les precédens, DON FRÉDÉRIC, LA MÈRE DE LA SECONDE CONSTANTIA.

DON FRÉDÉRIC.

VOUS avez raison, Madame : cela suffit.

LA MÈRE.

Les gens d'esprit s'accordent aisément.

DON FRÉDÉRIC.

Sans doute.... Ah! te voilà, Don Juan : tu as raison de te plaindre de moi ; mais en t'amenant la mère de ta maîtresse, j'obtiendrai plus aisément mon pardon ; elle nous aidera à la retrouver.

DON JUAN.

Tu peux t'épargner cette peine.....

DON FRÉDÉRIC.

Sçais-tu qui elle est ?

DON JUAN.

Je n'ai jamais songé à lui demander son nom.

DON FRÉDÉRIC.

Je veux ajouter à ton bonheur : c'est cette même Constantia qui nous a coûté tant de démarches.

DON JUAN.

Tu plaisantes; je me doutois bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans cette connoissance; mais ce qui te surprendra bien davantage, mon ami, c'est que je renonce pour elle à toutes les femmes.

DON FRÉDÉRIC.

C'est une résolution fort louable, pourvu qu'elle se soutienne; car tu changes souvent d'avis. Ce matin, toutes les femmes, suivant toi, n'étoient que des perfides....

DON JUAN.

N'achève pas : lorsque les choses paroissent au pis, c'est le moment où elles changent pour le mieux.... L'exemple exerce un empire absolu sur tous les hommes, & les femmes doivent se corriger, depuis que la plus distinguée de leur sexe leur montre sur le trône la route des vertus (1).

DON FRÉDÉRIC.

Tu as raison, mon ami.

(1) On doit à M. Garrick ce compliment, adressé à l'illustre Epouse de Georges III.

DON JUAN, *à Don Frédéric.*

Voici la personne qui a causé notre erreur. (*Il lui montre la première Constantia. Don Frédéric s'approche d'un air respectueux. Ils parlent bas*).

SECONDE CONSTANTIA.

Allons, ma mère; il faut absolument rendre à Antonio son argent.

LA MÈRE.

Rendre.... Sans doute : je ne m'en suis emparé que dans cette intention.

ANTONIO.

Passe pour cela! (*Ils parlent ensemble à l'écart*).

DON FRÉDÉRIC, *à la première Constantia.*

Je vous assure, Madame, que tout s'est arrangé à merveille, & que votre absence, dans un moment si heureux, nous a donné les plus vives inquiétudes.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

Ah, Monsieur! la joie m'empêche de vous témoigner ma reconnoissance.

DON JUAN.

Tiens, Frédéric, voici l'Hôtesse avec mon enfant.

SCENE X.

Les précédens, LE DUC, PETRUCHIO, L'HOTESSE, *avec l'enfant.*

LE DUC.

Ah! ma chère, ma tendre Constantia! quel bonheur!....

PETRUCHIO.

Ah, ma sœur! pardonnez une erreur qui causa mon offense & vos malheurs.

PREMIÈRE CONSTANTIA.

C'est moi qu'il faut blâmer; un défaut de confiance a causé tout cet embarras. (*En montrant l'enfant*). Ce gage précieux d'une passion nourrie sans votre aveu, m'a empêché de vous instruire qu'un mariage clandestin m'unissoit au noble Duc de Ferrare.

L'HÔTESSE.

Je l'avois bien dit que cet enfant n'étoit pas d'une naissance commune. Ho! j'ai le don de prévoir tous les évènemens.

DON JUAN, *à la seconde Constantia.*

Quand finirons-nous les nôtres?

SECONDE CONSTANTIA.

Quand il vous plaira.

DON JUAN.

Allons réfléchir à cette importante affaire. Célébrons les évènemens de ce jour; en renonçant à mes folies, il en naîtra peut-être des aventures aussi piquantes; en réformant ma conduite, je parviendrai peut-être à devenir aussi modeste que mon ami. (*Montrant Don Frédéric*).

Fin du cinquième & dernier Acte.

